Ridendo



PLUVIOSE

6me ANNÉE - No 102

MICTAZINE



Para amino phényl sulfamide
Malva purpurea - Bromure de camphre

INFECTIONS GÉNITO-URINAIRES
A GONOCOQUES

COLIBACILLES - STREPTOCOQUES - STAPHYLOCOQUES

URÉTRITES ET LEURS COMPLICATIONS

LABORATOIRES DU MICTASOL - 5, RUE DE LUBECK, PARIS (16E)

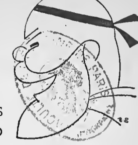


Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)
FRANCE & COLONIES. 125 fr.
ETRANGER (série A.). . 150 fr.
ETRANGER (série B.). . 170 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet **par R. DIEUDONNÉ**



Nos grands aïeux, je veux dire les fondateurs de la République, une et indivisible, avaient aussi changé le calendrier et ils avaient appelé « Pluviose » la période qui débutait autour du 21 janvier pour finir autour du 21 février.

Pluviose évoque l'idée de pluie, je ne vous le fais pas dire ; mais si, à cette époque, février était trempé d'eau, il faut croire que tout est changé, puisque, certaines années, le plus court des mois est souriant comme un printemps, au point que des végétaux sans perspicacité s'y trompent et sortent leurs premiers bourgeons, préparant un désastre horticole.



D'autres fois c'est le cœur de l'hiver, puisqu'à la Chandeleur, le froid s'apaise ou prend rigueur.

Au beau temps où j'étais jouvenceau, c'est vers février que je me suis cassé le bras en patinant sur un lac du Bois de Vincennes, car le ski n'a rien inventé et il existait avant lui, chaque année, des victimes de sports d'hiver.

D'ailleurs, il n'y a pas besoin de se déplacer. Un matin, dans mon petit village, voilà un an ou deux, le verglas fit presque autant de victimes qu'une saison à Zermatt, et le facteur, la boulangère et la laitière furent ramassés sur les chemins, cul par-dessus tête, pour s'être hasardés sur les chemins sans raquettes canadiennes.

Bien sûr, après nivôse, pour ne rien oublier du sale temps, les faiseurs d'almanachs ne pouvaient que s'en prendre à la pluie qui chez nous, n'a pas de saison, puisque Saint Médard s'est installé au seuil de l'été et réclame à sa façon un parrainage sur l'averse et l'ondée.

■ ■ ■



Je ne sais quoi vous prédire pour votre pluviose 1939 — je veux dire 146 de la République — mais pour du sale temps, vous en aurez, et je ne risque rien à vous l'annoncer d'avance.

Mais à quelque chose malheur est bon, puisque l'on tousse, puisque l'on crache, puisque l'on éternue, puisque nous sommes dans les beaux mois de la grippe et que le citoyen organisé passe le meilleur de son temps avec un thermomètre dans le derrière.

Le thermomètre a conquis la démocratie.

Rid

Dans les plus humbles familles, on possède aujourd'hui un thermomètre et puisqu'il est là, il faut bien s'en servir. Longtemps les gens de condition modeste, prenaient leur température à vue de nez, si je puis dire. Mais depuis la guerre, tous les hommes ayant connu cette introduction interfes-



sière, on en a conclu que le thermomètre était le signe extérieur de l'aisance et hop là ! on se prend la température.

Je connais une dame qui annonce fièrement :

— Mon gosse fait 39, comme la fille du patron de mon mari.

Autrefois, le vieux médecin prenait le poignet et tirait la montre. Maintenant, ces façons-là ne trompent plus personne.

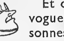
Comme une mère annonçait un 39 de son rejeton, le médecin demanda :

— Sous le bras ?

Mais elle protesta avec violence :

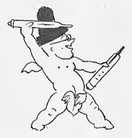
— Mais non, dans les fesses, comme tout le monde !

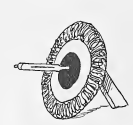
■ ■ ■



Et cependant, malgré cette sorte de vogue thermométrique, certaines personnes éprouvent une certaine méfiance et j'en connais qui baissent les yeux et font des façons, pour se placer l'instrument au bon endroit. J'en sais même qui crient et appellent leur mère, ce qui est bien des histoires pour peu de chose.

Un médecin bourru qui se heurtait à une dame





pleine d'idées toutes faites, répondit à sa malade, assez brutalement :

— Si ça vous embête derrière, mettez le devant.

Elle le regarda avec étonnement et murmura avec une pudeur confuse.

— Oh ! voyons, docteur, c'est trop petit !

Autrefois, on avait des rhumes de cerveau. Maintenant, on a la grippe, ce qui tout de même fait plus riche. Autrefois le rhume de cerveau « retombait » sur la poitrine, ce qui était une façon comme une autre de changer de place.

Quand j'étais petiot, une vieille voisine voulait m'embrener le nez et le front avec de la chandelle en affirmant qu'il n'y avait rien de mieux. C'était cependant pour moi un remède excellent, car pour éviter la chandelle, j'en arrivais à ne plus éternuer et à ne plus me moucher.

Cette vieille voisine avait des remèdes pour tout. Elle mettait des toiles d'araignées sur les coupures, elle soignait les cors aux pieds avec une feuille de poireau, elle guérissait les compères-loriots en les frottant avec un trognon de pomme, elle mettait sur un mal blanc un cataplasme de mie de pain mâchée ; pour la méningite, elle posait sur la tête de l'enfant un pigeon coupé en deux, vivant et



encore chaud, qui prenait tout le mal ; pour faire disparaître les maux de rein, il n'y avait qu'à se ceindre la taille avec un morceau de fil de fouet ; pour les maux de ventre, elle prenait du rhum et pour les bronchites du vin chaud en quantité industrielle. C'est ainsi qu'elle est morte d'une maladie de foie pour laquelle elle n'avait pas prévu assez tôt un remède.

Une autre vieille dame m'a dit :

— Avec tous vos nouveaux remèdes, on ne meurt pas moins.

J'ai protesté violemment et statistique en main, j'ai voulu lui prouver le contraire, en oubliant volontairement tout ce que les hommes ont inventé pour maintenir les moyennes : l'auto, l'avion, le sport, l'alcool, sans parler des guerres qui font un bel ouvrage dont nos ancêtres ne pouvaient avoir aucune idée.

Deux savants se sont rencontrés à un banquet d'anciens élèves. Ils se sont interrogés.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis en train de mettre au point un vaccin pour la tuberculose. Si vraiment ça colle, c'est deux cent mille morts de moins par an... Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

L'autre a souri gentiment :

— Je viens d'inventer un petit explosif...

Et il ajouta, en baisant le bout de ses doigts :

— Je ne te dis que ça !



REPRÉSAILLES

— Ah! il t'a défendu les corps gras. Eh! ben, à moi, il m'a recommandé les jeunes.

(Dessin inédit de Remga.)

Ri

Je ne sais quel journal a publié la nouvelle que l'on pouvait avoir des enfants blonds ou bruns, à volonté. Pour qu'ils soient blonds, il suffit, paraît-il, de boire de l'alcool et je connais une jeune femme qui, depuis cette bonne nouvelle, se tape de l'armagnac, sans contrôle.

On verra bien !

Mais, comme la conversation roulait sur ce sujet,



un monsieur, qui paraissait bien informé, affirma que l'absorption de certains produits pouvait brunir l'enfant en gestation au point de faire d'un petit blanc, un quasi-négrillon.

Alors on a entendu une femme qui habite généralement les colonies dire à son mari :

— Eh bien ! mon chéri, si ça m'arrivait, ça serait ça !

Mais j'en sais une bien plus belle encore.

C'est une dame qui a le diabète et qui, au lieu de faire faire une analyse, s'occupe elle-même de ses sous-produits ; elle fait pipi sur un linge qu'elle a eu soin de peser exactement. Le lendemain, elle met le chiffon dans un courant d'air pour que l'eau s'évapore, et quand il est complètement sec et raidi de glucose, elle le repèse et tire un enseignement de la différence de poids.

Je ne vais pas jusqu'à dire qu'elle met le chiffon dans les jus de fruits et les compotes, mais, au fond, du moment qu'on ne le sait pas, du sucre, c'est toujours du sucre — avec tout de même peut-être, un petit goût de bouillon.

■ ■ ■

Un médecin, dans un dîner de médecins, raconta ce qu'il lui était arrivé avec son percepteur. Il était allé le trouver pour lui demander un délai :

— Vous comprenez, cher monsieur, mes clients se font tirer l'oreille pour payer...

— C'est très embêtant ! très embêtant ! Tous les contribuables m'en disent autant, et moi, je suis responsable des recettes de l'Etat...

A ce moment il fut secoué d'une crise de toux dont le médecin s'inquiéta. Il ausculta, prescrivit une petite bouteille, comme on dit en Sologne, et s'en alla avec les remerciements du fonctionnaire des finances à qui il envoya le lendemain la note du montant des honoraires, que l'autre lui envoya avec ce petit mot :

« Un client qui paie ! » plus une feuille comminatoire, puisque c'était une sommation avec frais.

Les confrères rirent beaucoup, sauf un chirurgien qui méditait :

— Un rhume, évidemment ! dit-il. Mais moi, je dois encore 12.000 francs ; je vais aller trouver mon percepteur pour lui faire une appendicite.

■ ■ ■



Depuis qu'elle s'est cassé la jambe en deux endroits aux sports d'hiver, cette jeune femme boitille un peu, plus au changement de temps et plus encore à cette époque de l'année, quand revient la date de son accident. Il paraît que c'est normal, mais elle voudrait bien que tout le monde sût que ce n'est pas là une infirmité de naissance qui lui fait tirer la patte, mais un accident, somme toute parfaitement honorable, et qui ne la gêne guère dans l'existence. Aussi quand arrive cette époque, comme elle ne peut pas se promener avec un pansement visible à la jambe ou avec une paire de béquilles, bien qu'actuellement on en fasse de fort élégantes, justement pour les femmes de ski et les femmes de luge, elle se promène le bras en écharpe. Aussitôt, on l'interroge :

— Blessée ?

— Oui, j'ai encore fait une chute aux sports d'hiver. L'autre année les jambes, maintenant le bras...

Mais elle acquiert, sans s'en douter, une détestable réputation de maladresse. Je lui ai conseillé pour l'an prochain, de raconter qu'elle a eu un accident d'auto...

— Non, m'a-t-elle répondu, d'avion !

Car il existe des accidents qui flattent et d'autres qui flattent moins. Je connais une vendeuse des Champs-Elysées qui ne se croit pas rien, je vous le jure. Elle était récemment toute couverte de bandelettes ; elle m'a expliqué :

— Oui, un accident d'auto...

J'ai su depuis qu'elle était tombée en descendant de l'autobus. C'est un accident d'auto tout de même, le tout est de savoir le présenter.

Robert DIEUDONNÉ.



Lui. — Quand je suis rasé, je me sens vingt ans de moins !
Elle.— Tu devrais bien te raser le soir ! !

(Dessin inédit de Maurice Millière.)



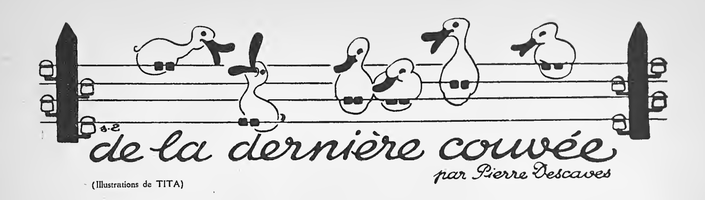
— Si le Docteur nous laisse cinq minutes de plus ensemble, je sens qu'il me faudra le consulter aussi pour le cœur...
— Et peut-être aussi pour les contusions de la tace...

(Dessin inédit de Farinole.)



G. D. B.
— Pas intéressant... toujours la " Gueule de boa ".

(Dessin inédit de Randoing.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

DÉFENSE PASSIVE

Il faut marcher avec son temps.

Et donner l'exemple, selon les circonstances..

Le sévère docteur A... cumule ces deux attitudes.

En bonne place sur la cheminée de son cabinet de consultation, on peut voir intégralement étalé, un magnifique Masque à gaz, dernier cri.

Or, le docteur A... est spécialisé dans les maladies intestinales.

Ce qui peut évidemment provoquer... des méprises sur la nature de l'emploi du masque.

Alors qu'un client s'ouvrait, (si l'on peut dire) de cette inquiétude, le docteur A.. le rassura :

— On n'a pas encore inventé, hélas, un masque... à vents !

■ ■ ■

HONORAIRES SYMBOLIQUES

Devant la maladie, nos Illustrissimes Immortels se comportent, hélas, comme des hommes, comme de simples mortels.

Et heureux sont-ils quand les spécialistes les disputent victorieusement à la camarde.

Il y a quelque temps, le célèbre docteur X... tira ainsi d'un fort mauvais pas un de nos plus brillants académiciens, M. H...

Or, celui-ci eût la reconnaissance... assez courte, mettons mitigée.

En reconnaissance, il a transmis au docteur X... un abonnement d'un an à une grande revue saumon.

— Pour l'avoir tiré de l'autre monde, soupirait le bon docteur, recevoir la revue des Deux... Mondes, c'est évidemment une récompense... symbolique !

LE BON VIEUX TEMPS

Il existe à Paris un dîner charmant, celui du quatrain.

Au dessert, chacun y va du sien.

Voici celui que derrière son menu écrivit récemment le spirituel docteur de R... :

« Où donc est-il le temps charmant
« Où le mot m'arrivait si vite?
« Ce mot venait d'abord, et la pensée ensuite.
« J'étais un poète, vraiment ! »

Une belle tradition poétique... n'est-ce pas?

■ ■ ■

A LA MANIERE DE...

L'excellent docteur R... a volontiers la bouche fleurie de maximes.

Il bavardait, l'autre soir, dans un salon très parisien avec un jeune homme qui passait pour ne pas s'apercevoir qu'il est aimé d'une très jolie femme :

— Vous êtes encore bien jeune, mon petit... vous ne savez lire que les gros caractères !...

Le docteur R... doit en effet s'y connaître.

Il est ophtalmologiste...

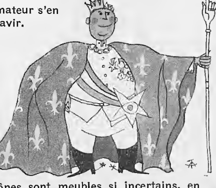
Noblesse oblige !

■ ■ ■

COMEDIES DE SALON

Chez la marquise de Br..., on a donné cet hiver, une soirée théâtrale très réussie — avec des amateurs !

Et l'on eut même le plaisir d'applaudir le docteur Z... dans une des scènes du *Roi*.



Le comédien amateur s'en tira en effet à ravir.

Après la représentation, la maîtresse de la maison lui dit aimablement :

— Quel succès ! Vous regrettez le rôle ?

— Non !... Mais la situation !

Voire !... les trônes sont meubles si incertains, en ces temps modernes !



— J'ai maintenant, un tout petit appartement.

— Et ça ne vous gêne pas trop votre rétrécissement ?

(Dessin inédit de Schem).

L'HEURE DE LA SOUPE

de Eugene CHAVETTE

On dîne à six heures précises dans la Maison Duflost. Absent depuis le matin, M. Duflost vient de rentrer pour se mettre à table. Il est de sept minutes en retard !

MADAME *(sans lui laisser le temps de s'excuser)*. — Quand vous avez sonné, j'ai cru que c'était le médecin qui arrivait.

MONSIEUR *(avec inquiétude)*. — L'attendais-tu donc? Serais-tu malade?

MADAME. — Croyez-vous que même une santé de fer puisse tenir contre un estomac ruiné par l'absence de repas à heure régulière? Vous imaginez-vous que c'est ne pas être malade que de se sentir mourir à petit feu dans les angoisses de l'attente, en se disant : « Un autobus lui a peut-être passé sur le ventre. »

(Monsieur, qui sent venir l'orage, garde le silence.)

MADAME. — Daignerez-vous au moins répondre à la seule question que je vais vous faire?

MONSIEUR. — Laquelle?

MADAME. — Pouvez-vous me dire si vous avez l'intention de rentrer tous les jours à pareille heure?

MONSIEUR *(doux)*. — Voyons, ma bonne, est-ce que tu vas me gronder pour une pauvre fois que je suis rentré de sept minutes en retard? J'ai été retenu par une affaire sur laquelle on m'a demandé le secret.

MADAME. — Rien ne dit qu'à l'avenir vous n'allez pas être en retard d'une semaine; on commence par sept minutes et l'on finit par des années.

MONSIEUR. — Ça ne s'est jamais vu.

MADAME. — Comment? Ça ne s'est jamais vu!... Mais hier soir encore, ne me parliez-vous pas de ce marin, le Capitaine La Pérouse qui partit en promettant de revenir et qui, depuis le temps, n'a pas encore reparu au foyer conjugal?

MONSIEUR. — Mais il y a quatre-vingt-dix ans de cela!

MADAME. — Il n'en est que plus coupable.

MONSIEUR. — Et puis, souviens-toi, j'ai ajouté qu'il avait péri dans un naufrage.

MADAME. — C'est bien facile de dire qu'on a péri dans un naufrage, quand il n'y avait là personne pour vous démentir. Ah! Vous vous trompez étrangement si vous croyez que, le jour où il vous plaira de ne plus rentrer, vous vous tirerez d'affaire en faisant mettre sur les journaux que vous êtes parti dans un ballon qui n'est jamais redescendu; avec moi, ces histoires-là ne prennent pas, je vous préviens... Pas plus que celle d'aujourd'hui.

MONSIEUR. — Je ne sais pas où tu vois une histoire...

MADAME. — Monsieur affecte d'arriver ici tout bouffi de mystère... et quand on l'interroge... quand on daigne l'interroger... il pince les lèvres pour vous dire que c'est un secret... Oh! je ne suis pas curieuse de le savoir votre fameux secret, car... loin de désirer de le connaître, il est des choses qu'on craint à chaque instant d'apprendre.

MONSIEUR. — Ne vas-tu pas te mettre martel en tête parce que, je te l'affirme, je me suis occupé de l'affaire d'un autre.

MADAME. — Jolie affaire que celle qu'un époux ne peut avouer... Dehors, je le sais, il n'y a que pour vous à parler ; mais au logis, il faut prendre les pincettes pour vous arracher un mot.

MONSIEUR. — Je te répète que c'est un secret qui n'est pas le mien.

MADAME. — Oui, l'excuse est bien commode.

MONSIEUR. — Ah! tu me rendras fou.

MADAME. — Vous n'avez pas assez de cœur pour cela.

MONSIEUR. — Tiens, pour avoir la paix, j'aime mieux te le dire tout de suite.

MADAME. — Non, non, c'est inutile.

MONSIEUR. — Tu ne veux pas que je parle?

MADAME. — A quoi bon? Vous allez inventer quelque mensonge, car vous êtes habile à ce jeu-là!

MONSIEUR. — Voyons, veux-tu m'écouter?

MADAME. — Vous pouvez commencer votre conte...

MONSIEUR *(allanl avouer)*. — Je...

MADAME *(l'inlerrompanl)*. — Seulement, je vous avertis que je n'en croirai pas un mot.

MONSIEUR. — Alors, autant ne rien dire.

MADAME. — Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur, vous ne trouveriez rien à dire.

MONSIEUR. — Mais, sacrebleu!!!

MADAME. — Oui, oui, vous jurez pour vous donner le temps de trouver votre mensonge.

MONSIEUR *(exaspéré)*. — Mille millions de milliasses! veux-tu me laisser parler?

MADAME. — Oh! allez, allez, votre humble esclave vous écoute.

MONSIEUR. — Eh bien! un de mes amis, qui était à la veille de faire faillite, s'est adressé à moi et toute la journée j'ai couru pour le tirer de peine en offrant ma garantie.

MADAME. — Et après?

MONSIEUR. — C'est tout.

MADAME *(après un soupir)*. — Ah! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins le pain assuré pour un mois... Dès ce soir, j'habituerai notre fils à coucher sur la paille, car tel est son avenir, à cet enfant, dont le père prodigue sa fortune au premier venu!

MONSIEUR. — Ne dis pas d'injures, car si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

MADAME. — Oui, il ne peut y avoir qu'un misérable, un sacripant, un chevalier d'industrie... un filou, un escroc, un voleur.

MONSIEUR *(perdanl patience)*. — Eh bien, puisque tu tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour ton frère, qui avait été trop imprudent avec les fonds turcs!!!

MADAME *(repenlante)*. — Ah! mon pauvre Duflost, pardonne-moi.

(Les deux époux s'embrassenl.)

MONSIEUR. — Là, maintenant que la paix est faite, dînons-nous?

MADAME. — Pas encore.

MONSIEUR. — Pourquoi?

MADAME. — Parce que j'ai eu à envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures, nous ne pourrons dîner qu'à sept.

MONSIEUR. — A sept heures!!! Et tu me faisais une scène en me reprochant d'être en retard de sept minutes!

MADAME. — C'était pour te faire prendre patience, mon bon chat.

Eugène CHAVETTE



CHATEAU HISTORIQUE (Dessin inédit de Pierre Lissac).

Le Guide. — Cet escalier date du XIIIe siècle, il a 42 degrés.
Le Médecin. — Ça ne m'étonne pas qu'il soit si malade.



CONFUSION
— Moi, j'ai de l'ataxie locomotrice !
— Moi, j'ai une traction avant !

(Dessin inédit de Ferraz.)



IL FAUT ALLER AVEC SON TEMPS
— Tu prends des bains de pied d'insecticide ?
— Oui ! j'ai des fourmis dans les jambes !

(Dessin inédit de Voulfow.)



PETITES FABLES



"PLEIN GAZ"

LE CAS DE MADAME EVE

Eve, après le péché, nue, eût voulu trouver
Un journal pour cacher son corps, non sans
[reproches.

MORALITÉ

Ayez toujours du papier dans vos poches
On ne sait pas ce qui peut arriver.



L'ŒIL DU MAITRE

Je veux voir, mon garçon, comment tu t'y
[prendras;
Apprête mon clystère, et moi, je vais me mettre
En posture ordinaire et le nez dans les draps.

MORALITÉ

Il n'est pour voir que l'œil du maître.



SUR LA JETEE

Le vent indiscret soulevant
Les robes des beautés au fort de sa furie
On les voit rebrousser chemin en se sauvant

MORALITÉ

Sous vent
Femme varie

ROSE

Jolie et partageant les tortures des laides,
Rose, du célibat, souffrait cruellement.
Mais d'un tambour major elle fit son amant.

MORALITÉ

Aux grands maux, les grands remèdes.



PETRARQUE

Pétrarque pour Laure a, durant sa vie entière,
Composé des sonnets pleins de douces saveurs;
De la belle pourtant il n'eût point les faveurs.

MORALITÉ

Laure est une chimère.



LES ECOLIERS

Ces vingt écoliers, convaincus
D'avoir, instants trop tôt vécus,
Joué, l'heure du jeu passée,
Vont recevoir une fessée.

MOTALITÉ

Malheur aux vaincus.



EXIGENCE

— Soigner mon cœur en me supprimant le vin, le café, l'alcool et le tabac, c'est à la portée du premier venu ! Si vous étiez vraiment un as, docteur, vous me guéririez en me conservant mes vices.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



Un matin du mois de janvier, alors que les carreaux de vitres sont tout barbouillés de givre et que la neige ouate les toits, le père Marsac, en s'approchant de la croisée, pour consulter son baromètre, constata, non sans quelque frayeur, un phénomène assez bizarre sur ses mains : elles étaient veinées de noir.

Né à Clermont (Puy-de-Dôme) ce brave homme avait conservé vivaces les qualités et les défauts de l'Auverpin.

Comme dans toutes les circonstances embarrassantes de sa vie, il fit appel aux lumières de sa fille:

— Sidonie, cria-t-il par deux fois, viens, viens voir ton père et dis-lui vite ce qu'il a.

Sidonie, après avoir regardé attentivement la dextre paternelle, réprime un sourire et pour rassurer l'auteur de ses jours, ajouta :

— Ce n'est rien, va, ça passera tout seul.

— Mais je suis tigré, ce n'est plus un père que tu as, c'est un tigre, bougri...

— Allons, du calme, ce n'est rien, te dis-je.

— C'est égal, je veux aller consulter un médecin aujourd'hui même.

— Mon Dieu, dit le médecin, au père Marsac, ce n'est pas grave, il ne faut pas s'effrayer outre mesure. Vous allez me mettre là-dessus un cataplasme de farine de lin et demain, ni vu, ni connu, vous aurez la peau comme moi.

— Oh ! merci, monsieur le Docteur, je vous promets que votre ordonnance sera suivie, allez !

Effectivement, le soir même, le père Marsac se faisait préparer par sa bonne, un bon cataplasme, qu'il se faisait appliquer sur ses extrémités aussi manuelles, que zébrées.

Dame ! vous dire que cette nuit-là, Morphée se livra à sa petite occupation nocturne, qui consiste à effeuiller ses pavots sur le front des gens qui oublient, serait mentir, car Marsac entendit sonner toutes les heures à la vieille horloge de l'église.

Aussi, dès que l'aube apparut, indécise et tremblotante, le *malade* ne fit-il qu'un bond, pour s'assurer à la clarté du matin, des progrès de la cure. Il arracha vivement le linge qui entourait les parties colorées, et constatant aussitôt l'impuissance du remède, s'écria :

— Ça n'a rien fait, c'est encore plus tigré qu'avant. Que faire, bougri, que faire ! J'irai aujourd'hui même consulter un autre médecin, un spécialiste cette fois, tant pis, ça coûtera ce que ça coûtera !

A deux heures, le père Marsac pénétra dans le salon d'attente du Docteur... (pas de réclame) rue Caumartin, à l'entresol.

Six personnes attendaient leur tour. Après deux heures d'attente, la porte du fond s'ouvrit et un domestique en livrée introduisit le client auquel nous nous intéressons.

— Mon Dieu, dit tout de suite notre homme, pour dire que je souffre, je ne souffre pas, mais ces raies noires m'inquiètent et je ne sais comment les faire disparaître.

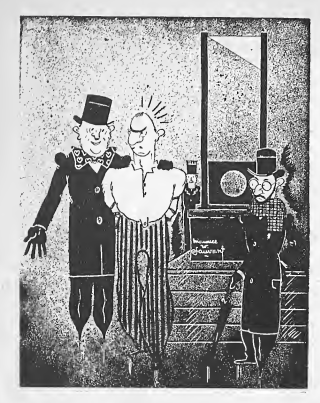
Le prince de la science prit une loupe, regarda longtemps, réfléchit, s'arma d'une plume, écrivit quelques mots et remettant le papier à Marsac, anxieux, lui dit :

— C'est vingt francs !

L'habitant de Clermont fronça les sourcils, s'exécuta avec lenteur et prenant la porte, fila comme un trait, désireux de connaître enfin le nom du mal et le remède à suivre.

Une fois dans la rue, il déplia le papier bien cher — bien cher est le mot — il lut avec stupeur : *Délayer du savon de Marseille dans de l'eau et se frotter les mains avec ; la crasse disparaîtra aussitôt.*

FELIX GALIPAUX.



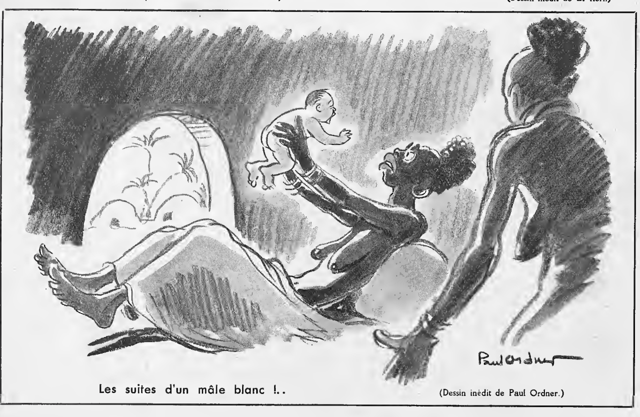
— Eh bien, mais je vais vous sectionner proprement la moelle au niveau du bulbe rachidien !

(Dessin inédit de M. W. Sauvant).



— Et le plus clair de ses nuits, docteur, il le passe sur l'arête du toit...
— Oui... c'est un déséquilibré...

(Dessin inédit de L. Kern)



Les suites d'un mâle blanc !..

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



Le cœur est un organe connu depuis la plus haute antiquité : Adam devait en posséder un.

Il a d'ailleurs toujours occupé une place des plus importantes au cours des siècles ; les savants disent que c'est un muscle *creux;* comment, s'il n'était pas creux, pourrait-il se remplir ? Ne dit-on pas souvent : « J'ai le cœur *plein* » et c'est quand il est plein, sans aucun doute, qu'il devient *lourd !*

Le cœur passe pour avoir des opinions politiques assez avancées ; il siège *à gauche* et affirme ses tendances pacifiques en conservant la *pointe en bas*, comme les gens d'épée ; mais il a commis de telles folies et de tels débordements qu'on a dû le mettre en cage : *la cage thoracique !*

Cet emprisonnement lui est parfois pénible, surtout devant un beau spectacle ; une mer démontée par exemple. Alors il se révolte, se soulève, et envoie à l'extérieur des projectiles sous forme de fusées ; je n'insiste pas sur ce spectacle écœurant.

Il siège à gauche, avons-nous dit, mais a dû certainement changer d'opinions politiques au cours des siècles ; car, si l'on a parlé de Louis XI et de ses grands vassaux, on a souvent parlé du cœur et de *ses grands vaisseaux* (hum !). Il a conservé de cette puissance une certaine vanité que l'on reconnaît dans une expression française ; on dit d'un général qui remporte une victoire que c'est un *vain cœur ;* il est curieux de constater qu'un autre organe partage avec le cœur cette réputation de vanité, car si le général essuie une défaite on dit que c'est un... vaincu.

Nous invoquons tous, ou redoutons un saint puissant ; le cœur ne redoute que *syncope* tandis que les chœurs de l'Opéra mettent tous leurs espoirs en *syndicat !*

A ce propos il ne faut pas confondre le *cœur des femmes* avec les *femmes des chœurs ;* le cœur des femmes est sensible et chétif, les femmes des chœurs sont généralement robustes et poitrinées.

Tous les êtres humains ont un cœur ; les percepteurs des contributions, seuls, en sont dépourvus.

Les avares passent pour n'avoir pas de cœur ; les prodigues pour en avoir beaucoup ; aussi s'explique-t-on mal cette question posée dans une tragédie célèbre : *Prodigue as-tu du cœur ?*

Les amoureux font volontiers l'échange de leurs cœurs ; mais il semble qu'on n'a vraiment intérêt à l'échange que si l'on en prend un bon pour un mauvais ! Parfois, au lieu de les échanger ils unissent leurs cœurs ; il ne faudrait pas croire que c'est cette union de deux cœurs qui produit les *enfants de chœur.*

On cite comme une rareté le cas de M. Willy Thunis qui a pu donner 1.500 fois son cœur sans être incommodé de ces dons généreux et répétés avec un seul organe.

Il y a eu autrefois, un *roi de cœur* mais il n'a jamais pu régner, atteint qu'il est de la *fièvre carte !*

Il y a de gros cœurs, de grands cœurs, des cœurs sensibles, mais le record de la petitesse est battu par le cœur de ma mie qui, comme vous le savez, est petit, tout petit, petit.

Enfin, si parfois une vache peut être lasse de trèfle, une femme, cet être sensible et délicat, une femme n'est jamais *lasse de cœur !*

RENÉ de VAUVILLIERS.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

MERLE D'AUBIGNÉ

Il habite à la proue de l'île de la Cité, face au Vert-Galant, l'une de ces deux maisons de style Louis XIII, dont les murs de briques roses, les longues fenêtres serties de pierres de taille et les hautes toitures d'ardoise donnent, à ce coin intact du vieux Paris l'aspect d'un décor pour la scène du balcon de Cyrano.

Quelle surprise quand, ayant franchi le seuil de son appartement, au troisième et dernier étage, on entre dans ce logis à la fois très moderne et très ancien, véritable nid de poète! Et comme on verrait bien là, entre ces murs simplement blanchis, sous ces plafonds mansardés, parmi ces tableaux et ces livres, le fameux établi aux Rimes de frère Jacques, dont parle Daudet dans le *Petit Chose!*

« Docteur, lui avons-nous dit, enthousiasmé, on aimerait être malade uniquement pour le plaisir de venir vous visiter! »

***

Cette maison est « officiellement » celle de Mme Roland, la tendre et malheureuse amie des Girondins, ainsi que l'indique une plaque commémorative.

« Mais, nous apprend le Dr d'Aubigné, on s'est un peu trop pressé de sceller la plaque car, dès qu'elle fut en place, on s'aperçut que Mme Roland n'avait jamais vécu dans cette maison. Son véritable logis, où les amis de Danton se réunissaient, se trouve bien place Dauphine, mais quelques numéros plus loin. Quand on eut découvert l'erreur, on demanda au propriétaire s'il voulait qu'on enlevât la plaque apocryphe: « Tant pis, dit-il, qu'on la laisse! »

Une plaque sur un vieil immeuble est comme une particule devant un nom : elle lui confère ses titres de noblesse. Et de même qu'il y a de faux nobles, pourquoi n'y aurait-il pas de faux immeubles historiques?

Cela dit, qu'il nous soit permis de nous écrier, paraphrasant justement la phrase célèbre de Mme Roland sur l'échafaud :

« O Vérité historique, que d'erreurs on commet en ton nom! »

En tout cas, un fait est certain : si l'immeuble ne fut point la demeure de Mme Roland, il fut habité par Antoine : le père du théâtre libre avait sa salle à manger là où le Dr d'Aubigné a son cabinet de consultation.

***

Il s'est entouré de nombreux tableaux qui témoignent de son goût très sûr. Mais le plus beau est sans conteste celui que l'on découvre de ses fenêtres et qui a inspiré à Pissaro une toile acquise pour la *National Gallery* de Londres. Heureux l'homme qui peut, comme lui, embrasser d'un regard la Seine sur laquelle sa maison semble flotter comme la nef héraldique, le Vert Galant, le Louvre, la coupole de l'Institut, le beffroi de Saint-Germain-l'Auxerrois, bref l'un des plus nobles et des plus spirituels paysages urbains dont chaque pierre porte le souvenir d'un grand passé.

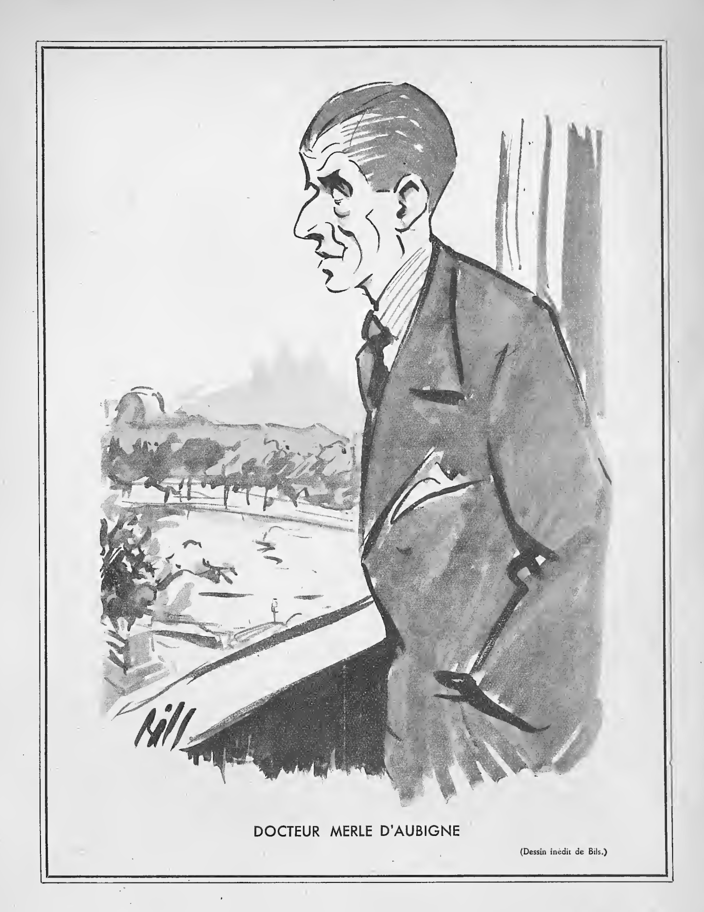
Pour le Dr d'Aubigné à cette précieuse perspective s'attache un double symbole :

Ce bon roi Henri IV dont le cheval piaffe sur son socle à l'ombre de peupliers tremblants, n'eut-il pas pour compagnon son ancêtre, l'auteur des « Tragiques », Agrippa d'Aubigné? Et n'est-ce pas d'un balcon de ce Louvre et du beffroi de Saint-Germain-l'Auxerrois que partit le signal du massacre de la Saint-Barthélemy où tant de ses coreligionnaires devaient périr?

Car le Dr d'Aubigné appartient à une vieille famille protestante qui dut émigrer lors de l'Edit de Nantes. Son grand-père professa la théologie à Genève. Mais lui-même est né à Paris.

C'est par inclination personnelle qu'il s'est fait chirurgien — il est l'assistant du professeur Duval à l'hôpital de Vaugirard — et c'est donc en quelque sorte par accident qu'un médecin des corps succède à une lignée de médecins des âmes.

Le professeur Lecène qui aimait les « cari-



DOCTEUR MERLE D'AUBIGNE

(Dessin inédit de Bils.)

catures parlées » (Dr. d'Aubigné dixit) et qui collait des sobriquets aux gens comme des étiquettes sur des bocaux, ne l'appelait que le « Partisan ».

***

Physiquement, le Dr d'Aubigné ne ressemble nullement à son illustre aïeul (du moins si nous en croyons les portraits que donnent de lui les gravures). Il est grand — aussi grand que le Balafré — immensément long, étonnamment mince — tout en profil. Un physique de joueur de tennis : Borotra.

« On m'a dit ça, constate-t-il. Malheureusement, quand je suis sur le court, je n'ai rien d'un champion.

Mais le Dr d'Aubigné excelle en d'autres sports : avec ses frères, il a navigué en canoë dès 1919, à une époque où il n'était point encore de mode de descendre les rivières sur ces frêles esquifs.

Fervent de l'eau, il est aussi un fervent de la montagne, un alpiniste distingué qui a escaladé plusieurs fois le massif du mont Blanc et son amour de la montagne a fait de lui un skieur. Mais comme on n'est pas un skieur aguerri si l'on n'a point eu quelque bonne fracture, le Dr d'Aubigné n'a pas échappé à la règle !

Quand il faisait son internat à Tenon, il eut un phlegmon à la mâchoire. On le retapa et son patron, le professeur Riche, l'envoya à la campagne pour se remettre. Il alla à la montagne et, quelque temps plus tard, on le rapporta sur une civière avec une fracture du fémur : le ski avait fait son œuvre. Il était parti amoché du haut, il rentrait amoché du bas. La salle de garde l'accueillit joyeusement : grâce non seulement au secours de la médecine, mais aussi à quelques bonnes bouteilles et force réjouissances, il fut rapidement sur pieds.

Et comme il s'est depuis lors spécialisé dans la réduction des fractures, cet heureux accident lui a donné en la matière une expérience bien personnelle qui lui a permis de joindre la pratique à la théorie.

Ridendo



APRÈS LA CONSULTATION

— Qu'est-ce que le médecin t'a ordonné comme régime ?

— Euh... Comme régime ?... Gigot, rosbif, poulet, langouste, vin vieux, café, petit verre, et entre chaque repas une dizaine de bonnes pipes.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)





— Vous êtes cardiologue ? Eh bien, passez-moi donc une cuvette : j'ai précisément mal au cœur...

(Dessin inèdit de Elsen.)



EDITIONS DELMAS-BORDEAUX

EXTRAITS DE

PETITE HISTOIRE DE LA CHIMIE ET DE L'ALCHIMIE

de René MARCARD

LES COLLÈGES AU MOYEN AGE

D'innombrables collèges surgirent sur les pentes de la montagne Sainte-Geneviève, où, en 1256, Robert de Sorbon fonda l'illustre établissement qui fit passer son nom à la postérité. La vie des étudiants répartis en « nations » était plutôt rude, souvent misérable; les cours avaient lieu « au clair matin » sur le parvis d'une église ou dans d'infectes salles basses dont le sol était chichement recouvert de paille rarement renouvelée. Erasme avait conservé un cuisant souvenir de son passage dans l'un de ces collèges; il l'évoque malicieusement dans un colloque, demandant à un étudiant du collège de Montaigu s'il revient la tête chargée de lauriers: « Non, répond l'autre, elle n'est chargée que de poux ». Au dire de Rabelais, pareille aventure advint un jour à Gargantua, au grand scandale de Grandgousier qui l'apostropha jovialement, lui disant: « Dea, mon bon fils, nous as-tu apporté jusqu'ici des éperviers de Montaigu? »; la réputation de ce collège était surtout fondée sur cette particularité dont il n'avait d'ailleurs nullement l'apanage. Dans ces vénérables établissements, le système d'Aristote était fort en honneur, mais le succès devint éclatant quand, n'ayant pu trouver un auditorium suffisant pour contenir la foule innombrable de ses élèves, Albert le Grand vint exposer sur la place qui porte aujourd'hui son nom (place Maubert) la physique selon le grand philosophe grec.

■ ■ ■

LES CONSEILS DU GRAND ALBERT

« L'alchimiste doit être silencieux et discret, il s'abstiendra de révéler à quiconque le résultat de ses essais.

« Il habitera un lieu reculé, loin des hommes, et, dans sa maison, il réservera trois pièces exclusivement pour les opérations de l'œuvre.

« Il choisira judicieusement le temps et les heures de son travail.

« Il sera patient, assidu, persévérant.

« Il exécutera, selon les règles de l'art, la trituration, la sublimation, la fixation, la calcination, la solution, la distillation, la coagulation.

« Il évitera l'attaque des acides sur les métaux en se servant exclusivement de vaisseaux de verre ou de poterie vernissée.

« Il aura une fortune suffisante pour dépenser tout ce qu'exigent les opérations.

« Il évitera surtout d'avoir aucun rapport avec les monarques et les seigneurs qui ne manqueraient pas de lui demander : « Comment va l'œuvre, Maître, le résultat est-il proche ? Si tu ne mènes pas l'affaire à bien, les pires tourments te guettent; si tu réussis, ils t'emprisonneront pour bénéficier exclusivement des bénéfices de ton art ».

■ ■ ■

LE DOCTEUR ILLUMINE

Raymond Lulle (1235-1315), le *« Docteur illuminé », était né à Palma de Majorque d'une famille noble. Son père le destinait à la carrière des armes, et il menait la vie la plus désordonnée que pût imaginer un jeune hidalgo riche et puissant, passant son temps à la conquête des altières princesses de la cour d'Aragon ou des gracieuses Majorquines, dissipant pour leurs beaux yeux le plus clair de son patrimoine. Vers la trentaine, quoique marié et père de famille, il s'enflamma soudainement d'une folle passion pour une belle Génoise, la Senora Ambrosia de Castello, qu'il importunait par des manifestations extravagantes. C'est ainsi qu'il s'avisa un jour d'entrer dans la cathédrale à cheval, pour déposer un madrigal aux pieds de la dame de ses pensées. L'idylle se termina d'une*

façon inattendue; ayant enfin obtenu un rendez-vous, il chantait les charmes de sa Dulcinée, quand celle-ci, entrouvrant son corselet, lui montra ce sein, qu'il exaltait dans ses sonnets horriblement rongé par un cancer inexorable. Lulle s'enfuit épouvanté; il était transformé. Philosophe errant, il partit vers sa destinée après avoir partagé sa fortune entre les pauvres et ses enfants.

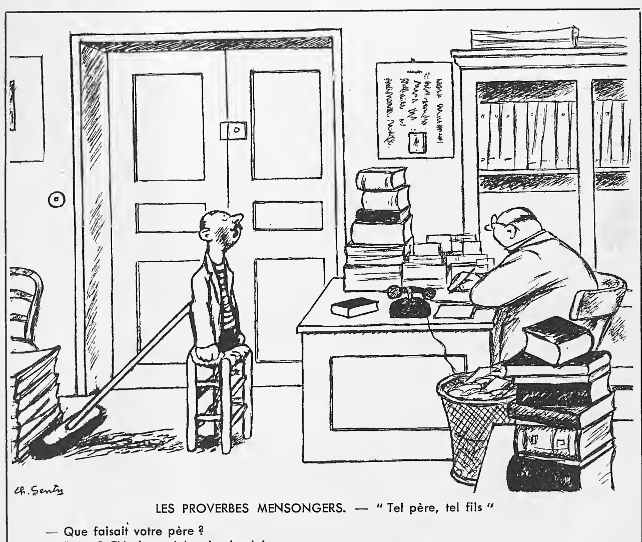
■ ■ ■

L'ANTIMOINE

Le Bénédictin Basile Valentin (vers 1413) a-t-il réellement existé? Personne ne peut valablement l'affirmer. Cependant, les traités publiés sous son nom n'en sont pas moins intéressants, car, pour la première fois, on y parle de l'antimoine, ou régule (petit roi) et de ses composés divers, oxyde, kermès, soufre doré, émétique.

La préparation de médicaments nouveaux préoccupait ce Bénédictin, convaincu des mirifiques vertus de l'or potable, remède souverain pour guérir la lèpre et même les maladies vénériennes, dont il fut l'un des premiers à parler. Hoefer, indique même, détail singulier sous la plume d'un grave historien, que l'or potable « fortifiait la mémoire, le cerveau, et incitait à l'amour », ajoutant que Basile s'en était servi « avec avantage »; il ne s'agissait vraisemblablement que de combattre une fatigue cérébrale ? Les essais thérapeutiques des sels d'antimoine furent désastreux; plusieurs frères ayant absorbé une mixture présumée purgative furent rapidement occis. A la suite de cette catastrophe, le nouveau corps aurait été surnommé anti-moine (?).

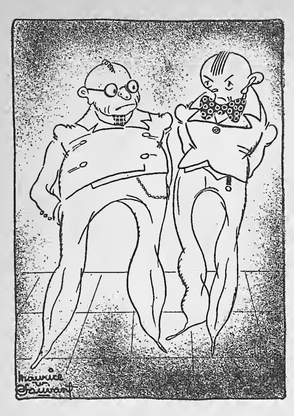
René MARCARD.



LES PROVERBES MENSONGERS. — " Tel père, tel fils "

— Que faisait votre père ?
— Papa ? C'était un échassier landais.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)



— Jules est encore en retard...

— ...et quand il arrivera, il se vantera encore d'avair une phtisie galopante !.

(Dessin inédit de M. Sauvant.)



PRÉDESTINÉ

— On m'a mis au mande avec les fers !.

(Dessin inédit de Lep.)



— Dacteur, camme je suis heureuse de vaus rencantrer : figurez-vous que man mari a un rhumatisme qui le fait hurler. Que feriez-vous à sa place ?

— Mon Dieu, Madame, je hurlerais sans daute aussi fart que lui !...

(Dessin inédit de M. Thierry.)



— Il faut le passer à la radio !
— Vous voulez rire docteur ?... il ne sait pas chanter ?

(Dessin inédit de Clem.)



— C'est une vieille ficelle.
— Il a dû faire sa pelote.

(Dessin inédit de Bils).

— Toto je t'ai déjà défendu de jouer avec ça... Tu ne peux pas savoir combien de petits enfants se sont déjà noyés dedans.

(Dessin inédit de Armengol.)

LA MALICE EN EPIDAURE



Un savant professeur de l'Université de Birmingham, au moment où le roi George V d'Angleterre était très gravement malade d'une bronchite mal soignée, fut appelé en consultation au Palais royal.

Comme cette convocation lui parvint au moment où il allait commencer son cours et qu'il ne voulait pour rien au monde faire attendre son illustre client, il se hâta d'écrire à la craie sur le tableau noir de l'amphithéâtre :

« Impossible de parler ici aujourd'hui ; je suis forcé de quitter ma chaire pour aller donner mes soins au Roi. »

Un étudiant irrévérencieux se contenta d'écrire en dessous : « God save the King ! »

■ ■ ■

On raconte que Bismarck professait pour la médecine le même tranquille mépris que pour le parlementarisme.

Il prétendait, en particulier, exiger des oracles médicaux qu'il lui arrivait parfois d'être obligé de consulter qu'ils découvrissent eux-mêmes le siège et la nature de son mal, sans qu'il eût à les renseigner de quelque façon que ce fût.

Un jour qu'il tenait ce raisonnement à un Herr Professor pourvu de tous les diplômes et de tous les grades scientifiques d'outre-Rhin :

— Pardon, Prince, rétorqua celui-ci ; mais, si vous estimez devoir rester ainsi muet comme ceux que le ciel n'a pas dotés de la parole, ce n'est pas à un médecin qu'il vous faut vous adresser : c'est à un vétérinaire !

■ ■ ■



Un principicule allemand fit venir le médecin de ses armées et lui demanda combien il lui prendrait pour l'opérer d'une hernie.

— Trois mille marks, répondit le praticien.

Le potentat protesta à grands cris.

— Trois mille marks... mais c'est de la folie ! Mes feld-maréchaux ne me coûtent pas tant !

— Que Votre Altesse se fasse donc opérer par un feld-maréchal.

■ ■ ■

Une maladie contagieuse avait emporté, en 1907, une grande partie des habitants de l'Islande ; le gouvernement, pour y attirer les autres sujets du Danemark, autorisa les filles irlandaises à faire six bâtards sans porter atteinte à leur réputation. Cette ordonnance eut son plein et entier effet. Ces bonnes filles montrèrent tant de zèle à repeupler leur patrie qu'on fut bientôt obligé de révoquer un règlement si commode, et, même de statuer une peine rigoureuse contre celles qui s'y conformeraient à l'avenir.



HÉRÉDITÉ

— Et pourtant, Docteur, c'est une jeune fille honnête et de bonne famille... son père dirige une grosse fabrique de boutons. (Dessin inédit de Peyrache)



— Et vous... Docteur... votre opinion sur ce chef-d'œuvre...

— Oh! moi... Madame... voilà : éléphantiasis... lupus de la face... coxalgie... (Dessin inédit de P. Goujon)



— Il a attrapé des végétations... ça ne m'étonne point, son père est jardinier. (Dessin inédit de A. Dupin.)

LE COLLIER DE PERLES

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo



Depuis qu'il y a des hommes et qu'ils écrivent, dirait M. de la Palisse, ils écrivent des bêtises.

Empressons-nous d'en rire plutôt que d'en pleurer, car ce sont quelques-unes de ces bêtises qui nous permettent aujourd'hui de vous offrir ce magnifique collier de « perles » d'une authenticité garantie.

Comme il n'y a pas de perles sans « coquilles », occupons-nous d'abord de celles-ci.



Nous ne signalerons que pour mémoire la coquille célèbre d'un journal des plus graves qui, donnant le programme d'un voyage présidentiel à Lyon, écrivait sans honte :

« Le Président de la République pissera devant le front des troupes ».

Celle-là est, si l'on peut dire, classique. Nous en citerons de plus récentes et de moins connues :

***

Lu dans un faire-part de décès de Paris-Soir *:*

« On se réunira à la maison mortuaire à dix heures. Tenue de soirée de rigueur ».

***

Lu dans la rubrique nécrologique de l'Auto *:*

« Nous apprenons la mort de M. J... le grand spécialiste de l'éclairage électrique. Illuminations au Père-Lachaise ».

***

Lu dans un compte rendu de concert :

« M. D... a exécuté des airs de Berlioz avec sa maîtresse habituelle ». *(Estimons-nous heureux qu'il n'ait pas exécuté sa maîtresse habituelle sur un air de Berlioz !)*

***

Lu dans le compte rendu de l'arrivée de la course cycliste des six jours au Vélodrome d'Hiver :

« Mlle X... s'approche du vainqueur, lui donne un baiser et ce baiseur met la salle en délire. »

***

Pauline Carlon avait déclaré dans un interview :

« Mes parents m'ayant fait une tête de *pou*, **je joue les vieilles domestiques »,** *ce qui, à l'impression donna :* **« Mes parents m'ayant fait une tête de** *porc*, **je joue, etc... »**

Que pensent les vieilles domestiques de cette flatteuse mélempsychose ?

***

Le Temps *annonça un soir à ses graves lecteurs cette nouvelle stupéfiante :*

« Lord Salisbury a vomi toute la nuit avec un bruit effroyable. Les populations se réfugient dans la campagne.

« Le Vésuve est parti ce matin pour Londres. »

***

Dans une circulaire adressée aux services d'hygiène des grandes villes de France, une dactylo distraite ou mal intentionnée avait tapé des F à la place des V, d'où le texte suivant que n'eut pas désavoué Courteline :

« Pour les grandes filles, ce sera évidemment plus facile que pour les petites et nous comptons sur tous nos collaborateurs pour nous donner un vigoureux coup de main. D'ailleurs, nous recevrons prochainement des rapports sur le rendement. »

***

Délaissons maintenant les coquilles pour d'autres réjouissances :

Lu sur une pancarte, dans une exposition de bétail :

« Tout exposant devra présenter à la commission un certificat signé du vétérinaire constatant qu'il n'a pas la fièvre aphteuse ».

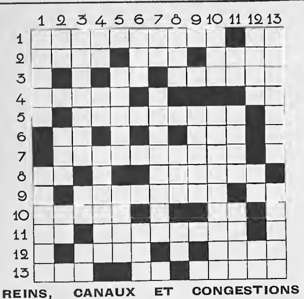
***

Lu sur la porte d'une sage-femme :

« En cas d'absence, s'adresser au charcutier ».

L'expert joaillier :
RENÉ SINN.

Devine... si tu peux !



REINS, CANAUX ET CONGESTIONS

Horizontalement

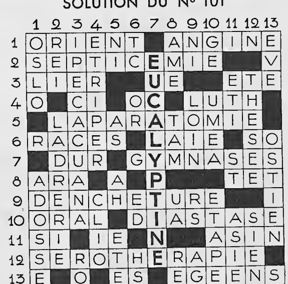
1) Partie latérale de la région supérieure du bas-ventre, proche des reins. — Moitié familière d'un animal dont les reins portent souvent un petit homme.
2) Rivière belge aussi tranquille qu'un canal en général. — Cassa les reins. — Alcool peu recommandé aux congestifs.
3) Premier mot d'un vers célèbre prononcé par un vieillard congestionné de colère. — Qualifie une personne qui prend ses reins pour des arbres.
4) Lancette naturelle qui peut servir à soulager les congestifs. — Renversé dans les reins.
5) Dans le nez ; pas dans les reins.
6) Plus E finale, jamais au milieu d'un canal. — Début onomatopique des sons tirés d'un instrument peu susceptible de donner des congestions.
7) Illustre orateur qui ne craignait ni les congestions ni les éléments.
8) Dieu Egyptien qui provoque encore bien des congestions. — Amères composées inulées, décongestifs peu puissants.
9) Provoquent des congestions parmi les pères de l'Eglise. — Terminaison d'infinitif dans reins.
10) Futur résultat d'un état congestif autour d'un canal (3ᵉ personne). — Phonétiquement : trancha des reins, ou du beefsteak, menu.
11). Deux lettres des reins qui forment une note. — Le contraire d'un éreintement.
12). Après un fonctionnement exagéré des reins et autres organes (infinitif). — (Sigle) : la rédaction a aussi son mot à dire, impossible dans canaux, sauf l'initiale.
13). Les tubes de Malpighi en forment plusieurs. — Condition que l'on retrouve dans les reins. — Qualifie l'homme des grands canaux.

●

Verticalement

1) Un congestif se nomme d'après ce préfixe suivi d'un adjectif. — Elle a les reins brisés.
2) Ville engloutie dont cédèrent les reins, dit-on. — Nom de deux chaînes de montagnes dont l'une forme les reins d'une île connue pour sa civilisation. — Phonétiquement : a deux membres emplumés pas attachés sur les reins.
3) Voyage circulaire que l'on peut accomplir par le canal des agences. — Phonétiquement : tel congestif risque la congestion. — Deux voyelles ni dans le Canal du Rhône, ni dans celui du Nord.
4) Bien improbable dans les boues d'un canal. — Au centre d'un canal. — Tu verras ta voix évoluer à l'âge où l'on ne craint pas les congestions.
5) Ainsi peut-on nommer les reins par rapport au ventre, en les comparant à des pages. — Gratterait douloureusement les reins !
6) Dans congestionnable, enleva. — Dorures par le canal des tapissiers.
7) Laisse tout voir, même les reins. — Puissant décongestif pelvien.
8) Plus un S, protège les reins et le reste les jours de pluie, mais n'est jamais tendu au-dessus d'un canal. — La fin de ce jour propice ou non aux congestions. — Langage d'un pays où le soleil menace les gens de congestion.
9) Où l'on éreinte de courageuses bêtes (singulier).
10) Dispersée dans reins, son type est la lentille. — D'un dieu hindou représenté par un animal aux reins gigantesques
11) Phonétiquement : même définition que le 2 du 10 horizontal. — Emporta son père sur ses reins. — Poète chanteur grec dont le type fut éreinté par des dames échevelées.
12) Le long du canal de Suez et près des mers (singulier). — Note dans reins. — Phonétiquement : a triomphé par le canal d'une boite.
13) Nom anglais d'un continent coupé par un canal. — Phonétiquement et successivement : Nécessaire aux congestifs, surtout quand il est grand. — Perdirent le nord. — Naissance des reins.

SOLUTION DU Nº 101



Le Gérant : Dʳ J. MEYNIARD

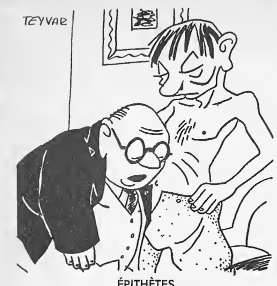
E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



VIEILLE FILLE

— J'aurais bien voulu être mère.
— Que voulez-vous, Mademoiselle, l'opération du Saint-Esprit ne se pratique plus.

(Dessin inédit de Hautot)



ÉPITHÈTES

— Vous êtes éthylique ?
— Non, je suis protestant.

(Dessin inédit de Teyvar.)



INSTITUT DE BEAUTÉ

— Comment, docteur, vous me laissez comme ça ?
— Mais oui, je veux qu'on apprécie mon travail ! ..

(Dessin inédit de Nitro.)

CONSULTATION PRÉNATALE

— Et est-ce qu'il bouge souvent ?
— Ah, ça M'sieu l'interne, ça dépend... si on l'excite ! ! !

(Dessin inédit de Luc By.)

Quand l'humour est malade



Petite enquête Médico-Théâtrale
Par RENÉ SINN
Illustration de JO PAZ



PAULINE CARTON



On peut tout ignorer du maréchal Tchang-Kai-Chek ou de M. Von Ribbentrop mais grâce au cinéma et à la radio il n'est pas permis de ne pas connaître Pauline Carton. A la scène, au micro, au studio dès qu'un auteur a besoin d'une domestique, genre bonne de curé, d'une femme de chambre sentencieuse ou mauvaise langue, d'une vieille fille affublée à la mode de 1890 et parfumée à la naphtaline il se dit : Tiens, mais au fait, voilà un rôle pour Pauline Carton.

Avec un esprit qui n'est pas moins mordant quand il s'exerce à son propre détriment, elle reconnaît en cette vocation ancillaire une sorte de prédestination :

— C'est parce que mes parents ont eu la bonne idée de me faire un visage apparenté à celui du pou que je joue les vieilles domestiques, personnages dont les vêtements réclament peu de soins.

Un quart d'heure avant le lever du rideau on la voit arriver à toute vitesse, grimper dare dare le raide escalier qui monte à sa loge comme à une chambre de bonne. Les passants à qui son visage sur l'écran ou sur l'affiche est aussi familier que celui de leur grand'mère ou de leur grand'tante, n'ont naturellement pas remarqué ses vêtements noirs, son galurin noir, ni sa serviette noire; ou s'ils l'ont vue, ils l'ont prise pour une vieille demoiselle qui va donner sa leçon de piano, pour une organiste qui se hâte vers son harmonium ou encore pour la chaisière de la paroisse qui a peur d'être en retard à la messe.

La mode, Pauline Carton, s'en balance. Son talent n'a que faire de robes ni de chapeaux. Elle porte en elle et sur elle quelque chose qui ne passe pas, qui ne se fane pas, qui ne vieillit pas : le sens de la drôlerie. Comme Marguerite Moreno, elle sait faire rire non seulement parce qu'elle joue avec une vérité étonnante des rôles gais, mais aussi et surtout parce qu'elle est diablement spirituelle.

***

Avant de passer au « service de Sacha Guitry » car elle joue les domestiques dans presque toutes les comédies de Sacha — avant de devenir une de nos vedettes les plus aimées, Pauline Carton a connu les rudes épreuves des tournées en province et enduré les chaos de l'inconfortable chariot de Thespis roulant cahin-caha de chef-lieu de canton en sous-préfecture.

Quelques aventures héroï-comiques que celles de ces pérégrinations au cours desquelles « le comédien harassé savoure une heure de repos comme un verre d'eau dans le désert » !

— Ce ne sont que trains de nuit, réveils à l'aube, compartiments bondés, gares d'embranchement où l'on a toujours 1 h. 40 à perdre ou au contraire correspondance qu'on chipe au galop, repas inégaux, hôtels du même bois que

les repas, coulisses inattendues, décors inopportuns...

Elle cite le cas de la jeune mariée d'une « pièce bien parisienne » qui, au hasard des mises en scène (?!) se coucha successivement dans une salle d'école, dans une galerie du XVIIe siècle, dans des salons minables et qui faillit, un soir, se mettre au lit dans un « intérieur de boucherie avec des bêtes ouvertes et des charcuteries qui pendent ».

Ce fameux lit nuptial donna bien du souci à Pauline Carton et à ses camarades. C'était elle et le beau-père de la mariée qui le montaient, avant chaque représentation, à l'aide de crochets, de vis et d'écrous. Une fois, ils oublièrent de monter le fond et la jeune mariée s'enfonça peu à peu sous sa couverture comme un navire qui sombre.

Une autre fois, près de Bergerac, le malheureux lit eut besoin de réparations urgentes. C'était un dimanche : pas une menuiserie ouverte ! Finalement, Pauline et le beau-père eurent recours aux bons offices du marchand de cercueils. Et le lendemain, ce fut tout juste si les employés de la gare ne se découvrirent pas pour hisser dans le fourgon, cette longue boîte rectangulaire dotée de vis apparentes et de poignées du plus funèbre effet.



Il en faut une santé pour arriver au terme du voyage ! Heureusement, les comédiens ont bon cœur :

— Si les méchants s'arrachent farouchement les coins des wagons et les bonnes chambres d'hôtel, faute de pouvoir s'entre-dévorer, les bons débordent de dévouement, s'entr'aident, font face aux contrariétés et se posent mutuellement des ventouses. Lorsqu'un camarade tombe un peu malade, il y a toujours quelqu'un pour aller chez le pharmacien, lui faire monter une boule d'eau chaude, venir le chercher à l'heure voulue, enfin s'occuper de lui...

Nous avons profité de ces allusions aux maladies des comédiens pour demander à Pauline Carton ce qu'elle pense de MM. les médecins. Elle nous a répondu par cette parabole :

— Le parachutiste qui fait sa première descente conserve du parachute un souvenir plein d'horreur et confond sincèrement la dégringolade et l'instrument qui en a amorti l'effet. De même nous, les profanes, les clients, nous envisageons nos relations avec les médecins comme des périodes parfaitement désagréables. Nous distinguons mal la part de désagrément qui revient au docteur et celle qui échoit à la maladie. »

Autrement dit, le malade a deux ennemis, sa maladie et son médecin.

Il y a toutefois, un type de médecin que Pauline Carton connaît bien : le médecin de service.

— Le médecin de service est généralement un monsieur ignorant tout des premiers principes de thérapeutique mais lié par relation mondaine à un docteur qui n'a pas envie d'aller au théâtre et lui a procuré l'agrément de voir un spectacle gratuit.

Au moment où la jeune première se lance dans une crise de nerfs, le pauvre homme surgit en donnant des signes d'épouvante. Il considère la dame avec le désir le plus vif de deviner si sa maladie est anodine ou grave, lui prend le poignet, en regardant sa montre et ordonne de la faire transporter d'urgence à son domicile tandis qu'on téléphone à son docteur habituel. Après quoi, il regagne son fauteuil ou f... le camp, suivant qu'il a plus ou moins d'audace.

Une domestique de théâtre a l'occasion de donner des soins à Monsieur ou à Madame, et Pauline Carton a dû, plus d'une fois, préparer les ventouses, le thermomètre, la tasse de camomille et le flacon de sels.

— Evidemment les soins que nous donnons en scène sont rudimentaires. Je me souviens avoir soigné dans un film une femme en couches. Mais nous ne nous étions pas méfiés de l'objectif qui rapprochait bien plus que nous ne pensions si bien que, à l'écran, je me suis vue enfournant obstinément dans le nez et la bouche d'une malheureuse femme défaillante et maquillée, une bouteille visiblement bouchée à fond et sur laquelle une étiquette portait, bien visible, ce seule mot : « Benzine ».

Comme quoi, il faut se méfier même au théâtre des accessoires de... Carton.

RENÉ SINN.


BIOTRIGON

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

J. Touchet

6e ANNÉE - N° 103

PATINAGE

5 Février 1939



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

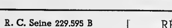
11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . 125 fr.
ETRANGER (série A.) . . 150 fr.
ETRANGER (série B.) . . 170 fr.

C. Chéq. Post. : Paris 232-21

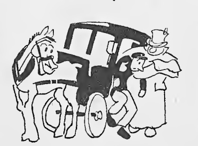


Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet **par R. DIEUDONNÉ**



Je vais vous tenir des propos qui vont vous paraître mensongers, mais quand j'étais page, on patinait tous les hivers, à Paris. Je me souviens qu'en 1892, j'ai patiné encore au mois de mars sur le lac Daumesnil. Si les élèves du Lycée Charlemagne avaient l'air de plier sous le poids de leur serviette, c'est qu'ils y cachaient une paire de patins et, les cours achevés, ils sautaient à 10 h. 1/2 dans un tramway ou dans le train de Saint-Mandé pour patiner jusqu'à une heure passée, le temps de revenir du lycée pour reprendre les cours à 2 heures.



Nous déjeunions par cœur, en racontant des histoires à nos familles. Quand nous avions des sous, nous mangions des petits pains mais quand nous souffrions d'une crise de trésorerie, le repas passait par profits et pertes, et mon Dieu, nous n'en mourrions pas.

Le drame, c'était quand l'un de nous ramassait un jeton de première, ce qui le faisait rentrer chez lui en fâcheux état. Il ne pouvait pourtant pas raconter qu'il avait attrapé une entorse ou qu'il s'était cassé le poignet, en faisant une version latine.

C'est un jour de saint Charlemagne que je suis revenu chez moi en sapin, avec un radius fracturé. On n'imagine pas ce que pouvait représenter un fiacre à l'époque dans une famille modeste ! Ce jour-là, le dit fiacre a pris plus d'importance que l'accident et j'entends encore mon père qui disait à ma mère :

— ...et il est revenu en voiture !

Mes parents n'étaient pas des bourreaux, je vous le jure, mais le fait de voyager en voiture prenait une importance dont aujourd'hui les gosses les plus humbles n'ont pas l'idée.

Avec des camarades de ma génération, nous avons établi la liste des voitures que nous avons prises dans notre enfance et le nombre en est extrêmement réduit. Il fallait partir en voyage avec des malles, mais, chez moi, il y avait un sapin de tradition, celui du 1er janvier, pour aller au cimetière et rendre visite à des oncles dont on espérait beaucoup et qui n'ont rien donné.

Aussi quand on m'a vu descendre de voiture, y eut-il de l'émotion dans le quartier. Quant à moi, je n'étais pas très fier en entrant dans la boutique de mon père, de lui dire :

— Va payer la voiture, je suis blessé.

L'émotion dissipée, je suis allé à pied avec un copain chez le médecin de la famille, à une demi-heure de là, en tenant, précautionneusement, mon bras que je craignais de voir heurté par les passants.



Première victime des sports d'hiver, c'est tout de même quelque chose qui compte dans la vie d'un animateur.

■ ■ ■

Plus tard, ayant noué des relations avec la demoiselle d'un bureau de tabac qui collait de deux pains à cacheter des affiches dans la devanture, j'avais des billets qu'elle me donnait pour le Pôle Nord et le Palais de Glace. J'avais quinze ans quand j'ai fait autour de la glace la connaissance de Liane de Lancy, qui me semblait vraiment ce qu'on pouvait faire de mieux comme poule de luxe.

Quand je dis que je fis sa connaissance, c'est une façon de parler. Je n'ai jamais parlé avec cette courtisane fragile aux yeux agrandis, au menton pointu, balafrée d'une bouche écarlate et si pâle d'une crème épaisse sous ses cheveux décolorés. Mais ce qui était plus singulier, c'était le mépris que nous feignions d'afficher à l'égard de cette femme qui était à peine notre aînée de quelques années et que nous déclarions entre nous, indigne d'un homme et même d'un tout jeune homme raisonnable.

Un jour, nous vîmes Polaire, un autre jour Liane de Pougy et aussi Emilienne d'Alençon... Mon Dieu,



comme tout cela est loin. J'ai revu récemment une de ces belles dames et dans quel état, messeigneurs ! et pourtant, je vous répète qu'elles ne sont pas tellement mes aînées, un lustre et probablement pas deux, mais depuis que je les ai vues, je n'ose plus me regarder dans une glace.



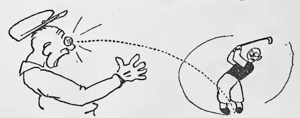
Evidemment, tous les sports nous réservent de douloureuses surprises et ce n'est pas le Duc de Gloucester qui dira le contraire, puisqu'il a pris, voilà deux mois, un gadin assez sérieux en suivant une chasse à courre.

La famille d'Angleterre ne me paraît pas au mieux avec les chevaux et je me souviens d'un palefrenier français qui soignait les chevaux du dernier Prince de Galles. Comme je lui demandais à l'époque le nom du cheval qui avait « chuté » l'héritier du trône, il me répondit avec un accent qu'on est enchanté de retrouver de l'autre côté de la Manche.

— Le nom du bourrin ? Ça n'a pas d'importance. Avec lui, — lui, c'était le Prince — ils pourraient tous s'appeler : « Faute de s'entendre ! »

Mais l'équitation et le patinage ne sont pas seuls à réserver des bleus et des beignes. Tous les sports, et même les plus anodins, font courir des risques et plus les risques sont nombreux, plus les passionnés s'enorgueillissent et se multiplient.

Le golf pouvait laisser croire que la petite balle était la seule victime d'une canne rageuse. Ne



fallut-il pas qu'un Rothschild devînt quasi borgne d'une de ces petites balles pour que le golf fut réhabilité d'un coup. Le billard lui-même n'est pas de tout repos, puisque j'ai vu un champion recevoir une bille d'ivoire en pleine figure. Il poussa un cri sourd, défaillit et ne retrouva la parole que pour dire qu'il était assuré.

Certains sports comme l'alpinisme, l'automobilisme, le canotage, la baignade, causent des victimes qui, loin de faire hésiter les adeptes, font au contraire accourir des néophytes. Les sports d'hiver, dont le succès est plus grand chaque année, perdraient beaucoup de leurs fidèles, s'ils ne courraient pas la chance d'un accident qui témoigne de leurs modestes exploits.

J'ai rencontré, l'autre semaine, une jeune femme qui se promenait dans l'avenue du Bois, enveloppée de pansements et poussée dans une petite voiture par une infirmière.

— Quoi ? m'écriai-je. Vous avez eu un accident ?

Elle sourit comme elle put, entre deux bandes de crêpe et elle me dit orgueilleusement :

— Sports d'hiver !

Si le choléra était à la mode, je vous certifie qu'on rencontrerait, à tous les coins de rue, des snobs qui se vanteraient de l'avoir eu.

LE GALANT MÉDECIN

— Christi... Jeanneton ! la jolie jambe !

— ...C'est-y parce que vous n'en voyez plus qu'un bout aujourd'hui, que vous me dites ça, à c't'heure ?

(Dessin inédit de Georges Villa.)



Vous connaissez Louise Hervieu ? C'est une femme peintre qui n'est pas sans talent ; elle passe dans le trou de sa palette, parmi ses pinceaux un joli stylographe, elle a écrit deux ou trois livres de valeur, mais sa santé n'est pas excellente et, si je le dis, c'est qu'elle le crie sur les toits, elle porte le poids d'une lourde hérédité.

Son idée est de créer le carnet de santé pour empêcher les gens mal fichus de se marier pour procréer quelques gosses ratés.

Tant l'on crie Noël qu'il vient ! Un ministre de la Santé publique a entendu les appels désespérés de Louise Hervieu et l'on est en train de mettre sur pied ce fameux carnet de santé.

On peut imaginer une scène qui se passera ces temps-ci.

LE PÈRE DE FAMILLE

Bonjour, jeune homme. On m'a dit que vous avez l'intention de demander la main de ma fille. Nos notaires se sont déjà rencontrés et de ce côté-là, nous sommes tout à fait d'accord. Pour que je vous donne mon consentement à une union qui me ravirait, il n'y a plus qu'une petite formalité, montrez-moi votre carnet de santé.

LE SOUPIRANT (guilleret).

Mais avec plaisir ! (il fouille dans ses poches). Je suis fort comme un roc. Je fais du sport depuis ma plus tendre enfance. (Il tend le carnet.) D'ailleurs, voici !

LE PÈRE DE FAMILLE (consultant le livret).

Oui... oui..., la rougeole à trois ans, une angine à douze ans, une fracture du péroné... autant dire trois fois rien. Les ascendants...

LE SOUPIRANT

Mon père se porte comme un pont. Quant à ma mère, elle n'a jamais éternué...

LE PÈRE DE FAMILLE

Oui... mais je vois là que votre grand-papa est mort à Sainte-Anne...

LE SOUPIRANT

A Sainte-Anne-d'Auray, bien entendu...

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous m'en direz tant...

LE SOUPIRANT

Toutefois cher Monsieur, une politesse en vaut une autre. Je vous ai confié mon carnet, il ne serait pas indiscret de ma part de vous demander celui de Mademoiselle votre fille.

LE PÈRE DE FAMILLE

Mais avec le plus vif plaisir (il tend le carnet). Vous y verrez que ma mère est morte tuberculeuse. Fichaise ! cette maladie n'est pas héréditaire. Mon père est atteint d'un cancer. Mais tous les médecins vous diront que le cancer n'est pas contagieux. Dans la famille de ma femme tout est pour le mieux, le père est un peu gâteux, mais à son âge, c'est normal, la mère a un ramollissement de la moelle épinière, c'est pour elle ! Je vous jure que nous ne nous frappons pas pour si peu.

LE SOUPIRANT

Et vous avez bien raison... mais je vois là que Mademoiselle votre fille a passé sa jeunesse à Berck.

LE PÈRE DE FAMILLE

C'est tellement commode ! trois express par jour !

LE SOUPIRANT

Evidemment, mais il est très probable que mes parents ne vont rien vouloir savoir pour donner leur consentement.

LE PÈRE DE FAMILLE

Vos parents ! vos parents ! je les enquiquine vos parents ! ma famille vaut la vôtre. Si l'on cherchait dans tous les carnets, il n'y aurait plus moyen de se marier. Quand les notaires sont d'accord, je me demande pourquoi les médecins s'en mêlent !

LE SOUPIRANT

Je vais tâcher d'arranger ça !

(Et il s'en va trouver la jeune fille.)

LE SOUPIRANT

Ça va assez mal, j'ai peur que ma famille ne soit pas très emballée, il faut la mettre devant le fait accompli.

LA JEUNE FILLE

C'est-à-dire ?

LE SOUPIRANT

Nous allons commencer par avoir un enfant, et nous nous marierons après.

LA JEUNE FILLE

Mais le carnet de santé ?

LE SOUPIRANT

Si on nous embête ma chérie, on ne se mariera pas. Qu'est-ce que ça peut faire, du moment qu'on est heureux !

Car s'il y a le carnet de santé, il y a aussi l'amour...

Et vous avez connu, comme moi, des amoureux qui se fichaient d'une belle syphilis, au moment même où ils l'attrapaient, dirai-je d'un cœur léger.

Robert DIEUDONNÉ.



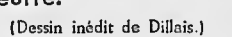
— Alors Docteur, il va guérir ?
— Mais oui, tout simplement avec une médication antianaphylactique polyvalente.

(Dessin inédit de M. Millière.)



ERSATZ

— Avec le lait nous faisons de la laine et de cette laine nous extrayons du beurre.



(Dessin inédit de Dillais.)



— Je n'ose sortir, Docteur... Que me conseillez-vous, pour m'y encourager ?
— Heu... les magasins.

(Dessin inédit de Luc Megret.)



Le Chirurgien équitable

de J. F. Demachy

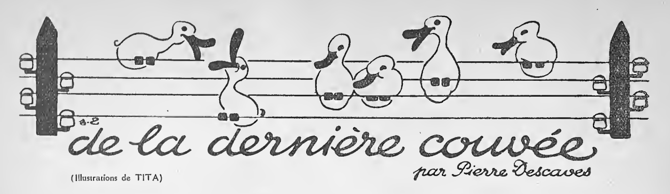
La jambe d'une demoiselle
Par mal encontre se cassa ;
Un chirurgien la pansa ;
Il était jeune, elle était belle
Cure faite, on lui proposa
Quatre louis de récompense,
Qu'en galant homme, il refusa :

— « Me payer, Est-ce qu'on y pense !
« Cette jambe, il est vrai, ma main la remplaça ;
« Mais la mienne, en secret, et par chaque visite,
« Grâce à tant de beauté, tant de fois se dressa
« Qu'en bonne foi, je me tiens quitte !

Marcel Prunier.

— T'as pas pu voir le major ?
— Non, y venait de se faire porter malade !

(Dessin inédit de Marcel Prunier.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

...ET S'IL ME PLAIT, A MOI, D'ETRE BATTU !

Homme politique et académicien, M. Léon Bé... est le grand défenseur des humanités classiques.

Il possède aussi une fort belle bibliothèque, qui contient un grand nombre de livres de médecine.



Car le sympathique immortel joue — au naturel et avec esprit — « les malades imaginaires ».

Pas de traitements qu'il n'ait consciencieusement essayé pour une illusoire angine !

Et lui-même se plaisante parfois avec le sourire :

— Je suis classique... Comme Martine, j'aime les mauvais traitements !

■ ■ ■

UN CHAMPION

On parlait l'autre jour, dans un cercle médical, de ce brillant chef de clinique... dont on vantait des mérites assez imprévus.

En effet, le docteur X... ne vient-il pas d'être primé dans un grand concours international de tir... en Suisse?

— Ce brave X..., champion de tir, voilà une aventureuse publicité... Déjà qu'on nous accuse de ne pas rater les clients !

Mais il y a évidemment tir et tir !

Et le pistolet du docteur X... est éminemment pacifique.

■ ■ ■

LA GAFFE

Si sa femme est très mondaine et sait recevoir à la perfection, le docteur X... goûte des plaisirs moins bruyants.

Il y avait donc chez lui l'autre samedi brillante réception — et nombreuse.

Un jeune homme bâille et adresse soudain à son voisin, un vieux monsieur distingué et qu'il ne connaît pas...

— On se rase un peu ici... Si on allait se coucher...

— Je ne demanderais pas mieux, mais le vestiaire est sur mon lit, répondit, résigné, le brave docteur X...

■ ■ ■

ENTRE COLLECTIONNEURS

Le savant docteur X..., qui vient de mourir, laisse derrière lui une admirable bibliothèque.

Durant sa longue existence, il fut souvent en compétition avec Louis Barthou, autre grand et passionné collectionneur.

C'est du docteur X... que Louis Barthou avait dit, un jour, dans une boutade célèbre :

— Il ne lit pas les livres. Il les relie.

Ce à quoi le docteur X..., faisant allusion aux sautes d'humeur de l'homme politique, avait dit :

— Il ne lit pas les livres. Il les renie !

■ ■ ■

HISTOIRE TOULOUSAINE

Le savant docteur X... aime évoquer les bonnes histoires des bords de la Garonne, où il est né.

Il rappelait que dans sa petite ville natale, R... avait fait tracer, sur la première arche du pont, une ligne pour rappeler la hauteur que le flot avait atteinte l'hiver précédent.



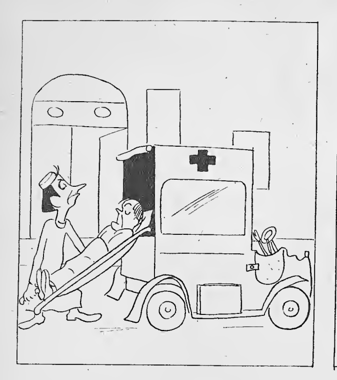
Or, revenant au pays quelques mois plus tard, et passant sur le pont, le docteur X... observa que la fameuse marque avait été déplacée.

Il consulta le maire :

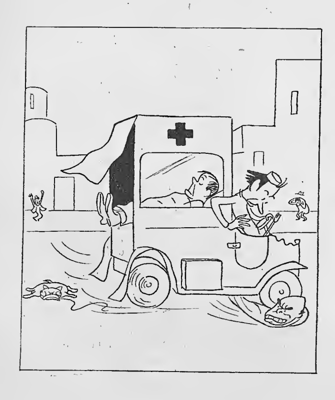
— Nous avons tracé un mètre plus haut la ligne du flot... afin de la soustraire à la portée des gamins qui l'effaçaient sans cesse !

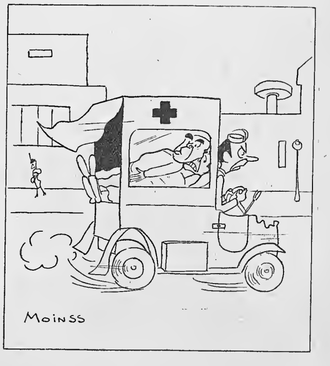
BICHONNET INFIRMIER

DESSINS INÉDITS DE MOINSS











UN MOYEN COMME UN AUTRE

de Alphonse Allais

— Il y avait une fois un oncle et un neveu.

— Lequel qu'était l'oncle?

— Comment lequel? C'était le plus gros parbleu!

— C'est donc gros les oncles?

— Souvent.

— Pourtant, mon oncle Henri n'est pas gros.

— Ton oncle Henri n'est pas gros parce qu'il est artiste.

— C'est donc pas gros, les artistes?

— Tu m'embêtes... Si tu m'interromps tout le temps, je ne pourrai pas continuer mon histoire.

— Je ne vais plus t'interrompre, va.

— Il y avait une fois un oncle et un neveu. L'oncle était très riche, très riche...

— Combien qu'il avait d'argent?

— Dix-sept cents milliards de rente, et puis des maisons, des voitures, des campagnes...

— Et des chevaux?

— Parbleu! puisqu'il avait des voitures.

— Des bateaux? Est-ce qu'il avait des bateaux?

— Oui, quatorze.

— A vapeur!

— Il y en avait trois à vapeur, les autres étaient à voiles.

— Et son neveu, est-ce qu'il allait sur les bateaux?

— Fiche-moi la paix! Tu m'empêches de te raconter l'histoire.

— Raconte-la, va, je ne vais plus t'empêcher.

— Le neveu, lui, n'avait pas le sou, et ça l'embêtait énormément...

— Pourquoi que son oncle lui en donnait pas?

— Parce que son oncle était un vieil avare qui aimait mieux garder tout son argent pour lui. Seulement, comme le neveu était le seul héritier du bonhomme...

— Qu'est-ce que c'est « *héritier* ».

— Ce sont les gens qui vous prennent votre argent, vos meubles, tout ce que vous avez, quand vous êtes mort...

— Alors, pourquoi qu'il ne tuait pas son oncle, le neveu?

— Eh bien! tu es joli, toi! Il ne tuait pas son oncle parce qu'il ne faut pas tuer son oncle, dans aucune circonstance, même pour en hériter.

— Pourquoi qu'il ne faut pas tuer son oncle?

— A cause des gendarmes.

— Mais si les gendarmes le savent pas?

— Les gendarmes le savent toujours, le concierge va les prévenir. Et puis, du reste, tu vas voir que le neveu a été plus malin que ça. Il avait remarqué que son oncle, après chaque repas, était rouge...

— Peut-être qu'il était saoul.

— Non, c'était son tempérament comme ça. Il était apoplectique...

— Qu'est-ce que c'est « *apoplectique* »?

— Apoplectique... Ce sont des gens qui ont le sang à la tête et qui peuvent mourir d'une forte émotion...

— Moi, je suis-t-y apoplectique?

— Non, et tu ne le seras jamais. Tu n'as

pas une nature à ça. Alors le neveu avait remarqué que surtout les grandes rigolades rendaient son oncle malade, et même une fois il avait failli mourir à la suite d'un éclat de rire trop prolongé.

— Ça fait donc mourir, de rire ?

— Oui, quand on est apoplectique ! Un beau jour, voilà le neveu qui arrive chez son oncle, juste au moment où il sortait de table. Jamais il n'avait si bien dîné. Il était rouge comme un coq et soufflait comme un phoque...

— Comme les phoques du Jardin d'Acclimatation ?

— Ce ne sont pas des phoques, d'abord, ce sont des otaries. Le neveu se dit : « Voilà le bon moment », et il se met à raconter une histoire drôle, drôle...

— Raconte-la-moi, dis ?

— Attends un instant, je vais te la dire à la fin... L'oncle écoutait l'histoire, et il riait, il riait à se tordre, si bien qu'il était mort de rire avant que l'histoire fut complètement terminée.

— Quelle histoire donc qu'il lui a raconté ?

— Attends une minute... Alors, quand l'oncle a été mort, on l'a enterré, et le neveu a hérité.

— Il a pris aussi les bateaux ?

— Il a tout pris, puisqu'il était seul héritier.

— Mais quelle histoire qu'il lui avait racontée, à son oncle ?

— Eh bien !... celle que je viens de te raconter.

— Laquelle ?

— Celle de l'oncle et du neveu.

— Fumiste, va !

— Et toi, donc !

Alphonse ALLAIS.



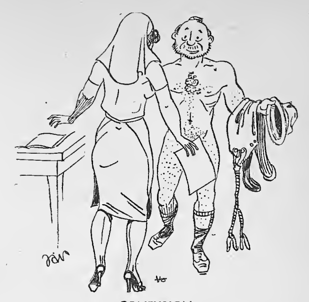
— Et le docteur y a dit comme ça qu'il était cardiaque jusqu'à la mœlle des os.

(Dessin inédit de Jean Bellus)



— S'il est bon médecin il ferait bien de soigner son écriture.

(Dessin inédit de L. Kern.)



CONFUSION

— Vous êtes sûr que vous venez pour une atrophie du plantaire grêle ?

(Dessin inédit de Voulfow)



LE BANQUIER INDISPOSÉ

— C'est sans doute une attaque d'apoplexie...
— Non... il vient d'être frappé d'opposition.

(Dessin inédit de L. Kerr.)

— Mais... vous êtes plein de poux, mon ami !!
— Ça, c'est pas possible, M'sieur le Docteur : Je les tue à mesure...

(Dessin inédit de Luc By)

LE PORTIER ET LE RENTIER

de Maurice DONNAY



Un jour, un monsieur, un rentier,
réprimandait son portier,
qui répondit d'un ton altier.
Sans en entendre davantage,
le rentier prit le portier,
et, du haut du cinquième étage,
le jeta sur le palier
du second et lui brisa l'œsophage.

MORALE

Le concierge est dans l'escalier.

Maurice DONNAY



— Allo, Docteur. Je suis navrée, ne vous dérangez pas, mon mari va mieux !

(Dessin inédit de Julhès.)

CONTEZ-NOUS ÇA. — FLAMMARION ÉDIT.

LE MEDICAMENT BIEN EMPLOYÉ

Ce Ventrepotte était une forte tête, qui passait la majeure partie de son temps à la prison ou à la salle de police.

Consigné dans un de ces deux locaux, pour un laps de 30 jours, fatigué du bal et de la perpétuelle corvée de quartier, il eût l'idée de se faire porter malade.

Une vieille ampoule, qu'il avait eu jadis au talon gauche, fût aussitôt remise à neuf, grâce à des procédés spéciaux et Ventrepotte se présenta à la visite.

Le major, qui avait perdu un de ses chiens en ville, était ce matin là d'une humeur massacrante et, comme le prisonnier lui exhibait son talon meurtri :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Monsieur le Docteur, j'ai mal au pied ; pas moyen de marcher, ça me répond jusqu'au cœur.

— Mal au pied, oui, je la connais ; vous êtes un mauvais bougre, vous... toujours à la boîte ! Donnez-lui un ipéca et qu'il le prenne devant moi !

Sur cet ordre formel, l'infirmier présenta le terrible gobelet au pauvre Ventrepotte.

Alors, sans se troubler, Ventrepotte se baissa lentement ! lentement, il ôta son godillot, et, avec un soin inoui, il y versa l'infâme vomitif.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria le major.

— Dame, monsieur le docteur, répondit l'autre, j'ai mal au pied, je pense que ce que vous m'ordonnez est pour le mal de pied : j'applique le médicament sur la partie malade !

Le major ne s'attendait pas à celle-là.

Un sourire indulgent illumina sa figure desséchée :

— C'est bien, répondit-il, soudainement radouci ! asseyez-vous là, mon ami : tout à l'heure, je vous ferai conduire à l'infirmerie.

Puis il ajouta, paternellement :

— Régime spécial, bouillon, viande rôtie et une demi-bouteille de vin.

GEORGE AURIOL.

PROPOS DU MALADE

Comment on attrape ça

par G. de la Fouchardière



Vous savez tous que quand on commence ses études de médecine, on croit toujours avoir attrapé toutes les maladies dont on a lu, dans les traités de pathologie, une trop consciencieuse description.

J'ai connu au Quartier Latin, il y a trop longtemps, un camarade qui était sous ce rapport un sujet exceptionnel.

Il a eu comme ça (théoriquement) un cancer du pylore, une fistule à l'anus, une bilieuse hématurique et un début de tétanos.

Lorsque moi, étudiant en lettres, je lui disais à lui, étudiant en médecine :

— Tu as mauvaise mine, tu dois avoir la fièvre...

Il allait se coucher avec une température (tout à fait à l'ombre) de 38,7. Telle était la force de la suggestion.

Jamais il n'a mangé de champignons sans éprouver les symptômes d'une intoxication et il est remarquable qu'il n'ait pas trépassé à la suite de l'absorption des contre-poisons énergiques que nous lui administrions avec sollicitude.

Un jour, nous nous trouvions en bande dans le sous-sol d'un café du boulevard Saint-Michel: et ce brave copain avait absorbé une grande variété de consommations diverses pour fêter le succès d'un examen qu'il venait de passer brillamment... Car il était impossible à un examinateur d'interroger ce candidat sur une maladie qu'il n'avait pas eue personnellement.

Il avait si bien bu qu'il s'endormit pendant que nous étions en train de jouer au billard.

A la suite d'une conspiration à voix basse, l'un de nous éteignit toutes les lumières de la salle.

L'obscurité étant faite, l'un de nous marcha comme par mégarde sur le pied du dormeur qui s'éveilla...

Les boules du billard continuaient à s'entrechoquer... quelqu'un lisait même à haute voix un article de journal qui l'avait frappé.

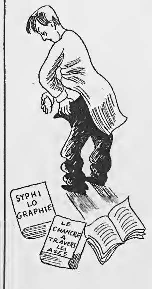
Seul, le pauvre type écarquillant ses yeux dans les ténèbres, continuait à ne rien voir.

Le diagnostic de la cécité s'imposait.

— N. de D., s'écria la victime de notre mystification... Je suis devenu aveugle!

La guérison fut rapide.

* * *

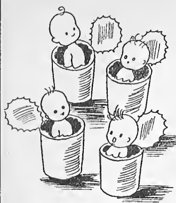


Une autre blague faite sur le même type, faillit avoir des conséquences plus fâcheuses.

Il contracta, par les mêmes procédés. une syphilis de même nature purement imaginaire.

Ses camarades avaient remarqué qu'à chaque instant, il contemplait son image dans une petite glace de poche, avec des signes manifestes d'inquiétude. On ne l'avait jamais connu coquet. Il y avait autre chose.

On lui fit avouer que dans les délais réglementaires après un coït suspect,



il avait cru remarquer, moyennant un patient effort d'observation, un drôle de bouton qu'il rapprochait par un louable effort d'imagination, d'une image représentant le chancre induré sur les traités illustrés de syphilographie.

Alors, il guettait l'apparition de la roséole.

— Ce qui est surtout épouvantable, confia-t-il aux camarades, c'est que je suis fiancé à une charmante jeune fille dont le père est fabricant de conserves.

— Ne t'en fais pas, répondaient les camarades : on va te guérir en dix jours, si tu veux bien nous promettre de nous offrir un fameux gueuleton quand il n'y aura plus aucune trace de ta maladie.

— Entendu! fit l'autre avec joie.

Le malheur voulut qu'au cours de ces dix jours de traitement suivant la thérapeutique la plus saugrenue, son futur beau-père, le plus soupçonneux des fabricants de conserves, vint prendre des renseignements sur son compte à l'hôtel meublé où il avait sa chambre d'étudiant.

La patronne de l'hôtel introduisit le visiteur dans la chambre de son pensionnaire et lui dit :

— Je ne peux rien vous dire. Voyez par vous-même.

Le futur beau-père vit des livres ouverts à des passages qui relataient les infortunes des successeurs du Docteur Pangloss, victime de l'amour. Il préleva une pilule dans une boîte qui se trouvait sur la table de nuit et la porta aux fins d'analyse, chez un pharmacien qui prononça cette formule complexe mais fatale :

— Protoïodure d'hydrargyre.

*
* *

Il fallut qu'une délégation d'étudiants en médecine se transportât chez le fabricant de conserves pour expliquer la mystification.

Le mariage eut lieu.

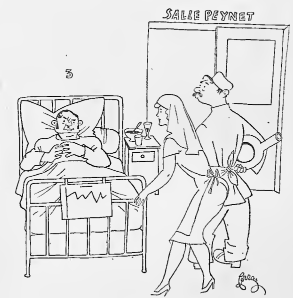
Les époux furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

G. de la FOUCHARDIÈRE.



VAGUE A L'AME
— Je vais appeler le médecin du bord.
— Non ! envoyez-moi plutôt le mousse !

(Dessin inédit de Jacques Cathy.



— Ce type là, il a l'air d'un dur !...
— Penses-tu, il a un chancre mou...

(Dessin inédit de Ferraz.)

"VOX POPULI"

par Albert Guillaume.



— Dites-donc... cet hiver, les patrons vont donner des dîners payants

— C'est pour le coup que les invités vont avoir la grippe...



UN PETIT VERNI !!!

— Moi, je suis très heureux en amour... toutes les femmes me plaisent...

(Dessin inédit de R. Black.)



— C'est un gangster qui a reçu 85 balles de mitraillette...

— Bon... envoyez-le à la fonte.

(Dessin inédit de Ferraz.)

INCONVENANCE

— C'est le médecin du théâtre ; le directeur ne peut pas le souffrir...

— Il a un poumon qui siffle !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)

Quand l'humour est malade



Petite enquête Médico-Théâtrale
Par RENÉ SINN
Illustration de BILS



SACHA GUITRY



Roy ne suis
Ne prince
Ne duc
Ne Comte aussy
Puisque je suis Sacha Guitry.

La fière devise des sires de Coucy ne messiérait pas à notre prince de l'esprit. Sacha Guitry est un grand seigneur qui mérite révérence. D'aucuns lui reprochent de s'aimer trop. Mais est-ce de l'orgueil pour un auteur de ne pas méconnaître son propre talent? Et y a-t-il beaucoup d'hommes faisant métier d'avoir de l'esprit qui puissent rivaliser avec lui?

Ses dons éblouissants, sa prodigieuse faculté de renouvellement, son incomparable virtuosité à manier le paradoxe, il les prodigue avec faste. On peut l'admirer ou le détester, il n'inspire jamais de l'indifférence. Dans le monde du théâtre et des lettres, il brille d'un éclat particulier : c'est un enfant terrible, capable de toutes les fantaisies, qui fait de l'esprit comme un équilibriste fait des pirouettes, qui ne s'abaisse jamais devant son public à qui il semble dire :

— Il faut me prendre tel que je suis. Fantasque, original, parfois même maniaque... Je vais te conduire le long de sentiers féériques, dont tu ignoreras par avance les détours et qui te réserveront des surprises magnifiques. Ne cherche pas à savoir où je te mène : l'essentiel est d'apprécier l'itinéraire.

Et le public conquis, charmé, émerveillé, le suit d'un pas léger.

Il le mystifie son public : mais le public adore qu'on le trompe, pourvu qu'on y mette des formes.

Il le mystifie par le titre de ses pièces : la « Fin du Monde », « Le Nouveau Testament », « Le Mot de Cambronne », « Un monde fou ».

Il le mystifie par les situations extravagantes où il place ses personnages comme des clowns, au sommet d'une pile de chaises et de tables· Et l'on se demande « Comment diantre, vont-ils redescendre? Ils redescendent tout de même, sans rien casser et sans se faire de mal.

Il le mystifie par ses films; le cinéma, disent les cinéastes a des règles qu'il faut respecter. Survient Sacha qui fait un film suivant des procédés bien à lui. Dans les films des « autres », on ne voit ni l'auteur, ni le metteur en scène. Lui il se montre. Il occupe l'écran. Il se place parmi ses personnages, devant son album de belles images et pendant que les images défilent, il parle; il raconte sa petite histoire. Le cinéma est l'art de l'image. Sacha en fait l'art de la parole illustrée par l'image. Et cela donne « Les Perles de la Couronne », « Le Roman d'un tricheur », « Remontons les Champs-Elysées ».

Ce n'est pas du cinéma, disent les orthodoxes. Qu'importe, c'est du Sacha.

Sacha n'est pas un conformiste, un écrivain breveté, un penseur officiel : il n'obéit qu'à sa fantaisie. Pourtant, lorsque le roi d'Angleterre vient à Paris, c'est à Sacha, et non à l'un des quarante, qu'échoit l'honneur de composer et de jouer l'Impromptu, offert à leurs gracieuses Majestés britanniques. Notre fantaisiste se montre très grand siècle. Grâce à lui, la France Républicaine offre à ses hôtes illustres, un spectacle vraiment royal.

Le roi d'Angleterre est dans la salle, le roi Soleil est sur la scène et l'on se demande si, des deux ce n'est pas le roi d'Angleterre qui a le trac.

Sa voix grave, son ton volontairement monocorde, son regard d'une froideur pénétrante (Sacha ne rit pas !), son profil altier à la François Ier et jusqu'à ses lunettes d'écaille dont il encercle ses yeux pour accroître, sans doute, le sérieux de sa personne, servent admirablement l'impassible plaisantin qu'il est. De sorte qu'il a, sur son interlocuteur, une supériorité : le malheureux (entendez l'interlocuteur), le malheureux ne sait pas si Sacha profère des vérités définitives ou se fout de lui.

Nous avons connu ces affres (N'est-ce pas, Bils ?).

Ainsi Sacha a expliqué en vers comment il a conçu sa dernière pièce : « Un monde fou », dont le titre ne signifie pas « Affluence » mais bien « Folie du monde ». Premier acte, écrit en Autriche, deuxième au bord du Lac Léman, troisième...

Après avoir bien réfléchi
J'ai décidé, ma foi
Que j'irais à Vichy
(Et quand je dis ma foi,
Il serait plus exact
D'en attester mon foie.)
Donc à Vichy, j'ai terminé
Mon troisième acte.

— Mon cher maître, lui demandons-nous, est-ce bien de cette façon itinérante que vous avez écrit cette pièce, ou n'est-ce pas seulement une spirituelle fantaisie ?...

Sacha — à demi étendu sur le divan de sa loge — répond par une grave onomatopée et un signe de tête ; pas moyen de savoir s'il entretient une fiction ou s'il confirme une vérité historique.

Ce n'est pas la première fois dans cette 104e pièce qu'il traite des médecins, car il les connaît bien (entre autres les docteurs Hayem, Robin, Sicard et Isch Wall).

Nous lui posons la grande question :

— Avez-vous été malade?

Et Sacha de répondre :

— Mais pourquoi donc, voulez-vous que je n'aie jamais été malade? Il n'y a qu'un seul homme qui n'ait jamais été malade : c'est Victor Hugo.

Ses mots sur les médecins et la maladie sont nombreux. En voici quelques échantillons :

Il y a des gens qui savent être malades : moi je ne peux pas, ça me rend malade.

Quand nous faisons appel à un médecin, ce n'est pas l'homme que nous recherchons, c'est la faculté : Rien n'est plus inutile qu'un corps de médecin.

Les médecins ne répondent pas aux questions qu'on leur pose.

Le malade ne pense qu'à la santé : le médecin ne s'occupe que de la maladie.

Il n'y a pas de pudeur, pas de fantaisie qui résiste à 37,9.

On peut tout faire étant souffrant, mais on ne peut pas jouer la comédie quand on a la migraine.

La mort par maladie met la science en échec : c'est absurde et injuste.

Il n'y a pas de belles morts. Il y a des morts belles à raconter : ce sont celles des autres.

Sacha ne se prive pas à l'occasion, de mystifier ses médecins :

— Un jour, conte-t-il, on annonce mon docteur. Je lui ai fait répondre :

— Monsieur s'excuse de ne pas vous recevoir : Monsieur est malade.

Une autre fois, il fait venir d'urgence le professeur Thiroloy :

— Docteur, je vais vous exposer mon cas. Je n'ai mal ni à la tête, ni aux jambes, ni au foie, ni à l'estomac, ni aux reins, ni aux intestins, bref, je n'ai mal nulle part.

— Mais alors pourquoi m'appelez-vous ?

— Pour que vous me voyez un jour où je n'ai mal nulle part. Car, docteur, voici plusieurs fois que vous me voyez souffrant. Alors, je suppose que vous devez vous être fait de moi une piètre idée. Vous devez penser : « C'est un malade ». Justement, c'est pour que vous ne pensiez pas cela de moi que je vous ai fait venir.

Pourtant, Sacha n'est pas toujours le mystificateur...

Tel est pris, qui a coutume de prendre...

— Je me trouvais à Elbeuf. Souffrant, je mande un médecin. C'était un très vieux médecin. Nous bavardons. Je lui demande :

— Vous êtes du pays, docteur?

— Non, je suis de Rouen.

— Ah! Rouen, le beau pays, la belle ville, patrie des grands hommes : Corneille... Flaubert...

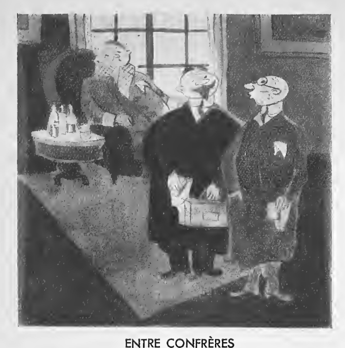
— Flaubert? Je l'ai parfaitement connu...

— Vous avez connu Flaubert? Ah! docteur, parlez-moi de Flaubert, parlez-moi de lui...

Sur ce, le vieux médecin me dit comment Flaubert mangeait, comment il buvait, comment il se mouchait, comment il pliait sa serviette, bref il me donna un tas de détails sans intérêt. Ainsi, pendant un quart d'heure. Après quoi, le bon docteur ajouta :

— J'ai aussi beaucoup connu son frère, le littérateur...

RENÉ SINN.



ENTRE CONFRÈRES

— Mais pourquoi, diable, lui avoir interdit le tabac, l'alcool et les femmes ?

— Pour lui permettre de payer mes honoraires.

(Dessin inédit de Spence.)



— Et dire que mon docteur prétend que j'ai le "ver solitaire" !

(Dessin inédit de M. W. Sauvant.)



— Votre nouvelle voisine, paraît que c'est une vierge folle qu'est devenue sage-femme !

(Dessin inédit de Pépin.)



— . . . A propos . . . c'est aujourd'hui que tu te fais faire ton indéfrisable ?

(Dessin inédit de P. Goujon).

Collaborez, amis lecteurs!

PAS SAGE CLOUTÉ

Il s'agit d'une petite fille bien jolie dont le succès est grand parmi les habitués d'un théâtre subventionné.

Elle vint consulter un de nos bons maîtres à la barbe drue, courte et couleur de neige pour une éruption intempestive de petits furoncles affreusement mal placés. Après un examen minutieux le Patron la rassure, rédige son ordonnance et avec une grande bonté « On le rendra bientôt à la circulation le « Pas sage » clouté...

Dr André GAUDICHON



LEÇON DE... CHOSE

Un mari rentre chez lui, à l'improviste : il trouve sa femme couchée avec le voisin. Furieux, prêt à s'élancer sur les coupables, il est arrêté par un geste de sa femme, qui le doigt sur les lèvres d'abord, lui dit ensuite : « Chut! regarde comme il s'y prend! »

André GŒSLETT



UN JOUR DE MARCHÉ

A X..., devant l'officine d'un pharmacien, un couple de paysans entre deux âges s'arrête. Tous deux hésitent à entrer. A leur costume, il est visible que l'homme et la femme viennent de perdre un proche parent.

La femme. — Entre, toué, pisque c'est pour toué!

L'homme. — J'aime mieux que t'entre avec moué!

La femme. — Ben qoué, I te mangera pas le pharcien, oh! que t'es bête! Entrons tous les deux, en ce cas!

(L'officine est pleine de clients).

Le pharmacien (très aimable). — Vous désirez mon ami?

(L'homme intimidé, tourne sa casquette entre ses doigts.)

L'homme. — J'aurions voulu vous parler en segret.

Le pharmacien (espérant une « consultation » sérieuse). — Venez de ce côté, mon ami, vous pourrez m'exposer « votre cas » tout à votre aise.

L'homme (A l'oreille du pharmacien). — J'aurions voulu un suspensoir.

Le pharmacien (un peu désapointé). — Ce n'est que cela? Je vais vous montrer ce que j'ai de mieux. (Il va chercher sa « collection » et fait valoir les tailles, les coloris variés; il y en a de blancs, de bleus, de roses).

L'homme (les tournant et les retournant en tous sens, estime en connaisseur la douceur et la résistance du tissu). — Sûr que c'est de la bonne qualité, seulement, vous n'auriez pas une couleur un peu plus foncée, comme qui dirait du noir quéque foué?

Le pharmacien? —...

L'homme. — C'est que faut que je vous dise : Je sommes en deuil!

Dr R. P.



L'ERREUR

Je prends une malade dans ma salle d'attente et la fais passer dans la chambre noire pour l'examiner (je suis oculiste).

Je lui demande alors :

— De quoi vous plaignez-vous? Vous voyez mal?

— Oh non! Docteur, au contraire, je vois trop!

— ...! J'avoue que c'était la première fois qu'on venait se plaindre à moi de trop y voir... mais je pensais aussitôt : « C'est une folle, ne la contrarions pas. Je lui dis :

— Voyons expliquez-moi cela...

— Eh bien, docteur, tous les mois...

— Ah! très bien, lui dis-je alors, et je lui expliquai sa méprise; c'était mon frère, radiologue dans la même ville, qu'elle venait consulter pour un traitement physiothérapique de métrorragie... Et nous avons bien ri tous les deux...

Dr DELBES



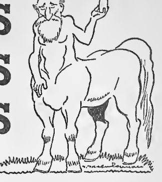
CONSCIENCE PROFESSIONNELLE

Ayant opéré, à la Maison de santé des Gardiens de la Paix, un agent pesant un peu plus de cent kilos, je me rhabillais tranquillement, et pendant ce temps, le garçon après bien des difficultés parvenait enfin à déplacer son malade tant bien que mal de la table d'opération sur le chariot. Il se disposait à l'emmener vers sa chambre, lorsque l'agent se dresse brusquement et lui lance ces mots : « Hé dis donc, mon gars, as-tu au moins ton permis pour poids lourds? ».

Dr R. CHAILLOUET



QUELQUES MEDECINS DE JADIS



par André RANSAN

GALIEN

Le plus célèbre des médecins, après Hippocrate, était de Pergame, où il naquit en l'an 131 de notre ère. Il était Grec, bien entendu, et son prénom était Claude. Il reçut une instruction soignée et fut séduit un moment par les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques. Mais c'est la médecine qui l'attirait. Il s'y donna tout entier, parcourut plusieurs villes de la Grèce, Smyrne, Corinthe, pour y recevoir les leçons des maîtres les plus renommés dans cette profession, et s'arrêta surtout à Alexandrie, où l'étude de la médecine florissait alors plus qu'en aucun endroit du monde.

C'était, en quelque sorte, le boulevard Saint-Michel de l'époque.

De retour dans sa patrie, Galien sut faire un grand usage des précieux trésors de science qu'il avait amassés dans ses voyages. Sa principale application fut l'étude d'Hippocrate, qu'il regarda toujours comme son maître, et sur les traces duquel il se fit un honneur et un devoir de marcher. Il remit en vigueur ses principes, qui étaient négligés et tombés dans l'oubli depuis plus de six cents ans.

Autrement dit : tout revient à point pour qui sait attendre.

***

En anatomie, Galien avait ce qu'il est convenu d'appeler des « idées sommaires ». Il pensait que les corps sont formés de quatre éléments solides : le feu, l'eau, l'air, la terre, et de quatre éléments liquides : le sang, la pituite, la bile et l'atrabile. Pour lui, la matière organique était régie par trois sortes d'esprits : les esprits naturels, qui siègent dans le foie et président aux fonctions de nutrition et de développement ; les esprits vitaux qui, partis du cœur, sont l'origine des mouvements involontaires et des passions ; les esprits animaux, ayant pour siège le système nerveux et qui commandent les mouvements volontaires et les phénomènes intellectuels.

Evidemment, cela faisait beaucoup d'esprits pour un seul homme. C'en devait être un peu gênant.

Pourtant, c'est Galien qui, en revanche, démontra par la ligature des uretères, que l'urine était sécrétée par le rein. C'était moins original, mais plus sérieux.

***

A l'âge de 34 ans, il vint à Rome, où il s'acquit une grande réputation et se fit des envieux et des jaloux parmi ses confrères, ce qui est après tout bien naturel.

Les guérisons qu'il obtint auprès de malades désespérés, la sagacité qui lui permettait de découvrir la véritable cause des maladies, la certitude avec laquelle il prédisait tous les symptômes, l'effet que devait produire ses remèdes, tout cela le faisait regarder, d'un côté, comme un médecin d'un rare savoir, de l'autre, par ses confrères jaloux, comme un homme qui use de magie.

C'est ainsi : un homme intelligent a toujours été suspect aux yeux de ceux qui le sont moins.

En réalité, Galien était un médecin consciencieux, fort assidu auprès de ses malades, leur donnant beaucoup de temps, ce qui est en somme le meilleur moyen de bien connaître leur état. Très bon, il prenait soin des pauvres et les soignait pour rien. Malheureusement, son courage professionnel ne fut pas toujours à la hauteur de sa générosité et de son génie. La méchanceté n'avait pu chasser Galien de Rome ; la peste s'en chargea. Le fléau éclata en l'an 166, et notre médecin s'empressa d'aller respirer l'air plus pur de Pergame, sa patrie.

***

Mais on ne laisse pas échapper un bon médecin, et quatre ans plus tard, l'Empereur Marc-Aurèle, de retour d'une longue expédition, le rappela à Rome.

La vie dure que ce prince menait avait fort altéré sa santé. Il prenait tous les jours de la thériaque pour se fortifier l'estomac et la poitrine qu'il avait très faibles : c'était Galien qui la lui préparait. Et Marc-Aurèle avait peu à peu regagné des forces...

Un jour, l'Empereur fut pris d'un violent malaise. Galien raconte lui-même la scène :

« Ce prince ayant été tout d'un coup attaqué dans la nuit de tranchées de ventre, et d'un grand dévoiement qui lui donna de la fièvre, ses médecins lui ordonnèrent de se tenir en repos, et ne lui donnèrent dans l'espace de neuf heures qu'un peu de bouillon... »

Repos et bouillon, quinine de l'époque !

« Ces mêmes médecins, poursuit Galien, étant revenus chez l'Empereur, où je me rencontrai avec eux, jugèrent à son pouls qu'il entrait dans un accès de fièvre ; moi, cependant, je demeurai sans mot dire, et même sans chercher à tâter le pouls... »

Modestie et timidité pleines d'astuce. Galien ne s'en cache pas.

« Mon attitude obligea l'Empereur à me demander, en se tournant de mon côté, pourquoi je ne m'approchais pas. A quoi je répondis, que ses médecins lui ayant déjà tâté le pouls par deux fois, je m'en tenais à leur impression, ne doutant pas qu'ils ne jugeassent mieux que moi. »

On n'est pas plus humble avec plus de rosserie. L'effet de cette réflexion fut foudroyant : Marc-Aurèle tendit son bras à Galien qui, l'ayant pris, déclara aussitôt que la fièvre était causée par une indigestion.

— C'est cela même, s'écria l'Empereur. Vous avez très bien rencontré : je sens que j'ai l'estomac chargé.

Il le redit par trois fois, comme pour s'en bien persuader.

— Qu'y a-t-il à faire pour me soulager ? demanda l'Empereur.

Galien ne réfléchit qu'une seconde et répondit :

— Si c'était quelque autre personne qui fut dans l'état où est l'Empereur, je lui donnerais un peu de poivre dans du vin. Mais comme on est accoutumé à ne donner aux princes que des remèdes fort doux, il suffira d'appliquer sur l'estomac de la laine trempée dans de l'huile de nard bien chaude.

Marc-Aurèle pensant que deux remèdes valent mieux qu'un, prit le vin poivré et l'huile chaude. Guéri le lendemain, il dit à Pitholaüs, gouverneur de son fils, en montrant Galien :

— Nous n'avons qu'un médecin.

Ce qui dut faire bien plaisir aux autres ! Mais Marc-Aurèle s'en souciant peu, ajouta :

— C'est le seul honnête homme que nous ayons.

Louange sans doute excessive, mais que l'on peut excuser de la part d'un homme soulagé d'une indigestion.

***

Marc-Aurèle repartant pour la guerre voulut emmener Galien. Voilà ce que c'est que de se rendre indispensable ! Mais Galien, ayant formé le dessein d'écrire sur la médecine, pria l'Empereur de le laisser à Rome. Celui-ci, plein de bonté et de douceur, y consentit.

C'est alors que Galien commença à composer ses ouvrages...

Il avait un grand respect pour la divinité.

« La piété, disait-il, ne consiste pas à offrir à Dieu de l'encens ou des sacrifices, mais à connaître et à admirer soi-même la sagesse, la puissance et la bonté qui brillent dans toutes ses actions. »

Dieu ne lui fut guère reconnaissant de ces belles paroles, puisqu'il permit que, sous le règne de l'Empereur Commode, une partie des écrits de Galien disparût dans l'incendie qui consuma des quartiers entiers de Rome.

Il est vrai que, quelque temps après, en 210, Dieu le récompensa en le rappelant à lui.

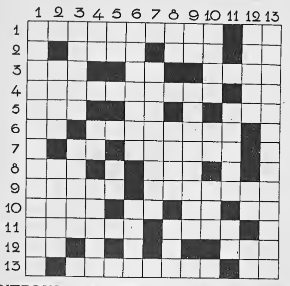
André RANSAN.



— Vous savez que vous êtes à la diète et que vous ne devez rien prendre !

(Dessin inédit de Maurice Millière.)

Devine... si tu peux!



CITRONS, MARINS ET MÉDICATIONS

Horizontalement

1) Affection qui rend certain organe fragile aussi dur qu'un citron vert encore. — Les marins chantent beaucoup sans s'occuper de la justesse de cet étalon.
2) Organe homophone de la fin d'un marin. — Citron pas mûr. — Cœur d'objet parfois dans du citronnier.
3) Ainsi en usa une conquête à qui l'on ingurgitait un médicament. — Consonnes d'une rivière qui donne son nom à un département où ne poussent pas de citrons. — Célèbre amant sans air chanté par le plus grand poète dramatique d'un pays de marins.
4) Comme des amours de marins. — Phonétiquement : ce que l'on peut faire avec un échantillon médical.
5) Plus une E : arme peu familière aux marins. — Deux consonnes de citrons qui signifient phonétiquement : passer des dents sur un champ. — Eut le courage, que l'on retrouve dans les médicaments.
6) Fleuve côtier français qui traverse un pays de marins et de paysans flegmatiques. — Marin d'eau douce.
7) Expression argotique pour : « allons-y », que n'utilisent pas les marins. — Ornements sacerdotaux quelquefois jaune citron.
8) Première moitié d'un qualificatif de lieu où se frappent volontiers marins et autres sur le... citron! — Premier mot d'un nom de capitale américaine où les marins aiment fréquenter.
9) Coup de pied qui ne se soigne pas avec des médicaments lorsqu'en mauvais état. — Petite tumeur inflammatoire des paupières dont souffrent marins, jeunes enfants et bons vivants.
10) Pénétré, rempli, mais pas à la manière d'une fiole à médicaments. — Article arabe qui termine le nom d'un grand chef de marins. — Coutume marine ou civile. — Conjonction dans marins.
11) Nombre nécessaire pour qu'un vote marin ou terrien soit valable. Couleur des feuilles du citronnier, moins son cœur.
12) République des marins de Cronstadt moins leur centre (sigle). Cette unité ne fait l'affaire des marins en bordée.
13) Ceux des marins doivent toujours habiter les épaves (singulier). — Démonstratif dans médications.

●

Verticalement

1) Peut désigner l'allure des déesses d'escale des marins.
2) Fleuve d'un pays où l'on apprécie le citron en tant qu'antiscorbutique. — Nez de marin bagarreur.
3) Désigne la tradition de la mer. — Célèbre star, médicament des journalistes.
4) Réflectif dans les mers.—Note dans marins.— Chapeaux de marins auxquels il manque deux lettres de citrons.
5) Ces deux mêmes lettres de citrons. — Liquide sans H où l'on plonge volontiers le citron.
6) Petite république sans marins, sans mer et peut-être sans médicaments! — La mer pour le marin.
7) Intensive médication citratée.
8) Moitié d'une déesse d'ancien pays de marins et de constructeurs. — Symbolique couleur d'un marin retour de bordée. — Des médications appropriées la peuvent préserver.
9) Deuxième personne qui a peu de chances de s'appliquer au citron. — Dénouement de bien des aventures maritimes ou autres.
10) Dieu qui torture bien des marins au cours de leurs voyages. — Voyelle doublée, impossible à trouver dans marins. — Front vers lequel les marins ont peu de chances d'être envoyés.
11) Peintre français, né à Oullins, qui n'a jamais peint de marines. — La fin des marines.
12) Jamais le citron n'a rendu telles les sauces. — Dedans, dans médicaments. — Langage dans citrons.
13) Obscure comme certaines bêtes montées par tout autres que des marins.

SOLUTION DU N° 102

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	H	Y	P	O	C	O	N	D	R	E		D	A
2	Y	S	E	R		T	U	A		R	H	U	M
3	P		R		V	A		I	N	S	A	N	E
4	E	P	I	N	E		**M**					E	R
5	R		C	A	R	T	**I**	L	A	G	E		I
6		I	L		S		**C**		R	A	N		C
7		D	E	M	O	S	**T**	H	E	N	E		A
8	R	A		U			**A**	U	N	E	E	S	
9	E		H	E	R	E	**S**	I	E	S		I	R
10	C	L	O	R	A		**O**			H	A		R
11	R	E		A	P	O	**L**	O	G	I	E		R
12	U		U	S	E	R		I		N	D	L	R
13	E	P	I			S	I		O	S	E	U	R

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

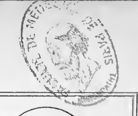
E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



Ridendo

BIÈRE DE MARS

6e ANNÉE - Nº 105
5 MARS 1939





Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL :
(20 numéros)

FRANCE & COLONIES.	125 fr.
ETRANGER (série A.). .	150 fr.
ETRANGER (série B.). .	170 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Tauchet par **R. DIEUDONNÉ**



Je ne sais pas très bien ce qu'est la bière de Mars. J'en ai goûté sur le conseil de quelques propagandistes qui, sur la foi des étiquettes, la buvaient les yeux mi-clos, dans les brasseries du Quartier Latin, comme vont chez les charbonniers, goûter le vin doux, les compatriotes qui ont la nostalgie du Rouergue et le culte de la blanquette de Limoux.

La bière de Mars doit être la bière nouvelle, due à l'orge et au houblon de la dernière saison.

Tout ceci n'est qu'une supposition qui en vaut bien une autre, puisque l'autre saison, j'ai demandé à quelqu'un que je supposais connaisseur ce qu'était la bière de Mars, à quoi il m'a répondu que c'était un euphémisme pour désigner le cercueil de ceux qui tombaient au Champ d'honneur.

— Bière de Mars, dieu de la guerre.

C'est facile à comprendre.

***

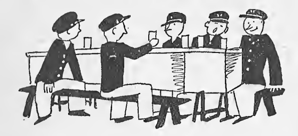
Et comme je suis un vieil arbre que l'on n'a qu'à secouer pour qu'il en tombe des souvenirs, cette plaisanterie détestable m'en rappelle une autre qui ne date pas d'hier matin.

En ce temps-là, je faisais des études relativement brillantes au lycée Charlemagne, quand s'ouvrit, rue Jacques-Cœur, je crois, aux limites mêmes de la Bastille, un cabaret du Néant, à l'instar de celui qui s'était ouvert à Montmartre.

Mais, comme ce quartier n'était pas celui des Noctambules, mais surtout celui des banlieusards qui allaient prendre le train à la gare de Vincennes, le tenancier de ce cabaret du Néant ouvrait sa boutique à six heures du soir. Il ne l'ouvrit pas longtemps d'ailleurs, car il partit sans laisser d'adresse au bout d'un petit mois. Mais le temps que la boutique resta ouverte, nous vînmes chaque soir tourner autour de la porte éclairée de feux verts qui décomposaient les visages, tandis qu'un speaker vêtu comme un croque-mort annonçait : « Frères, il faut mourir !... »

Le but, prétendait-il, était d'habituer les clients au lendemain de la mort. En effet, dès l'entrée, par un jeu de glaces, ledit client se voyait transformé en squelette. On buvait sur des tables qui étaient des bières retournées et les verres, qui coûtaient vingt et un sous, s'appelaient des « asticots de cercueil », — jolie façon de prononcer verre de bière.

Nous avions quinze ans et nous n'avions qu'un désir, c'était de pénétrer dans ce lieu relativement interdit. Le tout était de nous procurer vingt et un sous, car la question du pourboire ne nous préoccupait pas, tant pis pour le garçon déguisé lui aussi en employé des pompes funèbres !



Nous arrivâmes enfin, — une petite demi-douzaine — à posséder les vingt et un sous nécessaires et suffisants pour aller boire d'une affreuse bibine sous le nom attrayant d'« asticots de cercueil », en sortant du lycée.

Mais en écrivant cet article, il me revient un souvenir affreux. Un de mes amis en s'apercevant en squelette s'écria :

— J'aurai une bonne gueule l'année prochaine!

Il était en effet phtisique et mourut quelques mois plus tard.

Mais ce qui me frappe aujourd'hui, ne m'avait pas frappé, à l'époque, tant à cet âge là l'idée de la mort peut être loin pour tous ceux qui se portent bien !

■ ■ ■



On devrait organiser au Collège de France, à côté des cours d'histoire, des cours de littérature, de philosophie, de langues vivantes, de langues mortes et de toutes les sciences plus ou moins exactes, un cours de criminologie où tous ceux que le sujet pourrait intéresser viendraient prendre non seulement des leçons d'assassinat, mais surtout des leçons sur la manière de s'en tirer au mieux de ses intérêts, une fois le crime accompli.



Il faut bien se dire que les crimes sont commis, quatre-vingts fois sur cent, par des imbéciles qui n'ont ni la vocation impérieuse, ni le don, ni les connaissances nécessaires.

L'idiot qui met sa victime dans une malle, se fait prendre, sauf de bien rares exceptions. Il ne se rend pas compte que balader une malle le signale à l'attention.

Il existe des aphorismes que l'assassin devrait connaître comme un communiant connaît le catéchisme. Celui-ci par exemple, qu'il est plus facile de disparaître que de faire disparaître un cadavre.

Je prouverais aux empoisonneuses — car les hommes n'empoisonnent pas — qu'on peut presque toujours empoisonner quelqu'un en mettant le crime au compte d'une erreur pharmaceutique (ce qui est favorable à l'usage constant des spécialités).

J'en passe !

Mais le moyen le plus sûr pour un assassin de jouir de l'impunité est de découper sa victime, et de la disperser aux quatre vents. Je ne serais pas aussi favorable à la torréfaction, puisque Landru et Carrara, entre autres, ont payé assez cher le goût qu'ils avaient de cuire leurs victimes. Comme le disait un voisin de Gambais, qui n'était pas gastronome :

— Dans cette maison-là, ça sentait trop souvent la cuisine.



Ce qui est un mot affreux pour peu qu'on soit sensible.

Il en est de la torréfaction comme de la calomnie, il en reste toujours quelque chose. Un bouton de garçon de recettes, c'est assez et cela suffit pour vous faire pendre, mieux que deux lignes de votre écriture.

Et maintenant, je vous dirai qu'à part un crime passionnel, qui a son explication, si ce n'est son excuse, au cours d'une éruption momentanée, il est bien inutile de devenir assassin. Si vous avez besoin d'argent, devenez plutôt banquier, mais n'allez pas étrangler une petite vieille...

Mais je parle déjà comme si je faisais mon cours au collège de France, alors que je m'adresse à des lecteurs dont les ordonnances au contraire ne s'appliquent qu'à limiter les dégâts.

Et d'ailleurs, vous me reprochez avec un sourire charmant de n'être pas fait pour faire un cours pratique de criminologie. Sans doute, mais j'ai tellement de relations !

Et puis, quoi, M. Paul Valéry ne fait-il pas un cours de poésie à ce même collège de France ?



LE DÉPART POUR L'HOPITAL

— Ah ! c'est notre concierge... Cette brave femme est malade depuis longtemps ?

— Oui, depuis le dernier anniversaire de l'armistice elle n'a pas pu supporter la minute de silence.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

Vous avez entendu parler ces temps-ci, très souvent, de l'empire français et vous avez appris qu'un parlementaire avait demandé que le successeur de M. Lebrun fût désormais Président de la République et de l'Empire.

Ce qui, vous êtes bien de mon avis, nous autoriserait à crier sur son passage :

— Vive l'Empereur !

Ainsi, tous les impérialistes satisfaits se rallieraient. Mais ce n'est pas tout, en ajoutant à ses titres, président de la République et de l'Empire français, le royaume de Madagascar, on ramènerait tous les royalistes de notre beau pays. Ils pourraient crier « Vive le Roi ! » puisque M. Queuille qui sera, paraît-il, le président désigné par le prochain Congrès héritera du même coup du trône laissé en déshérence par Ranavalo.

Président de la République, de l'Empire et roi de Madagascar. Excusez du peu.

Mon Dieu, comme la vie serait simple si l'on voulait s'entendre un peu ! Et même ne pourrait-on pas appeler au pouvoir, quatre hommes, cinq hommes ou six hommes qui représentent toutes nos opinions provisoires ?

D'ailleurs, au fond, en France, on se dit des choses désagréables mais on ne s'entend pas si mal que ça.

Vous me direz que c'est une scène du « Médecin malgré lui », mais ce n'est pas ma faute, si elle s'est déroulée dans un autobus. Un voyageur s'était pris de querelle avec le receveur pour un motif puéril.

Le voyageur reprocha au receveur d'être fainéant parce qu'il ne travaillait que 40 heures par semaine, à quoi le receveur répliqua que le voyageur de seconde faisait partie des deux cents familles. Et le ton montait quand un voisin voulut arbitrer la querelle. C'était un philosophe grec, sans doute, car il avait un léger accent étranger. Il n'avait pas dit :

— Voyons ! Voyons ! Deux hommes raisonnables ! que le voyageur lui répondit sèchement :

— Monsieur, on ne vous demande rien !

Tandis que le receveur lui lançait :

— Votre gueule ! c'est-il qu'on a besoin de votre avis ?

Puis ensemble, ils ajoutèrent :

— Ce métèque !

— Ce rasta !

— De quoi se mêle-t-il ?

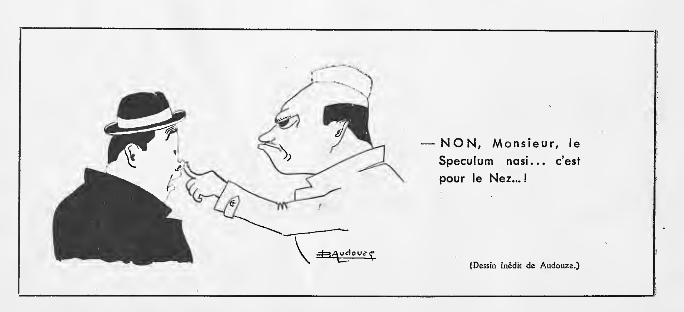
— Si l'on ne devrait pas reconduire ça dans son bled !

Et tout juste si le voyageur et le receveur ne sont pas descendus de l'autobus pour sceller leur amitié sur le comptoir d'un mastroquet, sans se rappeler pourquoi, quelques instants auparavant, ils n'étaient pas tout à fait d'accord.

Les Français ne donnent pas toujours l'exemple d'une admirable entente et ce serait un peu bêbête qu'ils soient d'accord sur tout et tout le temps, mais il suffit de faire allusion à leurs querelles et il suffit surtout d'avoir l'air de vouloir en profiter pour qu'aussitôt ils tombent d'accord et disent, avec plus ou moins d'élégance, avec plus ou moins de distinction :

— Non, mais des fois ?...

ROBERT DIEUDONNÉ.

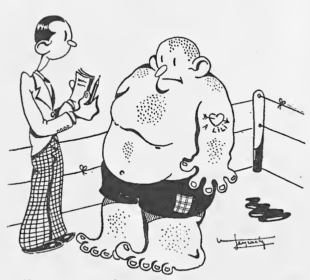


(Dessin inédit de Audouze.)

— En somme, mon enfant, vous avez les reins flottants...

— Ah chic, Docteur ! ! Vous allez sûrement me prescrire les bains de mer ? ?

(Dessin inédit de Luc By.)



— Mon secret ?... c'est très simple, vous prenez d'une main le cubitus gauche, le fémur droit et la clavicule, deux ou trois tours de sternum autour de la rotule et votre homme est démonté...

(Dessin inédit de Peyrache.)



CONSULTATION

— Une voyante m'a prédit que je m'en irai de la poitrine... qu'en pensez-vous docteur ?

— Que votre poitrine s'en ira certainement avant vous...

(Dessin inédit de Saint-Georges.)

INITIATION AU METIER DES ARMES

de RENÉ BENJAMIN



Ainsi que tous les gros, au geste large, Grandgoujon n'avait aucune gêne près d'un homme qui n'était pas de sa condition. Il prit sa bonne voix, et Quinze-Grammes, touché, dit :

— Pas besoin d't'en faire. T'auras, comme moi, qu'à être indisponible.

— Qu'est-ce que c'est?

— Tu tiens pas à vider des poubelles?

— Des poubelles?

— Ni à être débardeur?

— Je suis avocat, dit gravement Grandgoujon, et je demande à être utilisé.

— Oh! y a pas d'utilisé, reprit Quinze-Grammes d'une voix lente et blasée, y a qu'une méthode. Tu vas trouver l'major. T'y dis : « J'suis claqué ». C't'un bon vieux : il t'colle *indisponible*. Après, personne peut rien. Un général arrive : il t'dit : « Faites ça. » T'y réponds dans l'nez : « Indisponible ! » et c'est marqué sur une feuille, avec un cachet.

— Mais, de ce fait, dit Grandgoujon, toute la journée...

— T'attends cinq heures.

— Ça doit être long.

— Alors, t'attends qu'deux heures. Y a des murs, mais des fissures dedans... J'te dis, t'en fais pas... T'as l'air bon vieux.

— Ça, dit Grandgoujon flatté, je n'aime pas les mauvais bougres.

— Eh bien ! reprit l'autre avec importance, t'seras l'ami à Quinze-Grammes, et on t'fera voir les choses.



Pour discourir, il se percha sur des sacs, sous un escalier. On était à l'abri des gradés. Il prit Grandgoujon par son habit :

— Qu'est-ce qu'on est nous? Des bouchons. Y a qu'à s'laisser flotter.

— C'est vrai, approuva Grandgoujon.

— L'major m'a dit : « T'es pas gras. Combien tu pèses? » J'y ai dit : « Dans les cinquante. »

— Cristi ! dit Grandgoujon.

— T'émouve pas ! J'suis mince, mais j'ai de la race. Les chiens d'manchon non plus sont pas gros : c'est les plus chers.

— C'est vrai, redit Grandgoujon.

— Enfin, il m'a fourré en observation qu'ils appellent ça.

— Ah? Ah? dit Grandgoujon.

— Nouba tout l'temps ! Vieux, j'passais mes journées d'hosteau



à distribuer des billets d'loterie... Puis, ils m'ont sculpté pour la réforme. Ah ! dans quel patois qu'ils causent !

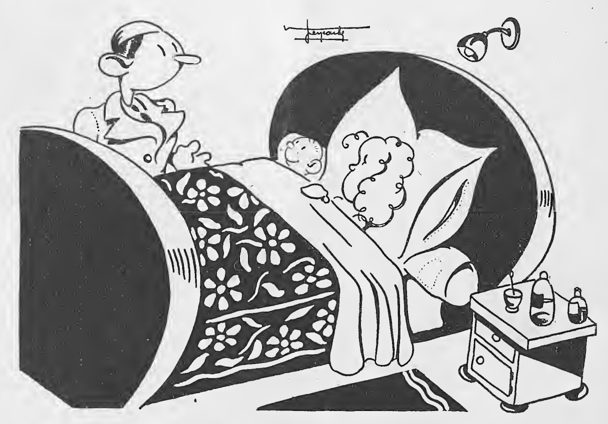
— Tu es impayable, déclara Grandgoujon, joyeux de ce camarade qui se confiait avec naturel.

— Ils m'ont d'mandé ma famille, si j'avais un père alcoolique et une mère dénaturée ; pis, ils bafouillaient : « On va le garder ; seulement, p'tit, faut vous soigner... » Qué bande ! J'disais à un copain qu'est publiciste : « Y a d'quoi pondre des bouquins !... »

Ce Quinze-Grammes parlait sans effets de voix ni gestes, en pince-sans-rire, comme ils sont tous, ces faubouriens de Paris, avec un sens inné de la blague à froid, qui, sous un air de mécontentement, cache une constante rigolade intérieure. Il poursuivit :

— Deux s'maines, tous les jours, j'me suis collé la visite. Ils m'exemptaient de service : ça peut aller. Seulement t'arrives à l'infirmerie : l'est huit heures ; deux cents types : tu passes à onze. On t'exempte pour la matinée ; fini à midi : une heure d'exemption. Si t'es tuberculeux, tu parles que t'as l'temps d'te remettr'!... Vieux, leur a fallu quat'e mois pour m'fourrer indisponible définitif. C'coup-ci ça y est, mais veulent pas m'libérer et m'nourrissent à rien faire...

RENÉ BENJAMIN.



— Et votre ami veut-il vous épouser ?
— Oh, oui Docteur !... il me l'a juré...
— Sur quoi
— .....sur le divan..... Docteur ! ! !

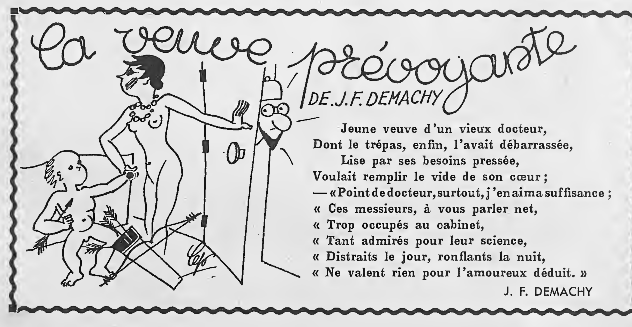
(Dessin inédit de Peyrache.)

L'INTERNE A DES RÉMINISCENCES

— Qu'est-ce que vous faites du cœur ?

— Je le coupe,... et je joue trèfle !

Dessin inédit de Bim



La veuve prévoyante

DE J.F. DEMACHY

Jeune veuve d'un vieux docteur,
Dont le trépas, enfin, l'avait débarrassée,
Lise par ses besoins pressée,
Voulait remplir le vide de son cœur ;
— « Point de docteur, surtout, j'en aima suffisance ;
« Ces messieurs, à vous parler net,
« Trop occupés au cabinet,
« Tant admirés pour leur science,
« Distraits le jour, ronflants la nuit,
« Ne valent rien pour l'amoureux déduit. »

J. F. DEMACHY

LE COMBLE DE LA MYOPIE

par C. TREBLA



Condamné, le jour, au mystère
Il est certain meuble discret
Que seule, voit la chambrière,
Et qui pour elle est sans secret.

On s'en sert de toute manière :
Debout, c'est pour le sexe laid
A genoux — dans l'âge impubère,
Assis — pour le sexe parfait.

La forme en est indifférente,
L'œil au fond... est inoffensif ;
L'essentiel est qu'il présente
Un rebord solide et massif.

En son vase ayant confiance,
Un certain soir, les yeux mi-clos,
Dame Gertrude, d'abondance,
A grand bruit, épanchait ses flots.

Prêt à ronfler sous la courtine,
Son mari paisible, attendait
Qu'elle eut terminé sa cuisine,
Pour jouir d'un somme parfait.

Oh ! fi le paresseux !... Oui, tout lasse, tout passe ;
A force de forger, le meilleur forgeron
Sent refroidir son fer... Oui, tout passe, tout casse..
Hélas ! un Colin même au plus doux faix se
[rompt !

L'accident fut affreux... Et Gertrude, surprise,
S'affaissa lourdement sur les tranchants débris.
La herse est moins cruelle aux mottes qu'elle
[brise,
La faucille aux blés murs, la hache aux vieux
[lambris.

Par vingt incisions un sang purpurin coule...
Les soins ne manquent pas, et le jeune docteur
A d'abord fort affaire à disperser la foule
Qui s'empresse à ce cas, dans sa louable ardeur.

Avec le mari, seul, il explore la place
Lui d'un œil assuré, l'autre d'un œil tremblant,
Car le pauvre homme avait la vue à tel point basse
Qu'à grand peine il pouvait viser le but en blanc.

Sous la main du docteur chaque brèche se ferme,
L'aiguille adroitement en rapproche les bords,
Et l'aspect ravissant d'une peau blanche et ferme
Est le prix le plus doux de ces touchants efforts.

Cependant la mari furetant dans la brousse
Croit voir... « Ah ! celle-ci, nous allions l'oublier !
« Docteur, ne fermez pas encore votre trousse !... »
— Le Docteur, regardant, sans se faire prier :

« Certe, il faut, sans tarder, boucher cette ou-
[verture.....
« Votre réflexion est marquée au bon coin ;
« Mais, si j'étais de vous, diantre, si d'aventure,
« A d'autres qu'à moi seul, j'en laisserais le soin ! »

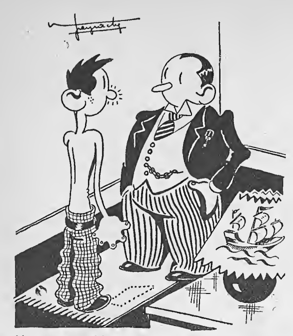
C. TRÉBLA.



UN TRUC INFAILLIBLE

— Et mon vieux, si tu fais bien ce que je t'explique quand le toubib te collera son thermomètre y montera du coup à soixante.

(Dessin inédit de Pierre Lissac.)



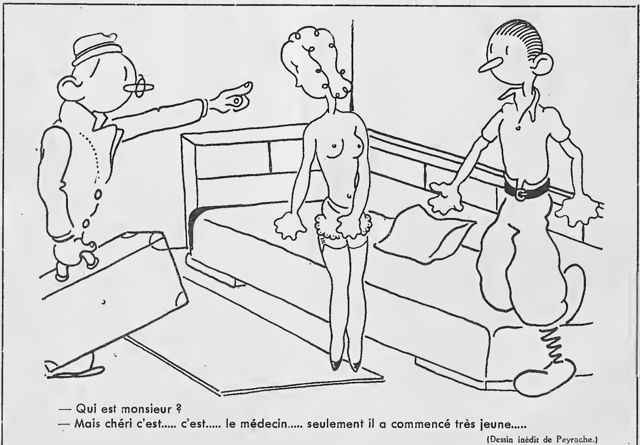
— Vous prenez bien à chaque repas le petit verre de porto que je vous ai ordonné ?...
— Oh oui, Docteur, j'ai même 3 semaines d'avance !...

(Dessin inédit de Peyrache.)



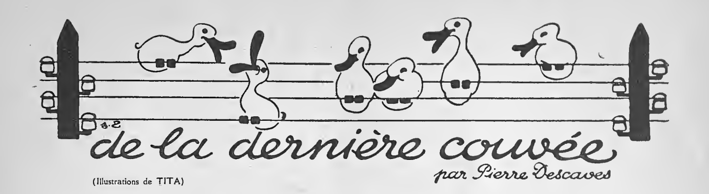
— Comme il a de jolis cheveux.
— Oui, sa mère a été accouchée avec les fers à friser.

(Dessin inédit d'Armengol.)



— Qui est monsieur ?
— Mais chéri c'est..... c'est..... le médecin..... seulement il a commencé très jeune.....

(Dessin inédit de Peyrache.)



(Illustrations de TITA)

UNE HISTOIRE DE NOMBRIL

L'excellent Cur..., Prince des gastronomes, était fêté l'autre soir, à l'occasion de sa rosette, par ses amis médecins.

Et, naturellement, au dessert, le brave Cur... paya son écot avec des histoires médicales, cela va sans dire.



Il conta notamment celle-ci :

Une paysanne conduit son mari chez le chirurgien ; celui-ci, après examen approfondi, déclare que l'homme doit subir une opération. Et il ajoute :

— Je suis désolé, ma pauvre femme, mais votre mari après ça, n'aura plus de nombril.

Philosophe, la paysanne de s'écrier :

— Oh ! ben... ça... ce n'est pas une affaire. Le nombril... c'est un nid à poussière !

■ ■ ■

DIAGNOSTIC MÉDICAL

La musique adoucit les mœurs...

Pour passe-temps favori, le sympathique docteur de B... a un violon d'Ingres : il joue du piano.

Et il se laisse même aller à de savantes compositions.

Il en soumettait une, récemment, au célèbre musicien Flo... Sc...

Alors celui-ci :

— Est-ce à titre de client que je suis consulté ou de musicien?

Et le docteur de B... de préciser :

— Je vous demande un... diagnostic d'ami... plein de... « portée »...

On n'a pas encore de nouvelles de l'état du malade !

LA TÊTE... DE BOIS

A l'occasion d'une haute distinction dont il a été récemment l'objet, le docteur Z... a reçu de la part de ses amis et de la part de ses admiratrices, qui sont nombreuses, son buste.

Non pas en banale sculpture !

Mais taillé dans un superbe chêne !

Quand on lui remit le bel objet, il eut ce mot :

— Voilà le buste porte-bonheur ! Je le palperai tous les matins... histoire de toucher du bois !

■ ■ ■

CHAPEAU... BAS !

Grand romancier, illustre écrivain et, comme dit Maurice Donnay, immortel à ses heures, M. P... souffre d'un rhume chronique.

L'autre après-midi, on parlait de sa santé, précisément sous la Coupole.

Alors un malicieux académicien eut cette boutade :

— Comment P... pourrait-il se bien porter ! Il ne parle que de lui-même, et chaque fois qu'il prononce son nom il met le chapeau à la main. Cela l'enrhume.

■ ■ ■

SPORT, QUAND TU NOUS TIENS

Le sport a ses raisons.

C'est ainsi que le docteur X... ayant été retardé dans sa partie quotidienne à Saint-Cloud, commença l'autre jeudi sa consultation... en culotte de golf.



Il s'excusa galamment auprès de sa première cliente :

— Pour ne pas vous faire attendre, chère Madame...

Alors celle-ci :

— Je vais bien, moi, me mettre en toilette de plage...

Et de commencer à se déshabiller !



CASTRATION

— Allons, un peu de courage... Je n'en ai jamais eu et je ne m'en porte pas plus mal pour ça... !

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

Quand l'humour est malade

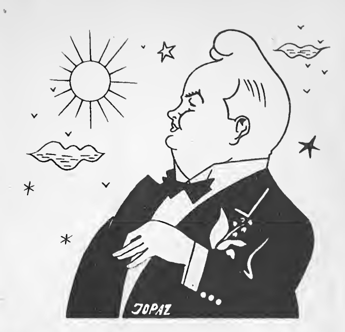


Petite enquête Médico-Théâtrale

Par RENÉ SINN

Illustration de JO PAZ





MAYOL

Je vous avais juré de ne plus reparaître;
Je vous avais fait des adieux très touchants
Et cependant, c'est encore moi que l'on revoit!...

Les adieux de Mayol sont aussi célèbres que ceux de Napoléon, avec cette différence qu'ils sont à répétition : est-ce qu'il est facile d'abandonner les planches quand on s'appelle Mayol, quand on peut s'enorgueillir de si durables succès?

Sa houppette blonde est devenue grise, de vraie, elle est devenue postiche, sa taille fine s'est empâtée, son ventre a poussé, rebondi comme une de ces rondes pastèques que l'on déguste au cabanon. Et cependant, Mayol reste Mayol : son art exquis demeure jeune, mais il a pris avec le temps, ce charme, cette patine qui donne aux vieilles choses une couleur de regret. Ses gestes, ses mille gestes de rien qui ajoutent le croquis à la romance et « donnent des ailes aux plus pesants couplets » sont toujours aussi vifs, aussi précis. Car, pour Mayol (de même que pour Yvette Guilbert), la chanson est plus qu'un refrain que fredonne une midinette à sa fenêtre : c'est une véritable petite comédie aux cent actes divers et souvent aux multiples personnages.

Quand on dit Mayol, une voix intérieure fredonne aussitôt les « Mains de femme », « Elle vendait des p'tits gâteaux », « Viens Poupoule », « Cousine », « La Cabane Bambou », tous ces airs qui ressuscitent la grâce charmante de 1900.

Dix neuf cent! Quel joli temps!
On était riche avec vingt francs.

Et comme une course en fiacre valait quarante sous l'heure, on avait :

Une heure d'amour pour deux francs!
Quel joli temps!

***

On a, dit-on, l'âge de ses artères : Mayol a eu le bon esprit de conserver l'âge de ses chansons. Il a su vieillir avec le sourire.

— Vous ne trouvez pas que, maintenant, j'imite les vieux bien mieux qu'il y a vingt ans?

Et, puisque les ans l'ont gratifié d'une bedaine rondelette — « trois mètres cinquante de tour de taille! » il lui fait jouer un rôle : au refrain de la cabane Bambou, pour souligner les paroles que la salle reprend en chœur, il donne un bon « coup de ventre » : Tiou!

Et tout le monde rit.

— J'ai le diabète des gras, nous dit-il, il n'est pas très gênant. Je le fais monter et descendre à volonté. Mais à part ça et grâce à mon ami, le Docteur Imbert de Toulon, je me porte très bien. La preuve en est que j'ai renoncé à faire mes adieux.

Pour tout le monde, Mayol est l'enfant de Toulon : Toulon s'enorgueillit autant de son « Clos Mayol » que des cariatides de Puget ou de M. de Cuverville. Pourtant, ne croyez pas qu'il parle avec l'accent et qu'il dise comme dans « Cousine » :

Tu as bien dormi dans le treïng?
J'espère que tu avais un coïng
Au moïng?

Non, car il faut que l'on sache que ce Toulonnais est grâce à son père mâtiné de Breton. Mais le Midi absorbe ceux qui l'adoptent et Mayol est devenu cent pour cent Méridional, ce qui ne l'empêche nullement d'être le plus Parisien des Varois.

Comment lui est venu le mal de la chanson ? C'est très simple : de naissance.

— J'ai toujours chanté. Mon père chantait. Ma mère chantait. Ils n'en sont pas moins morts jeunes. A treize ans, j'étais orphelin. Un oncle me recueillit et me plaça comme mitron dans un hôtel toulonnais. Mais moi je voulais chanter. Je le lui dis. Il se mit en colère. Alors, je suis parti. J'avais dix-sept ans. J'ai chanté dans tout le Midi, dans toutes les « boîtes à quête ». Le vin se vendait bien. Les paysans étaient généreux. On gagnait sa vie.

Quel joli temps !

Oui, mais ce n'est pas en un jour que l'on conquiert son public : avant de le faire rire à volonté, c'est quelquefois lui qui rit à vos dépens.

Ainsi, une fois, à Châteaurenard, un chanteur local lui avait demandé de le doubler, dans un café chantant. Mayol commence à débiter sa chansonnette. Bon début : le public s'amuse. Mais alors, pourquoi faut-il que le patron sorte tout à coup de dessous son comptoir un lapin, en s'écriant :

— Lou lapin ! Lou lapin !

Plusieurs fois ce manège se renouvelle. La salle s'énerve.

—Lou lapin ! Lou lapin ! crie-t-on de toutes parts.

Que signifient ces cris? Est-ce une simple blague ou une cabale? Mayol continue bravement à chanter. Mais, finalement, le patron visiblement furibard l'interrompt et lui crie :

— Alors, tu le manges ou tu le manges pas, le lapin?

— Moi, je veux bien, réplique Mayol qui ne comprend toujours pas. Mais à la gibelotte !

Sa réponse provoqua un rire général. Mayol avait sauvé la situation. Mais il ne comprit le manège du patron et l'impatience des auditeurs qu'un peu plus tard, quand on lui expliqua que son ami le chanteur avait « l'habitude » de dévorer publiquement, entre deux couplets, un lapin vivant. Malheureusement son vorace ami avait oublié de lui transmettre la consigne.

Puis le succès poussa Mayol vers le Nord et c'est ici qu'il faut conter la touchante histoire du muguet, le muguet de Mayol aussi célèbre que son toupet.

Par un coup de chance inespéré, le soir même de son arrivée à Paris il avait été engagé au Concert Européen (auquel il devait plus tard léguer son nom). Il eut juste le temps de courir à son hôtel pour passer son habit. Mais quand il fut en tenue il s'aperçut qu'il n'avait pas de fleur à la boutonnière. Comment faire ? Sa petite amie, Jenny, vint à son secours et lui offrit un brin de muguet qui trempait dans un verre, sur la cheminée, en lui disant :

—Prends-le. Il te portera bonheur.

Parole prophétique que la malheureuse enfant ne devait pas voir se réaliser : elle mourut deux ans plus tard.

Cependant, de succès en succès, Mayol faisait la conquête de Paris et bientôt l'on se coiffa à la Mayol.

— Car c'est moi dit-il, qui ai lancé la mode du toupet.

Comme Paulus portait une mèche tombant sur le front, pour me distinguer, j'ai fait le contraire.

Maintenant, entre ses adieux annuels, Mayol vit bourgeoisement en son clos qui possède un théâtre où les Toulonnais ont eu l'été dernier, la primeur des nouvelles chansons de Chevalier, il vit là parmi les fleurs et les plantes — ses deux passions.

— Et je suppose que vous devez bien, de temps à autre, en Toulonnais conscient de ses devoirs, pêcher au boulantin, au palangre et au fasquié?

— Jamais ! Pas de bateau ! Je n'aime pas la mer. C'est la raison pour laquelle je n'ai jamais franchi la grande mare de mon ami Chevalier.

Et, par une formule noble et charmante, il déclare : — La France m'a suffi.

Prenez-en de la graine, ô vedettes éprises d'Hollywood !

* * *

Sa rentrée 1938, Mayol a bien failli ne pas la faire, et ce, par la faute de M. Adolf Hitler. Il s'apprêtait à partir pour Paris quand se leva sur l'Europe le spectre de la guerre.

« Partirai-je ou ne partirai-je pas ? » se disait en son Clos, le bon Mayol. Mourir pour mourir, je préfère mourir à Paris !

— Je suis venu, j'ai mis mon muguet à la boutonnière et vous voyez : la situation s'est éclaircie.

Bon Mayol ! Puissent les mains de femmes ne plus jamais soigner de blessés et tout finir encore et toujours par des chansons !

RENÉ SINN.



— Ce pauvre Ferdinand, il a tellement marché avec les poules qu'à présent il est forcé de marcher avec des cannes.

(Dessin inédit d'Armengol.)



UN CLIENT PRESSÉ

— Ce n'est pas parce que je vous ai dit que je vous soignerais au mercure qu'il fallait avaler le thermomètre ! !

(Dessin inédit de Rit.)



SIGNES " INTÉRIEURS " DE RICHESSE

Le contrôleur. — Allons, ne niez pas... vous avez mangé des asperges et bu du champagne !

(Dessin inédit de M.-W. Sauvant.)

Sonnet



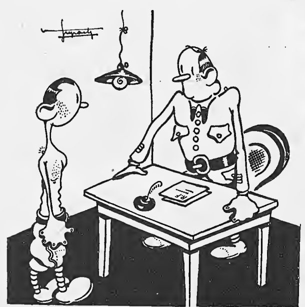
HA ! QUE JE PORTE ET DE HAINE ET D'ENVIE
AU MÉDECIN QUI VIENT, SOIR ET MATIN,
SANS NUL PROPOS, TATONNER LE TÉTIN
LE SEIN, LE VENTRE ET LES FLANCS DE MA MIE !

LAS ! IL N'EST PAS SI SOIGNEUX DE SA VIE
COMME ELLE PENSE ! IL EST MÉCHANT ET FIN
CENT FOIS LE JOUR, IL LA VISITE, AFIN
DE VOIR SON SEIN QUI D'AIMER LE CONVIE.

VOUS QUI AVEZ DE SA FIÈVRE LE SOIN.
PARENTS, CHASSEZ CE MÉDECIN BIEN LOIN,
CE MÉDECIN, AMOUREUX DE MARIE,

QUI FAIT SEMBLANT DE LA VENIR PANSER.
QU'IL PLUT A DIEU, POUR LE RÉCOMPENSER,
QU'IL EUT SON MAL ET QU'ELLE FUT GUÉRIE.

RONSARD.



— Voilà M'sieur le major, ma petite amie est couturière et..... elle m'a piqué à la machine.

(Dessin inédit de Peyrache.)



— 1, 2, 3, 4, 5... Je vois des morts... avec un homme de loi...
— Ça, c'est épatant !... je suis médecin légiste.

(Dessin inédit de Atou.)



— Bien sûr qu'à la prochaine on sera mobilisées !
... puisque ce sera une guerre bactériologique !



— C'est bien la première fois qu'un homme met des gants pour me toucher. (Dessin inédit de Marcel Prunier.)

Lui. — Je cherche une affection durable...
Elle. — Vous tombez bien : j'en ai justement une qui est contagieuse !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)

XV[e] CROISIÈRE MÉDICALE FRANÇAISE

PAQUES 1939

(DU 2 AU 16 AVRIL)



L'ISLAM ET L'AFRIQUE NOIRE



Par suite de modifications apportées en dernière heure au carnet de bord du S/S « Champlain », le Comité des C. M. F. est heureux de pouvoir réaliser le projet de croisière en A. O. F. qu'il avait primitivement prévu pour les vacances de Pâques 1939.

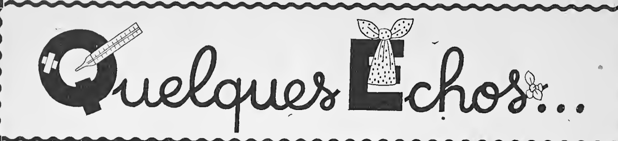
Le « Champlain » partira donc du HAVRE, et non de Marseille, le 2 avril prochain et fera successivement escale à LISBONNE, TANGER, CASABLANCA, AGADIR ou PORT-ÉTIENNE, DAKAR et MADÈRE avant de rejoindre LE HAVRE où il sera de retour le 16 avril.

Des excursions permettront aux touristes de parcourir une partie du Maroc et de visiter à leur gré RABAT, MEKNÈS, FÈS et MARRAKECH. Le passage du Tropique leur vaudra le baptême traditionnel avant de débarquer dans le grand port sénégalais de notre Empire africain.



Malgré l'allongement considérable de l'itinéraire (10.000 km. environ) et la plus longue durée du voyage, la Compagnie Générale Transatlantique a bien voulu maintenir les prix qui avaient été étudiés pour la croisière en Méditerranée déjà annoncée, permettant ainsi aux passagers de la 15[e] C. M. F. de visiter dans les conditions les plus avantageuses, le Maroc et l'A. O. F. et de passer en 15 jours de l'Islam au Pays Noir.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat des Croisières Médicales Françaises, 9, rue Soufflot, Paris. — Téléphone : Odéon 20-63.



Dans un grand dîner, le docteur Laprune, bon vivant et pince-sans-rire s'il en fut, contait, avec une verve intarissable des histoires médicales toutes plus abracadabrantes les unes que les autres.

— Le dernier accouchement auquel j'ai procédé fut pour moi une véritable surprise, affirmet-il. C'est à une triple délivrance que je dus procéder et je mis au jour successivement trois superbes bambins, mieux que des jumeaux : des trumeaux, si j'ose dire... Et savez-vous pourquoi la maman avait ainsi procréé ce trio bien constitué. Tout simplement, parce que, pendant toute sa grossesse, elle n'avait cessé de lire *les Trois Mousquetaires !*

Tous les convives s'esclaffèrent, à l'exception d'un convive qui pâlit et se leva de table, manifestement très ému.

— Où allez-vous donc? lui demande l'amphitryon.

— Je suis forcé de courir chez moi, mon cher ami... Vous savez que ma femme est enceinte. Or, quand je l'ai quittée, tout à l'heure, elle était en train de lire *Ali-Baba et les Quarante voleurs.* Alors vous vous rendez compte !...



Le docteur Ficelle, célèbre spécialiste des maladies mentales, vient de recevoir, d'un marchand de chocolat, avec une caisse de ce produit en tablettes, l'insidieuse circulaire suivante, évidemment répandue à profusion dans le monde médical par ce négociant subtil :

« Monsieur le Docteur,

« Bien que vous n'ayez pas encore eu l'occasion de m'adresser une commande ferme de mon excellent « pur cacao », je suis certain de répondre à votre désir, en vous envoyant un colis-échantillon de cinq kilos. Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'après l'avoir goûté, vous vous en estimerez si satisfait que vous vous empresserez de m'envoyer en mandat ou en chèque postal la somme de cent francs, montant de cette expédition.

« Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer, monsieur le Docteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. »

Du tac au tac, le docteur Ficelle a répondu :

« Monsieur le Chocolatier,

« Bien que vous n'ayez pas encore eu l'occasion de me demander une consultation, je suis certain de répondre à votre désir, en vous envoyant cinq ordonnances relatives à diverses déformations du cerveau. Elles sont du prix de vingt francs chacune. Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'après en avoir suivi les prescriptions, vous vous en estimerez si satisfait que vous me considérerez comme largement quitte envers vous.

« Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer, Monsieur le Chocolatier, l'assurance de ma considération la plus commerciale. »



Le banquier G... est à son lit de mort.

— Voyons, lui dit le vieux prêtre qui l'assiste, convertissez-vous, mon ami, et songez que vos bonnes actions vous seront comptées là-haut, tandis que vos mauvaises...

— Oh ! soupire le mourant, les mauvaises... je les ai vendues..



— En quels termes êtes-vous avec votre médecin? demandait à Molière un seigneur de la Cour.

— Nous avons, répondit le génial comique, d'agréables conversations l'un avec l'autre; il me conseille des remèdes, quand je suis malade, je ne les prends pas et je guéris !



DIAGNOSTIC

— Je ne sais pas ce que j'ai, docteur, par moment j'ai besoin d'être méchante, de faire du mal à quelqu'un !...

— Je vois ce que c'est : il faudrait vous marier !

(Dessin inédit de Julhès.)



— Vous avez cassé un ressort ?!?
— Non,... mais j'ai des palpitations.

(Dessin inédit de A. Dupin)



HYDROTHÉRAPIE

Le vieux monsieur, pour prendre une douche ascendante.
A couronné son chef d'un casque d'hidalgo
Qui, malgré sa bedaine ample et son lumbago,
Lui donne un certain air de famille avec Dante.

Ainsi, ses membres gourds et sa vertèbre à point
Traversent l'appareil des tuyaux et des lances.
Tandis que des masseurs, tout gonflés d'insolences,
Frottent au gant de crin son dos où l'acné point.

Oh ! l'eau froide ! oh ! la bonne et rare panacée
Qui, seule, raffermit la charpente lassée
Et le protoplasma des sénateurs pesants !

Voici que dans la rue, au sortir de la douche,
Le vieux monsieur, qu'on sait un magistrat farouche,
Tient des propos grivois aux filles de douze ans !

LAURENT TAILHADE.

Les coudes sur la Table...

par Gaston DERYS membre de l'Académie des Gastronomes.

L'AMOUR-PROPRE DE JULIETTE

« Nous voyons dans notre métier les cas les plus étranges », contait un soir le Docteur B..., au charmant dîner de la *Serviette au Cou*, qui réunissait beaucoup de médecins et qui a pris fin récemment par la mort de son fondateur, le spirituel Docteur Colombier. « Et si les docteurs avaient le temps d'écrire, ils n'auraient qu'à puiser dans les sujets de contes que leur apportent constamment leurs malades.

« Tenez, l'autre jour, se présente à ma consultation une gamine que j'avais vu naître et dont je soigne la mère, une brave concierge de Montmartre. Elle venait me consulter pour une banale bronchite. Elle était bien faible, la pauvre petite, bien maigrichonne... Je lui conseille de manger plus de biftecks et moins de cornichons, et, tout en causant avec elle paternellement, elle m'avoue qu'elle n'est plus sage.

— Mais tu n'as pas quinze ans, ma petite Juliette !

— Je les aurai bientôt !

— Voyons, tu peux me dire tout, à moi ! Comment cela t'est-il arrivé?

— Ça m'est arrivé par amour-propre !

— Comment ça, par amour-propre?

— On a chacun sa fierté... Je vais vous expliquer...

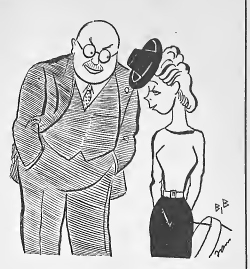
« Juliette est une petite fille qui paraît à peine quatorze ans. Elle travaille dans un atelier de couture des Champs-Elysées, où ses camarades, plus âgées, ont à peu près toutes vu le loup. Elles traitaient la pauvre Juliette de sainte Nitouche et de Jeanne d'Arc, se moquaient d'elle, et, humiliation suprême, insinuaient que si les hommes la dédaignaient, c'est qu'elle n'avait aucun sex-appeal, qu'elle était une pauvre gosse timide et sans chic.

« L'amour-propre de Juliette s'est révolté ! Puisque les hommes ne la regardaient pas, elle se mit à les regarder. Dans l'humble crémerie où elle prenait à midi un précaire repas, ses maladroites audaces eurent tôt fait de décider un galant à la courtiser. Elle l'exhiba sans désarmer les railleries de ses camarades : « Oh ! c'est du plat ! C'est un amoureux pour rire ! Tu nous fais marcher ! Ça ne prend pas ! »

« Alors, la persécutée prit une décision héroïque : elle annonça qu'elle irait le dimanche suivant se promener dans les bois de Meudon et proposa d'organiser un pique-nique. Chacun viendrait avec sa chacune. Elle apporterait un pâté de Lorraine confectionné selon la méthode que lui avait enseignée sa mère, excellent cordon bleu, comme la plupart des concierges parisiennes.

« La partie fut convenue. Les couples folâtrèrent dans les bois, ivres de liberté. Vers cinq heures du soir, la petite troupe s'assit à l'ombre. Juliette murmura quelques mots à l'oreille de son amoureux. Ils se levèrent négligemment et disparurent. Or, les autres, qui n'avaient pas été sans se rendre compte de la manœuvre, les suivirent sournoisement. Et, quelques instants plus tard, Juliette, qui avait prévu ce dénoûment et cette mise en scène, s'écria, triomphante :

« Hein ! maintenant, vous ne pourrez plus me traiter de sainte Nitouche ! »



PATÉ DE LORRAINE

Pour dix ou douze personnes, il faut une livre de beurre, une livre de farine, une livre de porc, une livre de veau.

Coupez en filets très étroits le veau et le porc. Faites mariner pendant quelques heures dans de l'huile d'olive, avec une feuille de laurier, une branche de thym, une échalote, deux clous de girofle, sel et poivre.

Vous préparez une pâte comme pour une tarte, avec beurre et farine, mais du sel en guise de sucre. Etendez la moitié de la pâte et rangez par-dessus les filets de chair hachés avec un peu de lard gras. Recouvrir avec l'autre moitié de la pâte en ramenant, à la façon d'un ourlet, le dessous sous le dessus; roulez et collez, ouvrez une sorte de cheminée sur le dessus qui forme couvercle. Mettez à cuire au four doux durant deux heures.

Il arrive...



Elle — N'insistez pas, le poissan ne me réussit paint : j'attrape des boutans !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



KIDNAPPING

— Vaus m'avez fait peur quand vaus m'avez endormie à l'éther, ça m'a fait penser au jaur où j'ai été apérée de l'appendicite.

(Dessin inédit de Van Rompaey)



— Mauvaise saisan, mon cher, ma femme a attrapé un gros rhume, faute de s'être suffisamment couverte.
— Et alors ?
— Alars, elle m'a fait mettre mes gilets de flanelle.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

Collaborez, amis lecteurs !

UNE BONNE FORTUNE

Ceci n'est pas une histoire inventée à plaisir, mais une observation vécue, dont le seul mérite est la véracité absolue, jusqu'en ses moindres détails, et dont je garantis la parfaite authenticité.

J'étais alors nouvellement installé dans ma petite ville de province, quand, certain jour de consultation, ouvrant la porte de ma salle d'attente pour appeler : « Le premier de ces messieurs », j'aperçus parmi les patients qui siégeaient là, une dame dont l'attitude me frappa. Elle était assise juste en face de la porte, qu'elle fixait de deux yeux étranges, dans un visage énigmatique.



Quand vint son tour, elle passa d'une allure d'automate sous la portière que je soulevais pour elle, et invitée à s'asseoir, elle fit de cette même allure, deux fois le tour de mon cabinet, à la façon des chiens qui, avant de se coucher en boule sur l'emplacement de leur choix, tournent plusieurs fois sur eux-mêmes.

Je la regardais évoluer. C'était une femme qui accusait la quarantaine, et la quarantaine ne le lui pardonnait pas. De grands yeux sombres mangeaient son visage ravagé, sa raideur s'aggravait d'une maigreur de vieille fille, sa mise était correcte, sans plus, et mon diagnostic s'égarait; « quel pouvait bien être ce numéro-là »?

Mon geste l'invita à s'expliquer, d'autant qu'elle se tenait immobile et muette, toute droite au bord de son fauteuil, ses yeux regardant sans me voir.

Enfin, elle se décida à parler : « Monsieur, me dit-elle, je suis très embarrassée pour vous exposer ce qui m'arrive et vous demander conseil, enfin, puisque je suis venue, il faut bien que je m'explique... j'ai un ami ! »

— Mon Dieu, madame, jusque-là rien que de très naturel.

— Oui, monsieur, seulement voilà six mois que j'ai cet ami, et... comment vous dire?... enfin depuis six mois, il n'a pas encore réussi, et je viens vous demander ce que vous pourriez faire pour lui, car il a déjà la soixantaine.

J'explique à ma cliente qu'un examen est nécessaire. Elle s'y prête sans difficulté, et je constate une hyperesthésie locale avec un spasme douloureux du constricteur, ce qui me permet de lui exposer que le coupable, en la circonstance, n'était point le vieil ami, dont les ardeurs ne fléchissaient que devant un accueil inhospitalier.

Je la mets au courant du traitement classique : anesthésie, dilatation et lui donne rendez-vous pour le lendemain. L'intervention effectuée, je la renvoie avec les conseils d'usage : patience, douceur et vaseline, lui demandant de revenir me voir trois semaines après pour me tenir au courant des résultats.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que je revois ma cliente. Elle avait la même allure de femme fatale, tragique. Le sourire des légitimes satisfactions n'adoucissait point son visage.

— Monsieur, me dit-elle, je suis très ennuyée, mon ami est parti depuis huit jours pour un voyage de six mois !

— Alors, vous n'avez pas pu juger des bénéfices de mon intervention?

— Non, monsieur. Mais croyez-vous que je puisse, sans perdre le bénéfice de ce que vous m'avez fait, attendre le retour de mon ami ? Six mois, c'est long... et il aura six mois de plus !

Elle venait, comme disent les imprimeurs, me demander « le bon à tirer » et j'abondai dans son sens, ne pouvant le lui refuser, pensant avec elle qu'il y avait tout intérêt pour les deux parties, à ce que les voies du Seigneur fussent rendues bien pénétrables, et soigneusement entretenues.

Ma cliente se détendait. Cet encouragement d'un technicien était évidemment de son goût.

Après un temps, où son regard intérieur avait suivi sa pensée, ses yeux se relevèrent sur moi, et avec le plus grand flegme, elle me demanda : « Docteur, habitant la campagne et n'ayant dans mon entourage que des personnes de condition inférieure, je ne vois pas à qui je pourrais bien deman-

der ce service. Ne pourriez-vous vous en charger ?»

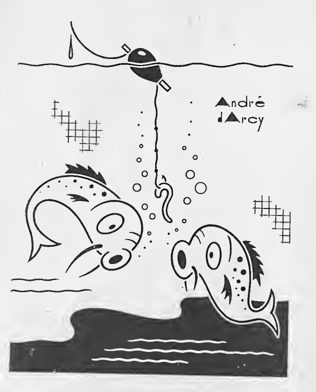
Je vous ai dit que cette femme avait atteint, sinon doublé le cap de la quarantaine, que son visage avait plus de pittoresque que d'attraits et que pour son corps, la ligne droite et la ligne brisée y tenaient plus de place que l'arabesque. Mes cheveux (je les avais encore à cette époque) durent se hérisser quelque peu.

Mais le plus simplement du monde, je lui expliquai que l'on n'avait pas toujours sur soi les instruments nécessaires, et qu'au reste, ceci n'était plus du domaine professionnel.

Lors, très simplement aussi : « Mais, docteur, pardonnez-moi, ce n'est pas ainsi que je l'entends, et j'estime que pour ce service, que vous me rendrez, de légitimes honoraires vous seront dus ! »

Evidemment, comme tous mes confrères, les jeunes surtout, j'avais déjà, directes ou indirectes, reçu quelques invitations du même ordre, mais j'avoue que c'était la première fois (et ce fut d'ailleurs l'unique) que l'on m'offrait, *pour ça*, des honoraires.

Jean CHALOCHET.



— Mais oui, mon cher, on peut très bien mourir du ver solitaire.

(Dessin inédit d'André d'Arcy)



40° DE FIÈVRE

— Ce qu'il y a d'agréable, quand on transpire beaucoup, c'est qu'on peut faire pipi au lit sans que personne le sache!

(Dessin inédit de Bim.)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

6e ANNÉE - No 107

LES ŒUFS ROUGES 5 Avril 1939



J. Touchet

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES. 125 fr.
ETRANGER (série A.). . 150 fr.
ETRANGER (série B.). . 170 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet par **R. DIEUDONNÉ**



Les œufs de Pâques ne datent pas d'hier matin. Pour célébrer la résurrection du Christ et le retour du printemps, ce sont certainement les femmes qui ont provoqué l'habitude de leur donner des cadeaux.

Les hommes ont offert ce qu'ils pouvaient. Un œuf ne vaut pas un bœuf, mais avec la naïveté des premiers âges, ils ont pensé qu'un œuf peint ou teint prenait, tout de suite, une valeur singulière.

Mais ma crémière, a qui je me suis adressé pour obtenir quelques précisions m'a répondu, en haussant les épaules :

— Faut-il que vous soyez ballot ! On a teint les œufs durs en rouge pour les reconnaître des œufs crus.

Ce qui m'a rappelé une histoire qui date de ma jeunesse irrespectueuse.

Nous allions tous les soirs prendre des demis jusqu'à une heure avancée, dans une brasserie de Montmartre et, comme nous, le vieux correcteur d'un journal venait, en sortant de son imprimerie, boire de la bière et manger des œufs durs. Mais ce vieil homme avait des manies. Il lisait Le Temps en faisant son petit souper, si bien qu'il prenait un œuf qui n'était pas rouge, le roulait entre ses doigts ou le cassait sur son crâne dur. Ce spectacle quotidien nous donna l'idée de changer les œufs durs de son assiette contre des œufs crus, ce que nous fîmes aisément, puisque le garçon réservait sa table et préparait le couvert avant l'arrivée du fidèle habitué. Ce soir-là, nous n'apportâmes pas toute notre attention à notre partie de manille : nous vîmes donc le bonhomme prendre un œuf, le casser d'un coup sec sur son crâne et aussitôt le jaune et le blanc débagouliner sur son visage indigné.



Le vieux correcteur ne revint plus, mais le patron du café, de ce jour-là, teignit ses œufs.

■ ■ ■

Au temps où nous étions riches, tous les moyens étaient bons pour nos compagnes de se faire offrir des cadeaux. Non seulement il leur fallait des œufs pour Pâques, un œuf qui n'était quelquefois qu'un écrin, car nous savions vivre, mais, pour le 1er avril, il leur fallait encore quelque confiserie sous forme de poisson.

Aujourd'hui, ceux qui conservent les traditions se contentent d'envoyer une carte postale où s'inscrivent des plaisanteries grossières qui obtiennent encore un certain succès.

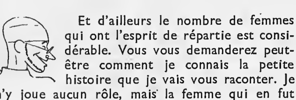
Je ne m'en scandalise pas, Dieu merci, car les plaisanteries scatologiques sont appréciées par les esprits simples et les cœurs sans malice. Je me suis laissé dire que Renan les adorait. Mais les histo-



riens et les philosophes ont ceci de particulier qu'ils ignorent à peu près tout de leur époque, et se gaudissent de plaisanteries rabelaisiennes, qui, elles-mêmes, doivent être renouvelées des Grecs.

Je dois dire que d'excellents esprits n'y répugnent pas, et qu'entre un déjeuner de chasse et une salle de garde, il n'y a parfois qu'une différence d'âge. J'ajoute que l'on aurait bien tort de se gêner pour les dames qui savent se faire un front qui ne rougit plus et qui, quand elles s'en mêlent, ne manquent pas d'alacrité.

■ ■ ■

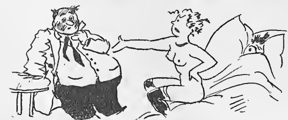


Et d'ailleurs le nombre de femmes qui ont l'esprit de répartie est considérable. Vous vous demanderez peut-être comment je connais la petite histoire que je vais vous raconter. Je n'y joue aucun rôle, mais la femme qui en fut l'héroïne était si satisfaite d'elle qu'elle ne résista pas au désir de la faire connaître à ses amis et connaissances.

Elle avait profité de l'absence de son mari pour faire venir chez elle un cousin qu'elle aimait trop. L'époux rentra avec quelques heures d'avance, au moment même où on l'attendait le moins.

Il poussa des cris, rougit, pâlit et prononça toutes les paroles inarticulées que l'on peut entendre en pareil cas.

Il était rouge, véhément, tremblait, menaçait le



cousin sans toutefois se risquer aux voies de fait, quand, tout à coup, sa femme l'interrompit avec le plus grand sang-froid :

— Si tu crois que c'est intelligent de ta part, dit-elle, de te mettre dans des états pareils avec ta maladie de cœur !



— Une autre !

Une autre...

Il s'agit d'un mariage d'amour. Mais le père et la mère ont refusé de donner une dot à leur fille parce que le fiancé ne leur plaisait pas du tout. En effet, au bout de six mois, le ménage allait si mal que la jeune épouse rentra chez ses parents qui, naturellement, triomphèrent.

— C'était prévu ! On te l'avait dit...

Mais Marguerite, elle s'appelle Marguerite, répondit doucement à sa mère :

— Tu me l'as assez souvent répété, ma pauvre maman, qu'on en a que pour son argent !

■ ■ ■

Récemment un journal avait ouvert une enquête, — il faut bien s'occuper un peu les jours d'hiver quand on ne peut pas travailler dans le jardin, — pour savoir quelle pièce on pouvait désirer voir s'ajouter au répertoire de la Comédie-Française et la plupart des personnalités plus ou moins



éminentes que l'on a interrogées ont répondu que leur plus cher désir était de voir Knock, de Jules Romains, entrer dans la maison de Molière.

Ainsi, nous rentrons dans la grande tradition classique et après les médecins de Molière, nous aurons les médecins de M. Jules Romains.

Je veux bien, mais je n'arrive pas à comprendre la satisfaction que goûtent les spectateurs quand on fait une plaisanterie qui atteint les médecins.

Deux traits font toujours le plus gros effet : ceux qui sont dirigés contre les politiciens et ceux qui sont dirigés contre les toubibs.

Les politiciens, je ne vais pas prendre leur défense, mais dans un pays de suffrage universel, les électeurs ont ceux qu'ils méritent. Mais pour les médecins, après avoir bien ri de toutes les plaisanteries que l'on peut faire sur eux, les spectateurs n'éternuent pas sans se précipiter au téléphone, pour réclamer les soins d'un docteur en qui ils disent n'avoir aucune confiance quand ils se portent bien, mais à qui ils se livrent tout entiers, dès que leur thermomètre dépasse 37°5.

Je ne vais pas prétendre qu'un médecin peut faire des miracles et ressusciter les morts, mais il sait des choses que je ne sais pas et cela me suffit pour lui demander des renseignements et des remèdes,



(Dessin inédit de Georges Villa.)

MONSIEUR LE MÉDECIN EST APPELÉ

— Qu'est-ce qui t'a pris, sotte de Martine, de te coucher ainsi ?
— Je ne me suis point couchée, Monsieur... Je suis toujours restée debout.

ce qui ne m'autorise pas, dès que je vais mieux, à me moquer de lui.

Je ne dis pas ça pour leur faire plaisir, mais j'ai la même impression quand on débine un médecin que celle que j'ai quand, dans l'escalier, des invités débinent les hôtes dont ils viennent de manger la cuisine. Si ces gens-là ne leur plaisent pas, ils n'ont qu'à ne pas aller chez eux.



Mais le répertoire de la Comédie-Française ne vaut pas que je me fâche, d'autant, sauf erreur, que M. Jules Romains, sous un nom moins solennel, est médecin lui-même et peut-être n'est-ce pas lui qui a renoncé aux malades, mais les malades qui ont renoncé à lui. Supposition gratuite ! Mais les médecins peuvent peut-être croire qu'il était plus fait pour la littérature que pour la médecine.





A l'instant, je parlais des invités qui ne peuvent pas s'empêcher de débiner les gens chez qui ils sont reçus. Mais autant en emporte le vent.

La misère des temps a créé une nouvelle sorte de pique-assiette exécrables, c'est l'invité tapeur.

Il vient vous voir, il se plaint des difficultés de l'existence, on s'attendrit, on lui dit gentiment :

— Viens donc dîner mardi prochain.

Il vient, je vous jure qu'il vient, mais qu'il y ait du monde ou qu'il n'y en ait pas, il trouve toujours le moyen de vous entraîner dans un coin pour vous emprunter une somme qu'on ne peut pas lui refuser.

Après quoi, il s'en va, et l'on ne le revoit plus avant le jour où il espère qu'on a complètement oublié qu'il vous doit de l'argent.

Ce qui est un manque de psychologie, car celui qui doit oublie quelquefois qu'il doit, mais celui à qui l'on doit possède une mémoire singulièrement plus sûre.

Mais il y a mieux, à ce que m'a raconté un de mes bons amis.

— Amédée ? Tu connais Amédée ?

— Si je connais Amédée !

— On peut tout lui reprocher, mais pour la bonne éducation, il ne craint personne.

— Il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui.

— Et généreux ! Si un type comme lui était riche, il finirait sur la paille.

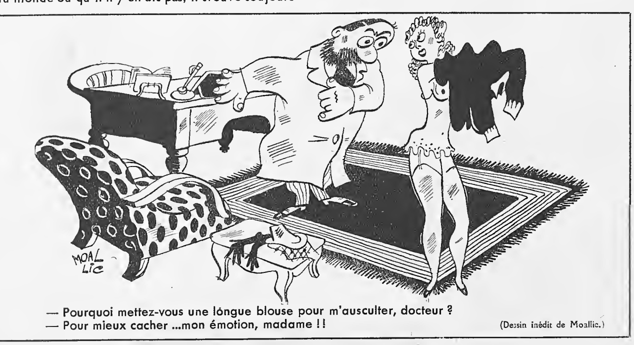
— C'est même peut-être pour cela qu'il est ruiné.

— Eh bien, mon vieux, comme il est, il a encore les plus grandes manières. Ainsi, il avait dîné avant hier chez moi. Eh bien hier, il est venu me demander cinquante francs pour envoyer des fleurs à ma femme.

— Et il les a envoyées ?

— Non !... Mais il faut te dire que je ne lui avais pas donné ses cinquante francs.

Robert DIEUDONNÉ.



— Pourquoi mettez-vous une longue blouse pour m'ausculter, docteur ?
— Pour mieux cacher ...mon émotion, madame !!

(Dessin inédit de Moallic.)



Monsieur.... le type qui a un coup de revolver dans la fesse dit que vous n'avez pas recousu le bon trou !!! (Dessin inédit de Ferraz.)



— Quoi de neuf.... ?
— Le boucher fonctionne et le fonctionnaire est bouché.... (Dessin inédit de Paul Ordner.)

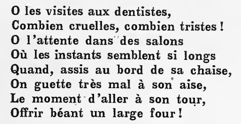


LÉGITIME ORGUEIL
Peuh ! C'est rien ça ! dans ma salle j'en ai un.... on ne lui voit même pas l'oreille ! (Dessin inédit de Pavis.)

IMPRESSIONS AIGUËS

CHEZ LE DENTISTE

de Miguel Zamacoïs



I

O les visites aux dentistes,
Combien cruelles, combien tristes !
O l'attente dans des salons
Où les instants semblent si longs
Quand, assis au bord de sa chaise,
On guette très mal à son aise,
Le moment d'aller à son tour,
Offrir béant un large four !



II

Regarder cent fois la pendule
Qui marche trop vite ou recule ;
Penser tout à coup plein d'émoi :
Y en a plus qu'un seul avant moi !
Douter du mal qu'on sent à peine,
Vouloir se remettre à huitaine,
Et souhaiter pour s'en aller
De voir le plafond s'écrouler !

III

Voir s'engouffrer sous la portière
Un pauvre diable à mentonnière,
Voir dans le salon mitoyen
Passer le dernier collégien,
Et rester seul ! tendre l'oreille
Vers la porte que l'on surveille,
Croire sous les plis étoffés,
Entendre des cris étouffés.

IV

Pour se calmer saisir un livre ;
S'apercevoir qu'on ne peut suivre
Le sens de la prose ou des vers,
Ou bien qu'on le tient à l'envers,
Que l'auteur seul vous exaspère :
Lavedan, Racine ou Molière !
Que si vous ouvrez un roman,
Ce sont les soirées de Médan !

V

Et songer alors, presque en nage,
Au fauteuil au gros engrenage,
Au plateau surchargé d'outils,
Qui sont si luisants, si gentils,
A cette atmosphère factice
Faite de vague eau dentrifice,
A la machine sans pitié
Qu'on fait tourner avec le pied.

VI

Sur votre bouche les dentistes
Ont des émotions d'artistes.
L'amour et le vertige aidant,
Vous craignez qu'ils entrent dedans !
Pour vos plaintes plus ou moins vives
Ils ont des phrases incisives,
Et, quand vous vous levez fâchés,
Disent en souriant : « Crachez ! ».

VII

Mais après tout, le mieux à faire,
C'est de souffrir et de se taire ;
Si les dentistes par métier,
Mangent à votre râtelier,
Vous leur devez, vous, en échange,
La dent qui guérit ou se range ;
Ils ont d'utiles cruautés ;
Les dents sont leurs enfants... gâtés !

Miguel ZAMACOIS

LES MAUVAISES RENCONTRES

— Merci pour papa, maman et Roger, docteur... Mais André souffre aussi d'un point dans le ventre... que dois-je faire ?

(Dessin inédit de Granddam.)





— « Quel scandale dans mon troupeau !
Disait, au prône, un curé de village ;
Filles, garçons, vous allez sous l'ormeau ;
(je n'en dis rien, puisque c'est votre usage)...
... on veut dénicher des moineaux :
La fille grimpe avec sa cage
Et le garçon est là qui garde les manteaux !
Or, voilà ce qui n'est pas sage :
Mes chers enfants, apprenez tous
Qu'il faut pour la décence et sauver toute honte,
Que ce soit le garçon qui monte
Et la fille qui soit dessous... »

J. F. DEMACHY



J'ai tué ma bonne

de GEORGES AURIOL

— Oui, monsieur le Président, répondis-je, j'ai tué ma bonne, mais aussi vrai que me voici là devant vous, je n'avais pas l'intention de la tuer. Je voulais seulement lui donner une petite leçon.

— A coups de revolver?

— Oui. Je voulais faire siffler une balle à son oreille. Je suis très bon tireur, j'étais sûr de moi. Malheureusement, cette fille a fait un mouvement; le projectile a touché la tempe. Elle est tombée raide.

— Regrettez-vous ce que vous avez fait?

— Je regrette d'avoir donné la mort, mais je ne regrette pas ma bonne.

— Vous nourrissiez bien votre domestique. Vous lui payiez largement et régulièrement ses gages... Quelle mouche vous a piqué soudain?

— Ce n'est pas une mouche qui m'a piqué, monsieur le Président, Je succombais sous les morsures incessantes d'un formidable bataillon de mouches. Lorsqu'une mouche me pique, je suis, Dieu merci, assez maître de moi pour garder tout mon calme. Dix mouches même pourraient m'attaquer sans réussir à m'exaspérer. Mais cent mille mouches, c'est trop!

— Je regrette d'avoir employé cette expression métaphorique, car nous voici lancés dans des explications qui manquent absolument de clarté. La vérité, c'est que vous avez tué votre bonne. Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— Monsieur le Président, ma bonne était Alsacienne...

— Ce n'est pas une raison!

— Si vous m'interrompez, il me sera difficile de me disculper, Monsieur le Président!

— Allez!

— Ma bonne était Alsacienne. Elle était native de Bitschwiller, arrondissement de Strasbourg; (Elle en profitait pour porter des coiffures un peu excentriques, mais passons). Elle était à mon service depuis trois ans. Puissent ces trois années m'être par la suite, défalquée de mon temps de purgatoire!

— Ne faites pas de phrases, s'il vous plaît.

— Je suis chrétien, Monsieur le Président, et ce funeste événement me fait songer, malgré moi, à la vie future.

— C'est bien. Continuez.

— Donc, elle était à mon service depuis trois années. Jamais je n'avais vu une fille aussi terrible. Elle se livrait à de constantes déprédations sur le mobilier, cassait les glaces, renversait l'encre sur les nappes, crevait les tableaux et rendait podagres les fauteuils. Lorsqu'il pleuvait, elle ouvrait les fenêtres du salon, sous prétexte de faire partir les microbes. Elle buvait chez le charbonnier durant des heures et racontait toutes nos histoires aux commères. Elle n'était pas plus bête qu'une autre, mais elle était douée

d'un flegme extraordinaire et d'une incommensurable mauvaise volonté. Elle faisait semblant de ne rien comprendre. Lorsqu'on lui disait : « Allez me chercher une bouteille de porto. — Quel bordeaux ? disait-elle. Celui qui a des gachets verts? » Et, quoi qu'on lui demandât, elle répétait votre phrase avec un air égaré. Il lui arrivait fréquemment de laisser tomber des piles entières d'assiettes, et quand il en réchappait une : « Tiens ! disait-elle, une qui n'a pas cassé, c'est ébatant ! » Chaque jour, c'étaient de nouveaux massacres ; j'en avais des attaques de nerfs...

— Arrivons au crime.

— Ce n'est pas un crime, monsieur le Président, c'est un homicide par imprudence...

— Allez !

— Ce jour-là donc, ou plutôt ce soir-là, car c'était un soir, ma sœur vint dîner à la maison avec sa petite fille, une enfant de trois ans et demi, (nous devions manger des asperges pour la première fois de la saison). Vers les sept heures, nous nous mîmes à table et nous constatâmes alors que la petite était mal assise. Elle avait le nez au niveau de son assiette. J'appelai la bonne :

— Joséphine, lui dis-je, la petite est trop bas, allez chercher le Bottin, nous l'assiérons dessus.

— Le potin? quel potin?

— Comment le potin? Ce n'est pas le potin que je vous demande, c'est le Bottin, le gros livre où il y a des adresses. Il y en a deux dans mon bureau. Allez !

Elle revint au bout d'un instant, avec un grand album rouge à peine épais de trois centimètres.

— Mais non, fis-je, ce n'est pas ça ! Je vous demande le Bottin, le gros livre d'adresses. Le mot Bottin est écrit sur le dos. La couverture est en toile grise ; vous ne connaissez que cela, vous l'avez prêté l'autre jour à l'épicier... Allons, dépêchez-vous, je vous dis que c'est pour asseoir la petite ! vous voyez bien qu'elle est trop bas sur cette chaise !

Elle partit au grand trot, faisant trembler tous les meubles et fut cinq minutes absente.

— Eh bien? Et ce Bottin, où est-il? criai-je, rouge de colère.

— Ch'ai oublié de demander à Monsieur...

— Quoi? quoi? qu'est-ce que vous avez oublié?...

— C'est-il zelui de Baris ou zelui des Débartements qu'il faut?

A ces mots, je devins fou de rage. Je tirai mon revolver et fis feu !... Et maintenant, devant Dieu et devant les hommes, qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur le Président ?

— J'aurais fait de même, dit-il.

Georges AURIOL



— Une couture ça se verra.
— Si on lui faisait un point de broderie.

(Dessin inédit de A. Dupin.)



A LA RECHERCHE D'UN SYMPTOME

— Vous êtes peut-être constipé ?...
— Oh que non !... je prends encore très bien ma température !...

(Dessin inédit de Bim.



L'HALLALI

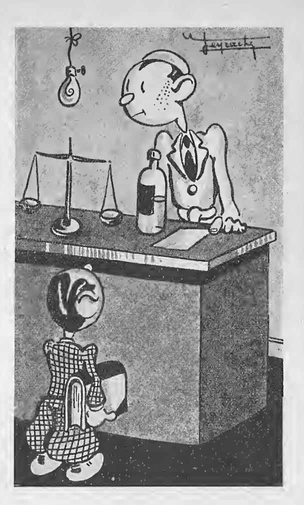
(Dessin inédit de R. Cotinot.)



SAIGNEMENTS DE NEZ

— ... Epistaxis... qu'est-ce ça va encore me coûter comme frais de garage !

(Dessin inédit de Lep.)



— J'voudrais une potion calmante...

— Mais... pour qui ?

— C'est pour papa... j'ai un zéro de conduite !

(Dessin inédit de Peyrache.)



UN CONNAISSEUR

— Alors, Docteur, comment me trouvez-vous ?

— Charmante... et votre petit bibi vous va à ravir !

(Dessin inédit de Bonnotte.)



(Illustrations de TITA)

par Pierre Descaves

FAUX... PASSEPORT

Les élèves du docteur X... admirent la prestance de leur maître.

Or, le docteur X... avait chargé l'un de ses internes d'aller, pour lui, retirer un passeport à la Préfecture.



L'employé demanda donc des renseignements à l'élève pour établir le « signalement » du *patron.*

Arrive la désignation du « front »...

L'élève hésite un peu... puis :

— Front olympien !

Et le scribe aussitôt de traduire :

— Front moyen !

Allez, après ça... écrire l'Histoire !

Comme aurait dit Lavisse la vérité doit se trouver entre l'exagération de l'élève et l'appréciation de l'employé !

■ ■ ■

AU MICRO

Ah ! on n'en finirait pas de conter des histoires du micro !...

L'autre mardi, le docteur X... arrive pour faire une conférence dans une de nos grandes stations parisiennes.

Mais las ! au dernier moment, le docteur s'aperçoit qu'il a oublié le texte de sa causerie. Qu'à cela ne tienne, il improvisera...

Et le bon docteur, en fait, ne s'en tire pas trop mal... avec quelques pataquès, pourtant.

Il s'en tire avec humour :

— Mes chers auditeurs, vous avez entendu le cours des cuirs... Ecoutez maintenant les cours de la Bourse...

GARDE DU CORPS

Ce grand artiste, acteur applaudi, a besoin de beaucoup de ménagements. Ordre de la faculté.

Il a licence de jouer chaque soir, mais un infirmier ne le quitte pas et le ramène chez lui aussitôt la représentation.

Ce garde du corps est surtout délégué afin que M. B... ne cède pas à un péché mignon : le whisky.

Le grand artiste fait contre mauvaise fortune bon cœur...

Présentant l'autre soir son inséparable infirmier il eut ce mot :

— Je vous présente mon alcool-lyte !

Comme dirait Dorin, on fait ce qu'on peut. Et ce qu'on peut est peu.

■ ■ ■

FAUT CE QU'IL FAUT

Les gaietés de l'hôpital...

L'infirmière major... parcourt les salles.

Elle s'arrête devant un petit parigot cycliste d'un grand journal, qui a été renversé par un taxi, rue Royale.

— A-t-on pris votre température?

— Oui, Madame.

— Buccale?

— Non, Madame...

— Centrale?



— Non, ce n'est pas comme ça qu'on me la prend...

— Comment vous la prend-on mon ami ? insiste gracieusement l'infirmière major.

Alors le gosse, agacé...

— Mais dans le C..., pardi !



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR AUBRY

ET

LE DOCTEUR HUET

Chevaliers de la Table Ronde
Goutons voir si le vin est bon . . .

C'est la première fois que Ridendo dissèque ses victimes autour d'une table — et une table chargée de mets exquis. C'est le « stratagème du repas ». Les docteurs Aubry et Huet se sont tenu le raisonnement suivant : « Rien de tel que l'euphorie de la digestion pour désarmer les plumes les plus acerbes, les crayons les plus impitoyables. Par conséquent, traitons nos bourreaux avant qu'à leur tour, ils ne nous maltraitent ».

Et le fait est que, au sortir de table, un cigare au bec et un verre de fine dans la paume, on se sent pris d'une irrésistible sympathie pour le genre humain en général et ses hôtes en particulier.

Donc, la scène se passe chez le Dr Aubry.

Décor : la salle à manger. Une table ovale, six chaises.

Personnages : le Dr Aubry, le Dr Huet, Mme Aubry, Mme Huet, Ridendo-crayon, Ridendo-plume.

Description sommaire mais exacte des deux personnages principaux : le Dr Aubry et le Dr Huet, amis inséparables, sont physiquement dissemblables.

Le Dr Aubry a l'œil noir, le cheveu brun et un front qui manifeste des velléités d'agrandissement.

Le Dr Huet a les yeux gris-bleu et des cheveux blonds comme les blés d'or. Il porte lorgnons et ressemble au Roi Albert.

Le Dr Aubry est le plus exubérant. Il est en quelque sorte le méridional puisqu'il est né à Chartres, tandis que le Dr Huet est l'homme du Nord, ou plus exactement de l'Est, puisqu'il a vu le jour à Chalons-sur-Marne, la ville de garnison bien connue.

■ ■ ■

Dr Aubry. — **Permettez-nous de vous donner un tuyau : quand vous interviewez un médecin, vous ne devriez pas vous adresser à l'intéressé.**

Dr Huet. — **...Mais bien plutôt à un petit copain. Lui, il vous dira tout !**

Ridendo. — **Dans ces conditions, on pourrait aussi consulter avec profit les épouses des médecins ?**

Chœur des Dames. — **Oh ! non. Nous, nous préférons rester dans l'ombre et la discrétion...**

Ridendo. — **Rendons hommage à votre réserve, Mesdames, et soyez assurées que pour nous vos désirs sont des ordres. Somme toute, Messieurs, vous nous demandez de nous livrer au genre de sport que les artilleurs appellent le « tir décalé ». Etant donnés deux objectifs A et B on tire sur B pour atteindre A et inversement. La suggestion est originale, mais en attendant d'appliquer cette méthode à votre propre cas, nous réclamons quelques précisions sur vos carrières respectives.**

Dr Aubry. — **Puisque vous voulez tout savoir, je suis O. R. L. à Bicêtre... à « Bicêtre où l'on s'embête ». Soit dit en passant, je crois que Bicêtre a la réputation d'avoir toujours la plus belle salle de garde de tout Paris, je veux dire la plus « tonique ». Je me rappelle que pendant mon internat, il y avait un tennis et un jardin avec un jet d'eau qui nous permettait, de prendre des ablutions.**

Dr Huet. — **Et l'on avait comme serveur un épileptique, un garçon très bien qui, à la moindre contrariété, fichait par terre des piles d'assiettes.**

Dr Aubry. — **A ce propos, savez-vous que je soigne, un mathématicien remarquable, que des mathématiciens non moins remarquables viennent consulter........ et qu'il en a déjà tué sept... ?**

Ridendo. — **Des mathématiciens?**

Dr Aubry. — **Non, mais des gens qui le contrariaient et dont la tête ne lui revenait pas.**

Ridendo. — **Cela nous console de n'avoir jamais rien compris aux mathématiques.**

Dr Aubry. — **J'ai donc fait mon internat à Bicêtre, à Trousseau et à Laennec. A toi, Huet.**

Dr Huet. — **Moi, je suis O. R. L. à l'Institut du Cancer, j'ai fait mon internat à Saint-Louis, à Trousseau, à Bicêtre, à Saint-Antoine, à Laennec...**

Dr Aubry. — **Naturellement, comme on l'a fichu à la porte de partout, il est bien forcé d'allonger la liste...**


Dr HUET
Dr AUBRY

Dr *Huet.* — Ne l'écoutez pas : c'est de la calomnie.

Ridendo. — Au fait, Messieurs, vous ne nous avez pas encore dit comment vous vous êtes connus ?

Dr *Aubry.* — A Trousseau dans le service de Lesné. Nous avons tout de suite sympathisé.

Dr *Huet.* — Nous nous complétons admirablement.

Dr *Aubry.* — Et notre amitié nous permet de nous bêcher mutuellement !

Ridendo. — Belle occasion, par conséquent, de nous renseigner l'un sur l'autre.

Dr Aubry. — Huet descend d'Eugène Delacroix par les femmes ! Mais soyez discrets : sa mère ne le sait pas encore. C'est peut-être à cette ascendance qu'il doit son talent de peintre, car il peint : c'est un fait ! De la peinture très sérieuse, très étudiée ! c'est un studieux ! Il y a quelques années, il avait commencé à peindre un veau.

Dr *Huet (avec précision).* — A Champagnolles, dans un pré...

Dr *Aubry...* — Comme il est tenace, il l'a terminé deux ou trois ans plus tard. Et c'est alors seulement qu'il s'est aperçu que le veau était devenu une vache.

Dr *Huet.* — Je ne lui fais pas dire : c'est une vacherie.

Dr *Aubry.* — Autre signe particulier : Huet aime les histoires écossaises et tout ce qui est écossais : voyez cravate.

Dr *Huet (passant à la contre-attaque).* — Aubry, lui, est un collectionneur. Ça a commencé par les timbres. Mais le goût des timbres lui a passé. Maintenant, il collectionne les cactus, les plantes grasses et les oiseaux empaillés.

Dr *Aubry.* — Et les enfants... J'en ai trois.

Dr *Huet.* — Moi aussi : à un près.

Dr *Aubry.* — Oui, mais moi je suis le vice-président de l'association des médecins ayant des jumeaux dont Péron est le président. Il ne vous avait pas dit ça, Péron !

Ridendo. — Fâcheuse lacune... Vous devriez porter un insigne : comme ça, on le saurait tout de suite.

Dr *Aubry.* — Au sujet de Péron, je tiens à vous signaler que « l'homme qui roule ses cigarettes » ne les roule plus ! Il les fait lui-même à la machine.

Ridendo (tristement). — Le machinisme tuera l'artisanat.

Dr *Aubry.* — Si vous n'en savez pas encore assez sur Huet, sachez qu'il joint à son talent pictural un talent musical. C'est un « jazziste ».

Ridendo. — Quelle arme ? Je veux dire : Quel instrument ?

Dr *Aubry.* — Il tapait sur le piano. Son ami Pellissier dit « Pélo » (qui est aujourd'hui le médecin-chef de la Cité universitaire) tenait la batterie : casseroles, couteaux et tout ce qui lui tombait sous la main. Heureusement que ça ne se passait pas chez moi, mais en salle de garde.

Ridendo. — Comment, avec de tels violons d'Ingres, êtes-vous venus à la médecine ?

Dr *Aubry.* — Tare héréditaire : fils et petit-fils de médecin.

Dr *Huet.* — Moi, fils d'amateur : Mon père qui était organiste, passait son temps à potasser des bouquins médicaux...

Dr *Aubry.* — C'est d'ailleurs dans le Larousse médical que Huet à fait ses études de toubib...

Dr *Huet.* — La médecine ne me tentait pas. Je préférais Polytechnique. Or, les circonstances ont voulu que je passasse mes vacances à la campagne, chez un docteur qui avait une auto. Je le conduisais à ses visites. Je n'ai pas tardé à trouver que c'était là un métier épatant qui consistait à se balader du matin au soir... Et puis, si je préparais l'X, je devais rentrer le 1er octobre, tandis qu'en commençant par le P. C. N. je ne rentrais qu'en novembre : c'était toujours un mois de gagné.

Ridendo. — Voilà qui est parfait. Et maintenant une petite anecdote. Car une interview sans anecdote est un repas sans dessert.

(Les docteurs Aubry et Huet prennent la pose du Penseur de Rodin. Il n'est pas toujours commode d'obtenir l'anecdote !)

Dr *Huet (après un silence).* — Je me souviens qu'une de mes clientes à qui j'avais prescrit une pommade nasale téléphona à dix heures du soir à ma femme pour lui demander par « quelle narine elle devait commencer ». Et ma femme lui répondit sans hésiter : « Par la droite ! »

Dr *Aubry.* — Moi, je lui aurais dit : « Selon vos convictions politiques ! »

Ridendo. — Et si ses convictions politiques étaient au centre ?

Dr *Huet.* — On lui aurait prescrit un suppositoire.

Ridendo (au Dr Aubry). — Nous attendons votre anecdote, docteur.

Dr *Aubry.* — Moi, je ne me souviens de rien. Mais je vais vous faire l'inventaire de mon salon : il est meublé entièrement par la reconnaissance de mes malades !...

Ridendo. — Fichtre !

(Une tasse de café à la main, nous nous transportons sur les lieux.)

Dr *Aubry.* — Tenez, ce tapis, c'est un cancer !... Ce Boukhara, c'est une mastoïdite... Ce vase indochinois, c'est une vertigineuse... Ce crocodile, c'est une déviation de la cloison du nez !

Ridendo (avec un sifflement admiratif). — Magnifique ! splendide... l'oto-rhino-laryngologie n'est plus une spécialité, mais un art !

Dr *Aubry (avec admiration).* — Dites même : un style !

RIDENDO.

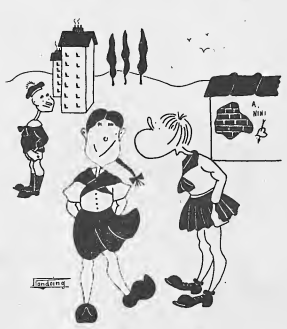
MALAISES

— Le mateur est grippé et le champignan a des renvais.

(Dessin inèdit de Mosdyc.)



— Qu'est-ce que tu fais chéri ?
— Tu le vais bien !
— Ah ! J'savais pas qu'ça se remplissait camme un stylo... (Dessin inédit de Peyrache.)



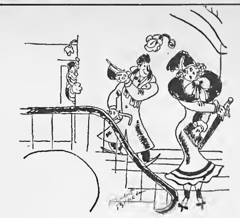
OH ! LE PETIT VICIEUX

— Il a un ver salitaire...
— Comment le sais-tu ?
— Y m'l'a fait vair... (Dessin inédit de Randoing).

ANESTHÉSIE

de Alphonse ALLAIS

•



Nous faisons de la poésie
Anesthésie, Anesthésie, etc.
(*air connu*)

Le premier étage de cette somptueuse demeure était occupé par un dentiste originaire de Toulouse qui avait mis sur sa porte une plaque de cuivre avec ces mots : *Surgeon dentist.*

Dans leur ignorance de la langue anglaise, les bonnes de la maison avaient conclu que le Toulousain s'appelait Surgeon et disaient de lui, sans qu'une protestation discordante s'élevât jamais : « Un beau gars, hein, que M. Surgeon ! »

(Au cas où cette feuille tomberait sous les yeux d'une bonne de la maison, qu'elle sache que *surgeon* signifie *chirurgien* en anglais).

Les bonnes de la maison étaient, en cette occurrence, de fines connaisseuses, car M. Surgeon (conservons-lui cette appellation) constituait, à lui seul, un des plus jolis hommes de cette fin de siècle.

Imaginez-vous le buste de Lucius Verus, complété par le torse d'Hercule Farnèse, — en plus moderne, bien entendu.

Le deuxième étage de la somptueuse demeure en question était occupé par M. Lecocq-Hue et sa jeune femme.

Pas très bien, M. Lecocq-Hue. Petiot, maigriot, roussot, le cheveu rare, l'œil chassieux, non, décidément M. Lecocq-Hue n'était pas très bien! et jaloux, avec ça, comme une jungle! L'histoire de son mariage était des plus curieuses et l'on a écrit bien des romans pour moins que cela.

Très riche, il fit connaissance d'une jeune fille très belle, institutrice des enfants de sa belle-sœur. Il devint éperduement amoureux de la belle personne, obtint sa main et en profita pour l'épouser.

L'institutrice ne lui pardonna jamais d'être si laid et si insuffisant. Bien avant l'hymen accompli, elle avait juré de se venger. Après l'hymen, elle renouvela son serment, plus farouche, cette fois, et mieux informé.

Il ne se passait pas de jour où M. Surgeon ne rencontrât dans l'escalier la délicieuse et superbe Mme Lecoq-Hue.

Chaque fois, il se disait :

— Mâtin, voilà une femme avec laquelle on ne doit pas s'embêter :

Chaque fois, elle se disait :

— Mâtin! voilà un homme avec lequel on ne doit pas s'embêter!

(Je ne garantis pas la teneur scrupuleuse de ce double propos, mais je puis en certifier l'esprit exact.)

Ils finirent par se saluer, et, peu de temps après, ils en arrivèrent à se demander des nouvelles de leur santé.

Et puis, peu à peu, ils parlèrent de choses et autres, mais furtivement, hélas! et toujours dans l'escalier. Un jour, Surgeon, enhardi, osa risquer :

— Quel dommage, madame, que vous soyez pour moi une si mauvaise cliente!

Regret mêlé de madrigal, car, entre autres perfections, Mme Lecoq-Hue, était douée d'une dentition à faire pâlir tous les râteliers de la côte d'Afrique.

Ce regret mêlé de madrigal dégagea dans l'esprit de Mme Lecoq-Hue la lueur soudaine de la bonne idée.



Le lendemain, avec cet air naturel qu'ont toutes les femmes qui se préparent à un mauvais coup (ou un bon) :

— Mon ami, dit-elle, je descends chez le dentiste.

— Quoi faire, ma chérie?

— Mais... faire ce qu'on fait chez les dentistes, parbleu !

— Tu as donc mal aux dents ?

— J'en suis comme folle !

— Mal d'amour.

— Idiot !

Et, sur ce mot de conciliation, elle descendit l'étage qui la séparait de M. Surgeon.

Mal aux dents... elle! Allons donc! M. Lecoq-Hue sentit poindre en son cœur l'aiguillon du doute.

Lui aussi connaissait le beau Surgeon, le superbe Lucius Vérus, l'inquiétant Hercule Farnèse du premier.

Non, mal aux dents, cela n'était pas naturel. Livide de jalousie, il sonna à son tour à la porte du chirurgien.

Ce fut M. Surgeon lui-même qui vint ouvrir.

— Vous désirez, monsieur?

Trac? honte? crainte de s'être trompé? On ne sait; mais, M. Lecoq-Hue balbutia :

— Je viens vous prier de m'arracher une dent.

— Parfaitement, monsieur, asseyez-vous ici, dans ce fauteuil, ouvrez la bouche. Laquelle?

— Celle-ci!

— Parfaitement... Sans douleur ou *avec* douleur?

Et le terrible homme prononça *avec*, comme si ce simple mot eût comporté un *h* aspiré et un *k*, mais un de ces *k* qui ne pardonnent pas : *Haveck*!

— Sans douleur blêmit le mari.

Aussitôt les protoxydes d'azote, les chloroformes, les chlorures de méthyle s'abattirent sur l'organisme du malheureux, comme s'il en pleuvait.

Quelques instants plus tard, dans le cabinet voisin, comme la belle Mme Lecoq-Hue objectait faiblement :

— Voyons, relevez-vous, si mon mari...

— Ah! votre mari! s'écria Surgeon en éclatant de rire. Votre mari... vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce qu'il dort!

Et comme ils l'avaient bien prévu tous les deux, ils ne s'embêtèrent pas.

ALPHONSE ALLAIS



AU QUARTIER LATIN

— Tu sais, mon vieux, je ne marche plus avec tous ces carabins du quartier, ils sont trop fatigants, j'en suis brisée, j'ai mal partout....

— Oui des « légions d'internes ».

(Dessin inédit de Ded Seguin.)

C'EN EST TROP !

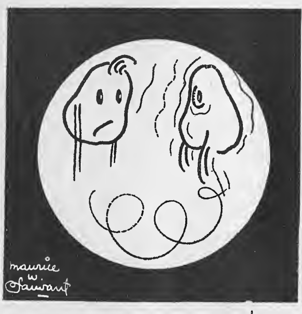


— Et vous avez enfilé ma robe de chambre, par dessus le marché !

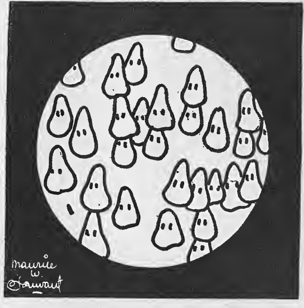
(Dessin inedit de G. Pavis)

MICRO-DIALOGUES

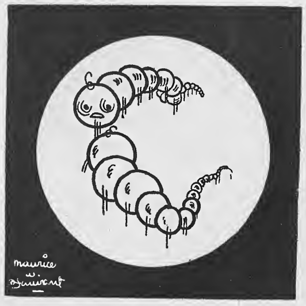
Dessins inédits de Maurice W. SAUVANT



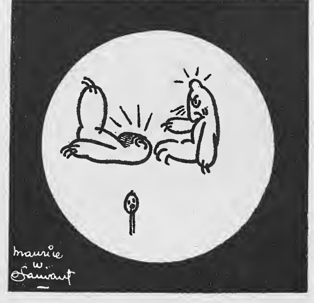
— Vous avez la danse de Saint-Guy ?
— Non, j'ai passé trois heures sur le ventricule droit !



— C'est le printemps... tout renaît... dans les fosses nasales, les végétations sont en fleurs.



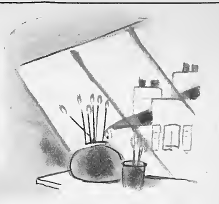
— Vous ne connaîtriez pas quelqu'un de sérieux, j'ai besoin d'un homme de confiance pour une colibacillose urgente !



— Pardon j'avais la priorité de droite : je viens de la veine cave !

SA CROTTE

de George AURIOL



Le gros peintre Belge, Van Merluche, avait une délicieuse petite maîtresse, qu'il appelait avec tant d'affectation *Ma Crotte*, que nous, bons diables, nous avions fini par la dénommer *Sa Crotte*. C'était fatal. Et je ne vois rien là dedans, qui puisse vous étonner outre mesure, ni même vous scandaliser.

C'était une petite femme, futée comme un rat et gaie comme une linotte, et drôle et pétillante, et d'un esprit! Ah! on ne s'embêtait pas avec elle, je vous en réponds!...

Peut-être y avait-il quelque exagération à l'appeler *Sa Crotte*, car, au fond, elle ne l'était pas exclusivement. Le vendredi il dînait chez elle et lui rendait ses petits devoirs, mais le reste du temps, elle était *Notre Crotte* ou *La Crotte* d'un tas de gens, que je ne saurais dire.



Dame, l'homme n'est pas parfait. Sans cela, au lieu de m'échiner à écrire des œuvres fortes, pour vous former l'intellect, est-ce que je ne resterais pas, tranquillement, dans mon rocking-chair, à fumer ma pipe :

Donc, un jour, qu'ils devaient aller au théâtre ensemble, ils étaient, tous les deux, dans le cabinet de toilette, Elle se coiffait, Lui, mettait ses chaussures. Et il avait un mal de chien à les enfiler, — vu que, lorsqu'ils sortaient ensemble, elle exigeait qu'il eût des bottes fines — et, celles-là, étaient justement trop petites.

Il avait donc une botte de mise, et il soufflait, regardant sa femme, laquelle était occupée à convenablement tordre, tortiller et retortiller sa fausse natte.

Au bout d'un moment, lorsque sa respiration fut redevenue plus calme :

— Je ne comprends pas, fit-il, comment tu n'es pas honteuse, vraiment, de te mettre sur la tête les cheveux d'une autre femme, ma chère.

Elle le regarda, avec un infini dédain, puis montrant les bottes fines :

— Eh bien! et toi, dit-elle, tu n'es pas honteux de mettre tes pieds dans la peau d'un autre veau?

GEORGE AURIOL

MOTS D'ENFANTS

Monique, six ans, a eu un petit frère. Sa grand' mère vient la voir et lui demande si elle est satisfaite.

— Oh! oui, grand'mère!

— Tu as de la chance, tu sais, car s'il était arrivé une petite sœur, on n'aurait pas pu la rendre et il aurait bien fallu la garder.

Monique, outrée :

— Quand papa commande du poulet, on n'a pas l'habitude de servir du rôti!

▪ ▪ ▪



On joue aux métiers, jeu qui consiste à faire deviner aux spectateurs quel est le métier dont on indique les gestes, après en avoir annoncé l'initiale et la dernière lettre.

Jacques, six ans, annonce : M et N, puis commence à dire d'un ton très autoritaire : « Fais ceci... Fais cela... Fais ceci... Fais cela... ?

Tout le monde donne sa langue au chat et Jacques annonce triomphalement : « Maman! »

▪ ▪ ▪

Jean-Pierre a six ans, et on l'interroge à l'école.

— Jean-Pierre, dites-moi quels sont les cinq sens.

— Y a... le goût... l'odorat... le toucher... la vue... et... et.... et Eugène!

— Eugène? Qu'est-ce qu'Eugène vient faire ici?

Jean-Pierre, prêt à fondre en larmes :

— Mais oui, Eugène... un nom de monsieur...

L'ouïe, Louis... ô mystère des homonymes!



Conclusion d'une composition française faite par un élève de huit ans sur ce sujet : «Le retour du capitaine au long cours ».

« Sa femme l'attendait sur le quai, avec trois nouveaux petits enfants qu'elle avait achetés en son absence pour lui faire une bonne surprise. »

▪ ▪ ▪

— Nicole, quel âge as-tu?

— On m'a dit qu'j'avais trois ans, mais, moi, j'en sais rien...

▪ ▪ ▪

Composition de géographie donnée à des élèves de sept à huit ans : Voyage de Paris à Pékin : indiquez les fleuves, les mers et les pays traversés.

Freddy, premier, a terminé son récit par cette phrase sincère : « Et j'arrive à Pékin, bien fatigué. »

▪ ▪ ▪

Education mixte.

Guitte est au lycée de garçons, dans les petites classes, avec son cousin Jean. Elle rentre un jour, scandalisée :

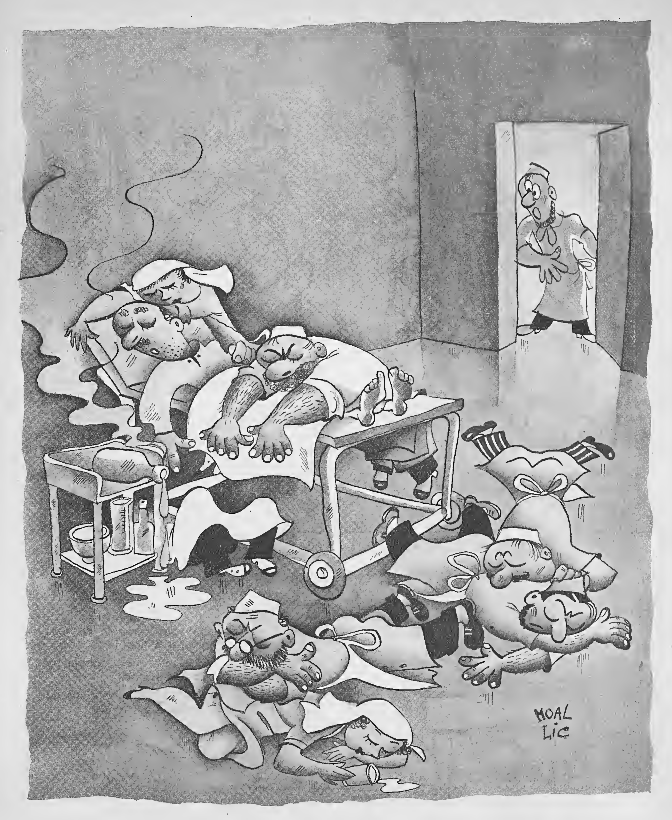
— Maman, c'est honteux! Paul et Georges ont parié cinq francs, à qui m'embrasserait le premier!

Et maman de consoler sa fille éplorée. Quelques jours après elle rencontre le petit cousin Jean et lui demande confirmation de cette histoire de pari.



— Oh! dit Jean, c'est tout à fait vrai. Y en a même un qui a gagné!

Cela, Guitte ne l'avait pas dit!



— Ça y est, y en a encore un qui a renversé la bouteille de chloroforme.

(Dessin inédit de Moallic.)



— On évacue Tchou, Achang et Tsin-Tchoum !

— Vous devriez priser du menthol !

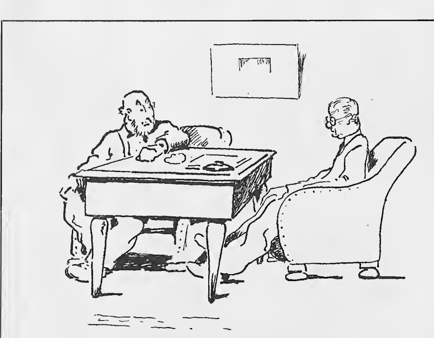
(Dessin inédit de Luc Cyl.)



— Et si ce médicament ne vous fait pas de bien, revenez me voir et je vous donnerai quelque chose qui vous en fera sûrement.

— Ne pourriez-vous pas me le donner maintenant ?...

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Je vous conseille de vous nourrir d'hippotecks.

— D'Hypothèques, mais je ne comprends pas ?

— C'est le nom scientifique du beefteck de cheval.

(Dessin inédit de Dillais.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LES DEUX CHAMBRES

Ninette distrayait les loisirs d'un industriel opulent et poussif pour qui posséder une maîtresse dispendieuse constituait une manière de réclame. Il va sans dire que Ninette trompait cet amant vermoulu, mais elle y apportait une discrétion de bon goût.

Ce fut au thé du Froufrouting-Palace qu'elle rencontra James Pillycoat, qui dansait comme un dieu. Elle devint tout de suite amoureuse de son visage allongé et glabre, de sa vigoureuse sveltesse.

James Pillycoat lui exposa que son père était, aux Etats-Unis, un des rois des produits pharmaceutiques.

Eblouie, Ninette accepta de souper avec l'irrésistible James et le suivit ensuite jusque dans son hôtel, un des plus fastueux des Champs-Elysées.

Elle savoura une nuit qui l'indemnisa copieusement des corvées que lui imposait son protecteur et s'endormit dans ses bras.

Montaigne raconte que son père le faisait réveiller au son de la flûte, pour qu'il goûtât, au seuil de la journée, une sensation agréable. James tira Ninette du sommeil ; le passage du rêve à la réalité fut délectable. Cet Américain s'appliquait à illustrer le vers gonflé d'orgueil de Victor Hugo : « Quand on est jeune, on a des matins triomphants... »

Ce qui fut beaucoup moins triomphant, c'est le cri que poussa Ninette en se levant.

— Mon collier?... On me l'a volé!... Et mes bagues aussi !... Et ma barrette !...

En un tournemain, James fut debout et bondit jusqu'à son smoking.

— Mon portefeuille! s'écria-t-il, on m'a prendu ma portefeuille!

Une porte donnait sur une chambre voisine. James en tourna le bouton : elle s'ouvrit sur une pièce vide.

— Je comprends! dit-il. Le voleur était caché à côté! Courons chez le policeman...

— Et comment! répondit Ninette. Dépêchons-nous!...

Mais trois secondes ne s'étaient pas écoulées qu'elle réfléchissait qu'il lui faudrait donner son nom et son adresse, que d'indiscrets journaux narreraient sa mésaventure, et que la justice exigerait son témoignage... Et alors...

Elle remontra à James qu'il était bien inutile de déranger une police qui ne pinçait jamais les voleurs.

— Très désagréable! grogna James. Le banque, il est fermé aujourd'hui dimanche, et je n'ai plus un dollar!

Ninette lui prêta cinq cents francs qui étaient dans son sac, dédaigné par le voleur.

James disparut subitement. Elle ne le revit que six mois plus tard, à Deauville, accompagné d'une jeune femme sur qui elle reconnut quelques-uns de ses bijoux.

Elle comprit que cette jeune femme occupait la chambre voisine de celle du séduisant James.

Ninette se tut encore une fois, car elle était au bras de son amant et ne se souciait pas d'alimenter les courriers judiciaires. Pour se consoler, elle fit le soir un bon dîner, mangea une sole normande et un poulet à l'estragon incomparables, se grisa un peu, mais elle est devenue plus scrupuleuse sur le choix de ses flirts.



LA VRAIE SOLE NORMANDE

Faites ouvrir quelques belles moules et cuire quelques champignons de Paris. Mettez la cuisson des moules et des champignons dans un plat long beurré où vous faites pocher lentement votre sole. Lorsqu'elle est cuite, mettez-la sur le plat de service avec les moules, les champignons et quelques belles crevettes épluchées.

Faites réduire la cuisson presque à sec.

Sur le coin du feu, mettez dans une casserole 5 ou 6 jaunes d'œufs avec une goutte d'eau et fouettez-les pour en obtenir une mousse à laquelle vous incorporez, généreusement, toujours sur le coin du feu, du beurre amolli, puis votre cuisson réduite.

Réchauffez votre sole au four, épongez le jus qui s'en dégage et saucez-la. Servez avec garniture d'éperlans — ou à défaut de goujons panés et frits — écrevisses troussées et fleurons.

LA MALICE *EN EPIDAURE*

Le duc Pasquier faisait du patriotisme même en se faisant la barbe. Il avait défendu qu'on lui présentât des rasoirs anglais. Bien mieux, se trouvant un jour indisposé (il était âgé, à l'époque, de plus de soixante dix ans), il prit des pilules prescrites par son médecin et en obtint les meilleurs effets. Mais quand il apprit que ces pilules étaient composées selon une formule anglaise, il se refusa constamment depuis à en avaler une seule.

■ ■ ■

Nous lisons dans les *Mémoires* de Marmontel, cette amusante épigramme en prose :

« Malouin avait imaginé de me faire prendre en lavements des infusions de vulnéraire. Cela ne me fit rien ; mais au bout de sa période accoutumée, le mal avait cessé. Et voilà Malouin tout glorieux d'une si belle cure. » Je ne troublai point son triomphe, mais lui, saisissant l'occasion de me faire une mercuriale : « Eh bien ! mon ami, me dit-il, croirez-vous désormais à la médecine et au savoir des médecins? — Je l'assurai que j'y croyais très fort. — « Non, reprit-il, vous vous permettez quelquefois d'en parler un peu légèrement ; cela vous fait du tort dans le monde. Voyez : parmi les gens de lettres et les savants, les plus illustres ont toujours respecté notre art » ; et il me cita des grands hommes. Voltaire lui-même, ajouta-t-il, lui qui respecte si peu de choses, a toujours parlé avec respect de la médecine et des médecins. — « Oui, lui dis-je, docteur, mais un certain Molière ! — Aussi me dit-il, en me regardant d'un œil fixe, et en me serrant le poignet, aussi, comment est-il mort? »

■ ■ ■

M. Thierri, célèbre docteur du XVIIIe siècle, fut un jour mandé pour soulager un homme travaillé d'une pituite violente : cet homme ne serait autre que Diderot. Il se transporte chez le malade, lui tâte le pouls, l'interroge.

Le patient ne peut répondre que par sa toux : il est saisi d'un paroxysme épouvantable. Ses efforts lui font arracher une matière verdâtre, épaisse. Le médecin la considère attentivement pendant quelques instants ; puis, voyant que le malade est en état de lui répondre : « N'avez-vous pas, Monsieur, un état de fièvre continuelle?—Oui, docteur.—Avec des redoublements?—Oui, docteur.—Tant mieux ! et un violent mal de tête? — Hélas ! oui, docteur ! — A merveille ! Et quand vous toussez, un spasme universel? — Plaît-il? — C'est-à-dire un mouvement convulsif dans tous les membres? — Oui, docteur. — Ah ! que je suis content ! — Vous êtes content, docteur? — Oui, c'est la *pituite vitrée*, maladie perdue depuis des siècles, j'ai le bonheur de la retrouver ; rien n'égale ma satisfaction. — Ah ! docteur, votre air joyeux me console ; vous trouvez donc que ma maladie est... — Mortelle ! réplique brusquement l'Esculape. — Mortelle ! Ah ! ciel ! que dois-je faire? — Votre testament » lui dit M. Thierry pour toute consolation ; et il le quitte, en répétant en lui-même, le long du chemin : « La pituite vitrée ! que je vais surprendre agréablement mes confrères, en leur annonçant cette heureuse découverte » !

Journal de Favart, 1765.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

6e ANNÉE - N° 108
20 Avril 1939

LE CONCOURS

Ridendo



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90 91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES. 125 fr.
ETRANGER (série A.) . . 150 fr.
ETRANGER (série B.) . . 170 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet **par R. DIEUDONNÉ**



Depuis huit jours, quelques-uns de nos lecteurs donnaient des signes extérieurs d'un énervement inexplicable. On en voyait même qui relançaient leur concierge : « Vous n'avez rien pour moi au courrier ? » D'autres sur le pas de leur porte guettaient le facteur.

Le printemps n'était pour rien dans cet émoi. Ce n'était pas la lettre d'une aimée qu'ils attendaient, trop sages pour attacher tant d'importance à l'amour.

Ceux qui montraient tant d'agitation étaient les anciens lauréats de nos concours. Ils attendaient avec impatience le numéro de « Ridendo » pour savoir quel sujet on offrait cette année à leur subtilité et à leur fantaisie, désireux de gagner encore des récompenses magnifiques, avec une satisfaction d'orgueil en plus.

Mais comme on dit à la foire : « Ceux qui n'ont pas gagné vont gagner. » Pourquoi donc seraient-ce toujours les mêmes qui mériteraient le coquetier à prendre dans la rangée du haut ?

Cette année, il s'agit d'un concours de sobriquets... Mais vous en connaissez déjà le règlement, puisqu'en recevant le journal, c'est ce que vous avez cherché d'abord. Je suis bien de votre avis qu'il n'est pas très commode, mais s'il était facile où serait le mérite ?

Je ne peux aujourd'hui que vous souhaiter bonne chance. Si vous avez quelques loisirs, prenez votre tête dans vos mains et tâchez d'en extraire les formules qui vous permettront de remporter la victoire. Ce n'est pas seulement l'intelligence qui vous donnera le moyen de triompher, une sorte de génie est nécessaire, vous pouvez même l'avoir sans vous en douter, ayez en la soudaine révélation et que Dieu vous bénisse !

■ ■ ■



Un de mes amis qui vient d'avoir un accès de furonculose, suit un petit régime et il est venu déjeuner chez moi, avec son médecin qui est aussi mon ami.

J'avais fait au malade un déjeuner de régime. Quant à nous, fièrement bien portants, tout était préparé pour que nous puissions nous taper sévèrement la cloche.

Mais le furonculeux, devant son escalope et ses

nouilles, prenait un petit air si misérable pour implorer un peu de la matelotte ou de la bécasse flambée. Il implorait son toubib :

— Docteur, est-ce que je puis y goûter ?

— Moi ? je m'en fous ! répondait son traitant la bouche pleine, avec indifférence.



Ainsi pour le Chambertin, ainsi pour un Armagnac qui en valait la peine, ainsi pour un cigare dont le seul aspect tirait les larmes des yeux de l'égrotant.

— Puis-je, docteur ?

— Moi ? je m'en fous !... moi ? je m'en fous... moi ? je m'en fous...

Tout de même, quand le docteur fut sur le point de partir, mon ami qui se rendait compte, tout de même qu'il était allé un peu loin dans ses écarts, présenta comme qui dirait des excuses à son médecin.

— Vous ne m'en voulez pas, docteur ?

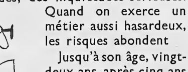
Celui-ci éclata de rire :

— Mais je vous le répète, je m'en fous ! je vous ai indiqué ce que vous deviez faire. Faites-le ou ne le faites pas. Un de mes malades, récemment, en m'apercevant a jeté sa cigarette. Je lui ai dit : « Je ne vous croyais pas aussi bête que ça ! si vous claquez, c'est vos oignons ! »

Seulement quand deux jours plus tard, mon ami a vu un retour offensif de sa furonculose, il est allé chez un autre médecin pour ne pas avoir honte.

■ ■ ■

Récemment, une petite femme de Montmartre avait des inquiétudes, des inquiétudes sérieuses. Quand on exerce un métier aussi hasardeux, les risques abondent



Jusqu'à son âge, vingt-deux ans, après cinq ans de service, elle avait pu passer au travers, si l'on peut dire, et elle espérait que cela pourrait continuer. Mais, un jour, elle eut toutes les raisons d'être préoccupée. Elle alla donc consulter un médecin qu'elle rencontrait assez souvent le soir au café, et elle le mit au courant de ses angoisses. Elle se déshabilla et le médecin, après un examen scrupuleux, la trouva charmante et le lui prouva incontinent.

Vous imaginez bien que la petite se laissa faire, et quand elle se rhabilla, elle dit avec un sourire satisfait :

— Je suis contente de savoir que je n'ai rien.

Le médecin lui demanda :

— Qui est-ce qui t'a dit ça ?

— Dame ! répondit-elle en ouvrant des yeux grands comme des tasses.

Alors, il se mit à rire.

— Mais moi, ma petite, il y a dix ans que je l'ai !

Après quoi, il la soigna avec la plus grande expérience.

■ ■ ■



Les avocats de Genève plaidaient en costume de ville. C'était Calvin, paraît-il, qui leur avait fait tomber la robe et ils ont mis quelque temps à le regretter. Aussi ont-ils essayé de bouleverser toutes les habitudes de la Basoche locale pour revêtir cette robe égalitaire qui semble réduire chaque avocat au même niveau.



Et j'ai pensé à vous, ô mes lecteurs, qui pourriez aussi reprendre votre robe de jadis et votre bonnet pointu.

Une robe, dis-je et pourquoi faire ? puisque aujourd'hui vous avez presque tous adopté un autre uniforme et qui en impose : votre blouse qui se complète souvent de gants en caoutchouc et quelquefois même d'une petite calotte.

Et si beaucoup d'entre vous ont des infirmières vraies de vraies, combien d'autres habillent leur boniche en nurse, ce qui produit le plus gros effet sur le consultant dès qu'on lui ouvre la porte.

Cela lui donne l'impression d'avoir une maladie plus sérieuse et surtout d'être mieux soigné par quelqu'un que sa tenue rehausse aux yeux de ses clients.

D'ailleurs, la France était jusqu'à présent le seul pays du monde qui paraissait à l'abri de cette contagion de l'uniforme. Pensez donc qu'en Allemagne, un habitant sur trois porte un costume plus ou moins militaire, et quelquefois deux ; l'un, s'il exerce une profession plus ou moins officielle, un autre pour les dimanches, s'il fait partie d'une



LE PETIT DÉJEUNER DU MATIN

— A quel moment dois-je prendre mon suppositoire ?

— Quand vous voudrez... vous pouvez le prendre avec le café, mais ne le trempez pas dedans pour le faire plus facilement fondre. (Dessin inédit de Ch. Genty.)

société de gymnastique, ou d'un groupement de casseurs de pipes.

Chez nous, on se contentait d'insignes piqués sur la casquette ou sur le revers, mais il faut bien se mettre dans la tête que le succès du scoutisme est dû surtout à l'affublement dont on revêt les boys et les girls. Si les enfants étaient obligés de se promener en civil en portant de lourdes charges, ils auraient renoncé depuis longtemps à leurs promenades du dimanche.

Je suis assez âgé, hélas ! pour me rappeler l'époque des bataillons scolaires. On a renoncé à cette préparation militaire, parce que les gosses ne voulaient pas quitter leurs uniformes et les usaient pendant la semaine, sur les bancs de l'école.

Quand je voyais les bataillons scolaires autour des Buttes-Chaumont, j'en voulais à mes parents de m'avoir mis dans une école libre, où il n'était pas question d'uniforme.

Vos blouses ont une raison d'être, elles protègent vos vêtements des taches et elles recueillent à l'occasion les germes qu'une bonne lessive fait disparaître.

Les vêtements professionnels ont tous une explication et une utilité et cette robe des avocats elle-même, permet de rester dessous en bras de chemise, ce qui donne plus d'aisance à l'heure des plaidoiries au cours desquelles les maîtres veulent avoir les jurés à la fatigue. Toutefois, rien ne me fera avaler qu'il faille se couvrir le chef d'un grand chapeau et qu'il faille avoir les genoux tout nus pour aller se promener dans les bois.

Avec le printemps, les sorties du dimanche recommencent. Je me demande, tout sportif que j'aie pu être, si c'est tellement sain et « culturel » de courber le dos d'un gamin ou d'une gamine d'un fardeau qui ensellerait un poney. Un gosse qui habite un faubourg, a besoin de se balader avec sa maison sur les épaules comme la tortue et l'escargot ? Quel besoin de frotter deux petits bâtons pour ficher le feu dans les bois ?... Quel besoin de jouer à Robinson Crusoé ?...

Et les filles ? j'en ai connu une qui était cheftaine ; elle faisait des excursions de dix ou quinze jours sans se laver autre chose que le bout du nez, et encore.

Sa mère disait : « Ça l'amuse ! »

Son père disait : « Ça la fortifie ! »

Ce qu'elle regrettait en se mariant, c'était de ne pas pouvoir partager sa tente avec son mari, qui ne paraissait pas autrement costaud.

On disait qu'elle était préparée à tous les efforts de la vie. Je l'ai rencontrée, la semaine dernière, elle dépérit, la cheftaine. Elle est essoufflée, à vingt ans, parce qu'elle se lève trop tard et qu'elle est obligée de courir après l'autobus.

Ne croyez pas que la malheureuse soit obligée de rester debout toute la journée dans un grand magasin, elle est fonctionnaire assise. Je lui ai dit :

— Tu vas te promener le dimanche ?

— Oh ! non, on sort en auto !...

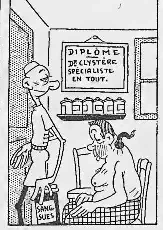
— Tu fais encore quelques exercices de culture physique ?

— Oh ! non, je n'ai pas le temps...

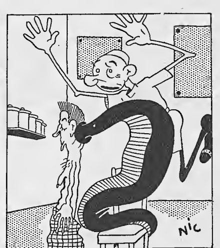
C'est l'uniforme qui faisait la cheftaine !

Robert DIEUDONNÉ.









DOCTEUR CLYSTÈRE - LA SANGSUE

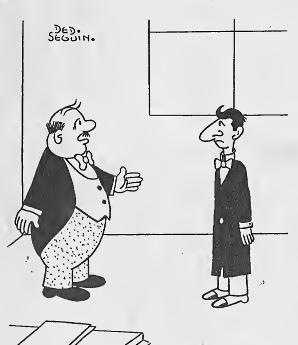
(Dessin inédit de Nic.)

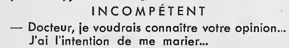


UNE OPÉRATION DÉLICATE

— Tenez-moi ma barbe, voulez-vous ?

(Dessin inédit de Julhès.)





INCOMPÉTENT

— Docteur, je voudrais connaître votre opinion... J'ai l'intention de me marier...
— Consultez un aliéniste !

(Dessin inédit de Ded. Seguin.)



CHEZ LE PEINTRE DADAISTE

Le peintre. — Ceci est une marine.
L'acheteur. — Vous n'auriez pas un paysage... Je n'aime pas la mer.

(Dessin inédit d'André d'Arcy.)



LE CONCOURS DES SOBRIQUETS



Dr PLACENTA. — *Bonjour, ma vieille Echalote!*

Dr BULBE. — *Charmé de te voir, mon vieux Placenta!*

Dr PLACENTA. — *La santé est bonne, mon vieux Safran?*

Dr BULBE. — *Excellente.*

Dr PLACENTA. — *J'en suis ravi, ma vieille Jacinthe!*

Dr BULBE. — *Ah! çà, Placenta, est-ce que tu n'es pas un peu fou?*

Dr PLACENTA. — *Moi? Pas le moins du monde. Pourquoi cette question insidieuse?*

Dr BULBE. — *Parce que depuis trente secondes, tu t'ingénies à me traiter de tous les noms.*

Dr PLACENTA. — *Ça te vexe?*

Dr BULBE. — *Non, ça m'inquiète. Car, enfin, nous avons, ce me semble, passé l'âge de ces plaisanteries de salle de garde.*

Dr PLACENTA. — *Justement, ce n'est pas une plaisanterie.*

Dr BULBE. — *Alors, c'est une manie!*

Dr PLACENTA. — *Ni une manie.*

Dr BULBE. — *Disons une idée fixe.*

Dr PLACENTA. — *Pas davantage, ô Ciboule de mon cœur!*

Dr BULBE. — *Il y a longtemps que ça t'a pris?*

Dr PLACENTA. — *Aujourd'hui même!... Mais je vois que tu n'y es pas!*

Dr BULBE. — *Ah! pas du tout.*

Dr PLACENTA. — *Eh! bien je vais te faire une révélation : je m'entraîne!*

Dr BULBE. — *A un match de loufoquerie?*

Dr PLACENTA. — *Nullement. Je me prépare à quelque chose de tout à fait sérieux : au nouveau concours de Ridendo!*

Dr BULBE. — *Imbécile que je suis! Où avais-je la tête? C'est vrai que le mois d'avril est le mois qui voit éclore le concours de Ridendo! Mais quel rapport entre le concours de Ridendo et tes petits jeux de mots?*

Dr PLACENTA. — *Un rapport étroit! Mais d'abord, sache en quoi consiste ce concours sensationnel. Tu sais que Ridendo est un animal à cinq mamelles?*

Dr BULBE. — *Cinq mamelles?*

Dr PLACENTA. — *Parfaitement : Bi-Citrol, Biotrigon, Eucalyptine, Mictasol et Pancalcion.*

Dr BULBE. — *Très juste. Et alors?*

Dr PLACENTA. — *Et alors, il s'agit de trouver pour ces cinq produits un sobriquet humoristique.*

Dr BULBE. — *... Mais c'est très amusant!*

Dr PLACENTA. — *Aussi, mon cher, depuis que je connais la nouvelle, je m'entraîne à parler par sobriquets : je colle des surnoms à tout le monde, mes malades, mes confrères, ma femme, mon chien, ma belle-mère, mon propriétaire... Et ainsi grâce à ce procédé ingénieux j'espère bien que d'ici un mois ou deux, je serai en pleine forme.*

Dr BULBE. — *Mon cher Placenta, tu es moins fou que tu en as l'air. Mais dis-moi : si ce nouveau concours de Ridendo est amusant, il me paraît difficile... As-tu trouvé des sobriquets?*

Dr PLACENTA. — *Oh! tu sais, chacun pour soi!*

Dr BULBE. — *J'entends bien. Mais à titre d'exemple, dis-moi un peu : comment appellerais-tu le* Mictasol?

Dr PLACENTA. — Mannekenpis!

Dr BULBE. — *Pas mal. Et le* Biotrigon?

Dr PLACENTA. — Le fort des Halles.

Dr BULBE. — *Et l'*Eucalyptine ?

Dr PLACENTA. — Le garde-voie...

Dr BULBE. — *Et le* Bi-Citrol ?

Dr PLACENTA. — Le complice de la chère.

Dr BULBE. — *Et le* Pancalcion ?

Dr PLACENTA. — Le Cacique des Calciques.

Dr BULBE. — *Ce dernier vient de loin! Mais j'ai l'impression qu'on peut trouver mieux!*

Dr PLACENTA. — *Evidemment, mon cher, cela ne tient qu'à toi!*



LECTEURS DE RIDENDO

Vous avez entendu la conversation des Docteurs Bulbe et Placenta ? Nous espérons que, pris d'une saine crise d'émulation, vous allez, comme eux, vous mettre à l'œuvre sans tarder.

Nous comptons sur vous pour que le

CONCOURS DES SOBRIQUETS

soit un assaut d'esprit



RÈGLEMENT :

Tenant compte de la composition et de l'effet des 5 produits annonceurs de " Ridendo "

BI-CITROL - BIOTRIGON
EUCALYPTINE - MICTASOL - PANCALCION

trouver pour chacun d'eux un ou plusieurs sobriquets précis, spirituels et amusants, sans gauloiserie excessive.

- Utiliser la feuille de réponse ci-contre.
- Le concours est strictement réservé aux médecins abonnés à " Ridendo ".
- Les concurrents timides peuvent prendre un pseudonyme.
- Les réponses seront reçues jusqu'au 5 Juillet, dernier délai.
- Les meilleures réponses seront publiées dans " Ridendo ".

DES PRIX MAGNIFIQUES RÉCOMPENSERONT LES LAURÉATS

(VOIR LISTE PAGE SUIVANTE.)



*Le **JURY** chargé d'examiner les envois est composé comme suit :*

Président : M. Louis VIDAL, directeur de " Ridendo ".

Membres : MM. BARBE, J. LORTHIOIR, G. MARINIER, Docteur J. MEYNIARD

MICTASOL - EUCALYPTINE - BIOTRIGON - BI-CITROL - PANCALCION

consacrent la plus grande partie de leur budget à RIDENDO

Nous sommes persuadés que nos abonnés ne l'oublient pas.

FEUILLE DE RÉPONSE

RIDENDO 1939

CONCOURS DES SOBRIQUETS

Docteur ....

Pseudonyme ....

Rue ....

Ville ....

Départ ....

(Prière d'écrire très lisiblement)

Retourner cette feuille avant le 5 Juillet 1939
A RIDENDO (SERVICE CONCOURS), **11, Rue Quentin-Bauchart, PARIS (8e)**

PRODUITS	SOBRIQUETS	Réservé au Jury
BI-CITROL EUPEPTIQUE CHOLAGOGUE ANTIVISQUEUX DÉCONGESTIF	....	
BIOTRIGON TONIQUE RECONSTITUANT AUGMENTE LE POIDS ET LA RÉSISTANCE PHYSIQUE	....	
EUCALYPTINE LE BRUN ANTISEPTIQUE PULMONAIRE ANTITHERMIQUE	....	
MICTASOL DÉCONGESTIF PELVIEN ANTISEPTIQUE URINAIRE SÉDATIF GÉNITAL	....	
PANCALCION HÉMOSTATIQUE ANTIANAPHYLACTIQUE DIURÉTIQUE-DÉCHLORURANT RECALCIFIANT	....	

CONCOURS DES SOBRIQUETS

LISTE DES PRIX



● **PRIX D'EXCELLENCE**

LA NUIT VÉNITIENNE, d'Alfred de Musset. - Édition Devambez. — Un des quoronte exemploires sur Japon impérial, contenant deux états des eaux-fortes de J.-G. Domergue.
VALEUR .. .. **2.200. »**

● **1er PRIX**

LES CONTES DE LA FONTAINE. - Édition de la Librairie de France, illustrations de Chorles Martin. — Exemplaire numéroté sur papier pur fil Lafuma.
2 VOLUMES. .. .. .. VALEUR **630. »**

● **2e PRIX**

PAPIERS POSTHUMES DU PICK-WICK-CLUB, de Charles Dickens. - Édition du Rameau d'Or, illustrations de Tauchet. — Exemplaire sur pur fil Lafuma.
3 VOLUMES. .. .. .. VALEUR **600. »**

● **3e PRIX**

LETTRES D'UN SATYRE, de Remy de Gourmont. - Édition du Siècle. Eaux-fortes de Frans de Geetere. — Exemplaire numéroté sur vélin ancien de Vidalan.
VALEUR . .. . **400. »**

● **4e et 5e PRIX**

LA PAIX CHEZ LES BÊTES, de Colette. - Édition du Capitole. Gravures sur bois de Raubille. — Exemplaires numérotés sur Vélin de Rives .. .. VALEUR **400. »**

● **6e et 7e PRIX**

PETITE MYTHOLOGIE GALANTE, par André Lambert. - Édition Devambez. Texte et illustrations d'André Lambert. — Exemplaires numérotés sur Vélin d'Arches.
VALEUR.. .. .. **400. »**

● **8e, 9e, 10e et 11e PRIX**

LE CODE NAPOLEON, mis en vers français par de Comberousse. - Édition de l'Intermédiaire du Bibliophile. Bois originaux de Pierre Noel. — Exemplaires numérotés sur Nippon. .. .. VALEUR **400. »**

● **12e PRIX**

VERS UN MONDE VOLAGE, d'Henri Hertz. - Édition Marcel Seheur. Eaux-fortes de Marcel Gramoire. — Exemplaires numérotés sur Vélin d'Arches.
VALEUR. .. .. **325. »**

● **13e et 14e PRIX**

BERENGIER AU LONG CUL. - Édition Marcel Seheur. Fabliaux du Moyen-Age, transposés par Mario Meunier et ornés de bois par Lucien Boucher. Exemplaires numérotés sur papier d'Arches à la forme, avec une suite de bois sur Chine......... VALEUR **300. »**

● **15e et 16e PRIX**

LES TROIS AVEUGLES DE COMPIÈGNE. - Édition Marcel Seheur. Fabliaux du Moyen-Age transposés par Mario Meunier et ornés de bois par Lucien Boucher. — Exemplaires numérotés sur papier d'Arches à la forme, avec une suite de bois sur Chine.
VALEUR .. .. **250. »**

● **17e et 18e PRIX**

LA JONQUE DE PORCELAINE, de Joseph Delteil. - Édition Grasset. Illustration de François de Morliave. — Exemplaires numérotés sur Vélin d'Arches.
VALEUR .. .. **300. »**

● **19e PRIX**

LE FLORILÈGE DES CONTEURS GALANTS DU XVIIIe SIÈCLE. - Édition de la Librairie de France. Illustrations d'Adrien Bagarry. — Exemplaire numéroté sur Vélin d'Alfo Novarre..... VALEUR **260. »**

● 20e et 21e PRIX

L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA, de Claude Farrère. Édition de l'Intermédiaire du Bibliophile. Aquarelles originales de Grand'Aigle. — Exemplaires numérotés sur Vélin de Rives.
VALEUR .. .. **250. »**

● 22e et 23e PRIX

LE PETIT JEHAN DE SAINTRE, d'Antoine de la Salle. - Édition du Trianon. — Nombreuses illustrations.
VALEUR .. .. **250. »**

● 24e, 25e, 26e et 27e PRIX

CONTES ET FACETIES, de Gérard de Nerval. - Édition Art et Pensée. Illustrations de Malfredier. — Exemplaires numérotés sur Vélin antique. . VALEUR **200. »**

● 28e, 29e et 30e PRIX

BOUTIQUES DE LA FOIRE, de Pierre Mac Orlan. - Édition Marcel Seheur. Illustrations de Lucien Boucher. — Exemplaires numérotés sur papier d'Arches.
VALEUR .. .. **200 .»**

● 31e PRIX

THERMIDORE, de Godart d'Aucourt. - Édition de l'Intermédiaire du Bibliophile, illustrations de Kiffer. — Exemplaire numéroté sur Annam de Rives.
VALEUR .. .. **200. »**

● 32e PRIX

ZOLOE, du Marquis de Sade. - Édition de l'Intermédiaire du Bibliophile. — Exemplaire numéroté, accompagné d'une suite d'eaux-fortes sur Annam de Rives.
VALEUR. .. .. **200. »**

● 33e PRIX

ANGOLA, de la Morlière. - Édition de l'Intermédiaire du Bibliophile. — Exemplaire numéroté accompagné d'une suite d'eaux-fortes sur Annam de Rives.
VALEUR. .. .. **200. »**

● 34e et 35e PRIX

Madame de SÉES, de Claude Anet. - Édition Grasset. Aquarelles de Pierre Laprade. — Exemplaires numérotés sur Vélin Canson et Montgolfier. .. VALEUR **180. »**

● 36e et 37e PRIX

LES DANUBIENNES, de Pierre Dominique. - Édition Grasset. Illustrations d'Edy Legrand. — Exemplaires numérotés sur Vélin du Marais .. .. .. VALEUR **180. »**

● 38e et 39e PRIX

LA POÉSIE PRIAPIQUE, de Marcel Coulon. - Édition du Trianon. Illustrations de V. Le Campion. — Exemplaires numérotés sur Vélin du Marais... .. VALEUR **100. »**



RIEN QUE LA VÉRITE

— Je voudrais que vous me dévoiliez le poumon droit !

(Dessin inédit de Voufow.)



EN AVRIL

— Docteur, vous enlevez bientôt les fils de ma cicatrice ?...

— Ce mois-ci, Madame, pas d'imprudences.

(Dessin inédit de Ferraz.)

— Et maintenant, Docteur, je voudrais que vous me fassiez une radiesthésie ...avec votre pendule.

(Dessin inedit de Pépin.)



L'ANGINE DE MARINETTE

Le médecin. — Allons, Marinette, montre-moi cette gorge.
Marinette. — ... Oui ... mais faudra pas le dire à ma mère.

(Dessin inédit de Georges Villa.)



par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

FAUT QUE ÇA SAUTE

Le vice-président de ce grand cercle parisien n'est autre qu'un praticien qui eut son heure de célébrité et qui ne fait plus de clientèle, M. X...

M. X... est connu pour sa pruderie. Or c'est lui qui a été chargé d'organiser la fête annuelle. Il fit donc venir un metteur en scène connu, à qui il infligea un véritable interrogatoire :

— Alors vous tenez aux danseuses !

— Parfaitement.

— Nues?...



— Exactement.

— Oh ! et on verra leurs seins?

— Mais oui !

— Oh !... et on verra leurs cuisses?

— Je l'espère bien !...

— Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! et alors on verra leur... ?

— Comme je vous vois !

■ ■ ■

PRECAUTIONS

Cet homme politique considérable a connu des hauts et même des très hauts — et des bas — et même des très bas... puisqu'il affronta (sans trop de dommages d'ailleurs) les rigueurs de la Haute Cour.

Or, M. Z... est désormais homme d'âge... et prend grand soin d'une santé qui réclame vigilance et ménagements.

Il consultait l'autre après-midi un homme de l'art. Celui-ci lui donna des recommandations générales :

— Surtout pas de jupons... pas de petites poules... Alors, M. Z... gaillardement :

— Cher ami, je n'ai jamais fréquenté que la Haute Cour ; jamais la... Basse...

ÉCHANGE DE POLITESSE

Sait-on que M. Pierre B..., de la Comédie-Française, est un artiste complet ; poète, musicien, peintre, romancier, et docteur à l'occasion, puisqu'il a poussé jusqu'au bout ses études en médecine.

L'autre soir, dans un grand restaurant parisien, il eut justement l'occasion de montrer ses talents, en volant au secours d'un gros homme qui venait brusquement d'avoir une attaque.

Revenu à lui, le dîneur remercie... Et on échange des cartes.

Le gros monsieur jette un coup d'œil sur la suscription de celle qu'on lui a tendue, et :

— Ah ! monsieur B..., moi qui vous ai applaudi si souvent...

Et l'acteur de répondre :

— Cher monsieur, vous m'avez si souvent « rappelé » à la scène, que je vous devais bien de vous rappeler... à la vie !...

Ah ! les galants propos... très XVIIIe... siècle naturellement, pas arrondissement !

■ ■ ■

PRÉCISIONS

Cet humoriste barbu et sympathique a été assez souffrant.

Il faisait, l'autre matin, sa première promenade au Bois en compagnie et aux bras de deux amis.



Survient un diplomate de sa connaissance :

— Eh bien, Tristan comment vous portez-vous?...

— Vous en avez de bonnes, cher ami, je ne me porte pas... on me porte !...

BICHONNET INFIRMIER

DESSINS INÉDITS DE MOINSS









QU'EST-CE QU'ILS PEUVENT BIEN NOUS DIRE ?...

de Tristan BERNARD



Telle était la question que se posaient les savants, réunis au congrès de Pampelune pour chercher les moyens de communication possible entre la planète Terre et la planète Mars. L'accord s'était fait sur ce point, que les signes lumineux observés à la surface de Mars étaient bien des signaux à notre adresse, dont il s'agissait de trouver le sens. Et ce n'était pas douteux : pourquoi voulez-vous qu'une planète perde son temps à s'éclairer ainsi à giorno, si ce n'est pour converser avec d'autres planètes?

Le docteur Isodorus présenta une motion, qui fut adoptée à l'unanimité.

« Admettons, disait ce savant docteur, que les Martiens sont beaucoup plus avancés que nous dans la voie du progrès et qu'ils se sont rendu compte, par des moyens perfectionnés de téléphonie et de téléphotie, de tout ce qui se passe à bord de notre planète. Risquons donc le coup et écrivons-leur en français. Ça ne coûtera jamais que vingt-deux milliards ! »

Pour écrire à des gens qui habitaient si loin, il fallait se procurer une feuille de papier énorme et surtout un endroit très plat pour l'étaler. On choisit l'endroit classique pour une expérience de ce genre, les déserts de l'Afrique Centrale ; on supprima des oasis, on rasa des villages de nègres, pour empêcher que l'immense feuille fît des plis. Par la même occasion, on civilisa des quantités de noirs et l'on convertit au végétarisme tous les cannibales de l'Ouandri, de l'Ouandgé et de l'Ouandga, si friands jusque-là de chair humaine qu'ils nourrissent de leurs propres oreilles leurs ventres affamés.

On réquisitionna tous les produits de fabriques d'encre, si bien qu'en Europe l'encre manqua. Mme Séverine dut écrire sur l'écorce des arbres ses éloquents appels à la charité publique, durant que des tambours de ville, pareils aux anciens rapsodes, déclamaient dans les carrefours de Limoges, des Andelys ou de Loudéac les alexandrins de M. François Coppée.

Quand on eu rendu, par des procédés chimiques, l'encre parfaitement lumineuse, d'immenses rouleaux traînés par bœufs l'étalèrent pour former des lettres sur la feuille de papier. Ce travail dura près de quatre mois. Comme les signaux de Mars continuaient de plus belle, on avait décidé d'abord cette brève interrogation :

« Plaît-il? »



Chacune de ces lettres mesurait cent lieues de hauteur. Et l'on prit soin de mettre sur les i des points d'un diamètre tel, qu'une armée tout entière y pouvait évoluer.

L'inscription terminée, on attendit au grand observatoire du Gabon la réponse de la planète Mars. On n'attendit pas longtemps. Vingt-quatre heures après, courrier par courrier, la réponse de Mars arriva par lettres lumineuses isolées, qui apparaissaient l'une après l'autre, de quart d'heure en quart d'heure. L'observatoire les télégraphiait aux Terriens surexcités.

Or, la réponse à la question : Plaît-il? disait simplement :

« Rien. »

On étala dans l'Afrique Centrale une nouvelle feuille de papier, sur laquelle on écrivit ces mots (le travail ne dura que sept mois) :

« Alors, pourquoi, nous faites-vous des signes? »

Mars répondit :

« Ce n'est pas à vous que nous parlons. C'est à des gens de la Planète Saturne. »

TRISTAN BERNARD.

JEAN BELLUS

RAYONS X

— Tu pourrais mettre une culotte quand tu vas te faire radiographier.

(Dessin inédit de Jean Bellus.)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE PROFESSEUR AGRÉGÉ

MOUQUIN

Son appartement sombre et sévère, bourré de meubles moyenâgeux et de gravures anciennes, au parquet assourdi par de moelleux tapis, aux fenêtres dont les vitraux tamisent la clarté avare de la noble rue de Penthièvre a l'aspect d'un musée.

— Le musée de Cluny! remarque Bils.

Ou encore d'un évêché. D'autant mieux que le visage rond et replet du Dr. Mouquin et sa lèvre rasée lui donnent une apparence d'homme d'église. Sa voix calme, douce, légèrement onctueuse est celle d'un coadjuteur qui déclarerait :

— Veuillez attendre quelques instants. Mouseigneur va vous recevoir...

Mais nous doutons fort que le Dr Mouquin ait jamais pensé à renoncer aux joies du siècle car l'austérité est une vertu impraticable pour les hommes d'esprit, et il a beaucoup d'esprit, un esprit caustique qui inspira certaine inscription murale en Salle de garde de Laennec où un malin hasard lui avait d'ailleurs donné pour compagnon, un autre bon larron : le Dr Edouard Pichon, réputé pour sa verve mordante.

— Je me souviens, nous dit-il, que pendant nos études médicales, quand nous nous enfermions pour travailler il arrivait à notre charmant ami de se mettre à l'écart, de prendre sa tête dans ses mains et d'accoucher d'une chanson vache.

C'est à la même époque que le Dr Monquin se lia avec Alajouanine, Jacques Lermoyez et Jean Hutinel, ces deux derniers trop tôt disparus.

Le Dr. Mouquin est le médecin de la « Maison municipale de santé ». Cette appellation administrative et exclusive de toute poésie désigne l'établissement que les Parisiens d'antan connaissaient sous le nom de « Maison Dubois ». Là, mourut le graveur Constantin Guys, qui a fixé les mœurs du second Empire et qui eut les jambes écrasées par une voiture, le soir du Carnaval 1895; là fréquentèrent, dans une salle de garde qui avait joyeuse réputation — et pour cause — ces deux princesses de la galanterie Emilienne d'Alençon et Liane de Pougy. D'aucuns prétendent que la belle Emilienne ne se contentait pas d'y présider les gueuletons où Vénus et Bacchus étaient conviés mais qu'elle y avait aussi son bidet particulier : Petit point d'histoire qu'un Lenôtre eût pris plaisir à tirer au clair.

Le Dr. Mouquin peut revendiquer un titre rarissime : il est un vrai Parisien, né de parents et de grands-parents natifs de Paris.

— Et, à ce propos, dit-il, laissez-moi vous signaler une coïncidence qui me porte à croire que je suis voué aux couleurs : Je suis né rue Bleue. Quand j'eus dix ans, mes parents quittèrent la rue Bleue pour la rue Blanche et maintenant, comme vous voyez, j'habite la rue de Penthièvre qui s'appelait, au début du siècle dernier, la rue Verte.

Pour peu qu'il prenne fantaisie au Dr. Mouquin de parcourir toute la gamme — passage Violet, boulevard Richard-Lenoir, rue Lebrun, avenue de Montrouge; — nous lui prédisons encore quelques déménagements.

***

Mouquin est un nom qui « dira quelque chose » aux Parisiens de vieille souche quand ils sauront que M. Mouquin père était directeur général des recherches à la préfecture de police au temps du bon papa Lépine.

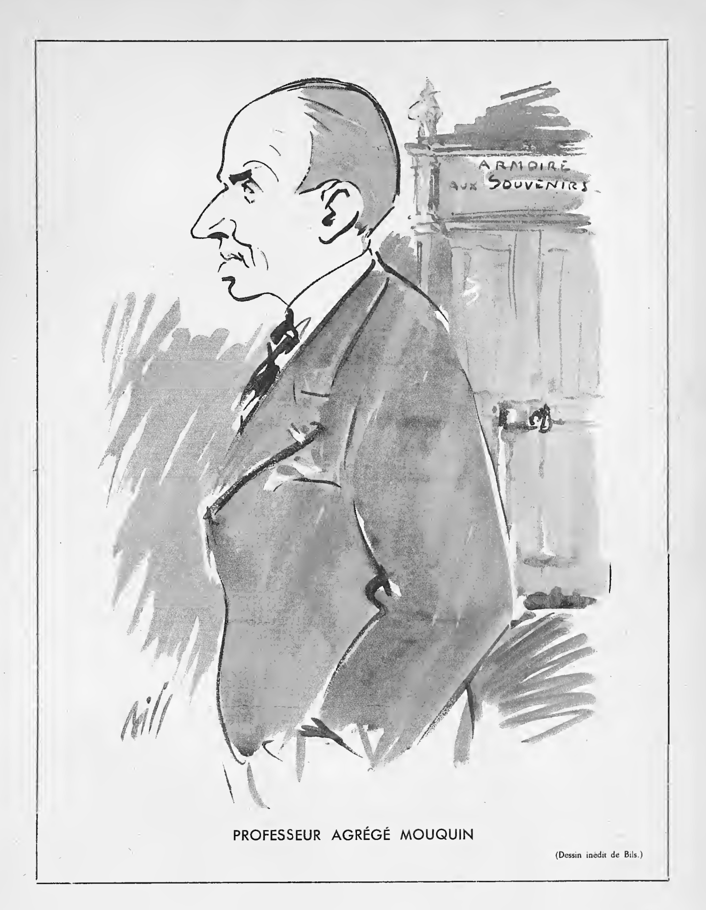
— Mon père, dit-il, était un grand gaillard bâti en Hercule. Dans sa jeunesse, il avait, pour s'amuser passé avec succès le concours de fort des Halles, épreuve qui consistait à se coltiner avec d'énormes sacs. Je ne vous cacherai pas que je serais bien en peine de suivre l'exemple paternel. Mais n'allez pas en conclure que je sois un dégénéré!

M. Mouquin père eut à s'occuper de la fameuse affaire du fort Chabrol.

— A cette époque, nous passions plusieurs mois dans une maison de campagne à Poissy et, chaque soir, dès que mon père mettait le pied sur le perron, nous lui posions tous la question :

— Alors est-ce qu' « il » tient toujours?

Heureux temps où les gangsters, les racketters et les kidnappers d'aujourd'hui étaient encore



PROFESSEUR AGRÉGÉ MOUQUIN

(Dessin inédit de Bils.)

dans les limbes et où le bruit courait qu'on allait faire donner l'artillerie contre Jules Guérin et ses assiégés que des amis bénévoles ravitaillaient en lançant des victuailles par les fenêtres! Oui, c'était le bon vieux temps que nous regrettons chaque jour un peu plus de n'avoir pas connu et qui inspire au Dr. Mouquin ces réflexions mélancoliques :

— Je ne crois pas encore avoir atteint l'âge de la décrépitude, mais je constate qu'aujourd'hui on s'embête partout. Autrefois la musique me passionnait : Wagner, César Franck, Debussy m'enchantaient. Aujourd'hui, ils ne m'intéressent plus. J'avais une autre passion: les gravures du XVIIIe siècle. J'en ai de pleins cartons et je ne les regarde plus. J'aimais flâner dans les vieilles rues, en feuilletant le « Guide pratique à travers le vieux Paris » du marquis de Rochegude et je n'ai plus le temps. Une première à l'Opéra, autrefois, c'était un événement dont tout le monde parlait, mais qui donc ça intéresse-t-il, aujourd'hui ? Et qui donc, aujourd hui, va au théâtre? J'en arrive à cette conclusion: je n'ai plus de passions.

— Mais alors, Docteur, c'est la sagesse?

— Peut-être. Mais la sagesse est bien ennuyeuse.

***

Pour l'homme qui s'embête, il existe un dérivatif : les voyages. Mais comme le Dr. Mouquin connaît une infinité de pays, l'effet de surprise n'y est plus.

— Dès que j'eus dix ans, mon père au lieu de m'envoyer faire des pâtés sur une quelconque plage eut l'heureuse idée de m'expédier à l'étranger. Devenu grand j'ai conservé l'habitude des voyages. C'est ainsi que je suis allé dix fois en Allemagne, cinq ou six fois en Angleterre et en Grèce, vingt fois en Italie, sans oublier la Roumanie, l'U. R. S. S. et l'Egypte (ce dernier voyage, je l'ai fait en compagnie de mon bon maître Vaquez).

C'est en Grèce que le Dr. Mouquin a fait cette remarque : quand, après ses études classiques, la tête bourrée des auteurs grecs, certains débarquent sur les rives de l'Hellade, ils éprouvent une désillusion : le berceau de notre civilisation apparaît tout petit à l'homme du XXe siècle, habitué au gigantesque, au colossal, au formidable. Et il est tout près d'accuser Hérodote, Thucydide et compagnie d'avoir démesurément grossi leurs querelles de clocher. « La bataille de Salamine, disait Briand, ne fut qu'un combat de bateliers ». Le Dr. Mouquin s'attendait donc à trouver un monde ridiculement étriqué. Pas du tout: la rade de Salamine lui apparut bien plus grande qu'il ne croyait. D'où l'on peut déduire que sans être comparable évidemment à la bataille du Jutland, le Verdun des escadres de Sa Gracieuse Majesté, la bataille de Salamine fut plus qu'une simple assommade à coups de rames.

***

Le Dr. Mouquin est un spécialiste du cœur. Mais la cardiologie a parfois d'étranges prolongements ainsi qu'il vient d'en faire l'expérience :

— Dernièrement, je vois arriver chez moi une jeune femme agréable qui me déclare de but en blanc :

— Docteur, je suis mariée depuis cinq ans et je suis toujours vierge.

Je n'ai pas sourcillé mais je ne me doutais certes pas que la suite de cette confession me réservait une surprise.

— Il y a longtemps que je dis à mon mari, poursuivit mon interlocutrice, que si lui n'est pas un homme dans toute l'acception du terme, moi, je suis femme et j'estime que cet état de choses ne peut plus durer.

Et elle expliqua fort clairement au Dr. Mouquin qu'elle était bien décidée à accepter les offres d'un partenaire « sérieux et offrant toutes garanties ».

— Seulement, précisa-t-elle, je désirerais avoir affaire à quelqu'un qui ne soit pas trop brutal, car je suis cardiaque et mon cœur a besoin de ménagements!

J'avoue, continua le Dr. Mouquin que je suis resté perplexe. J'ai déclaré à ma cliente :

— Madame, vous me posez là un cas de conscience et vous attendez de moi, somme toute, que je joue un rôle d'intermédiaire qui n'a plus avec la médecine que de lointains rapports. Qui me dit que votre mari ne me gratifiera pas d'une bonne paire de claques ou d'une balle dans la peau?

— Qu'à cela ne tienne, répliqua la dame. J'en parlerai à mon mari.

Effectivement, quelques jours plus tard, la dame lui écrivit une lettre de quatre pages où elle lui rendait compte des explications qu'elle avait eues avec son époux.

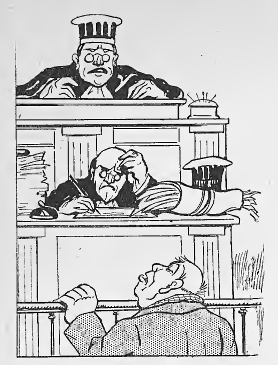
« Mon mari, écrivait-elle, admet mes raisons. Mais il ne veut me confier qu'à quelqu'un dont on puisse garantir la moralité et la santé ».

— Et qu'allez-vous faire? avons-nous demandé au Dr. Mouquin.

— J'ai quelqu'un en vue, nous a-t-il répondu... quelqu'un de doux et en même temps de dégourdi»

On connaissait les donneurs de sang : verrons-nous un jour les donneurs d'amour diplômés, enseignant aux épouses dédaignées ce que Daphnis apprit à Chloé?

RIDENDO.



LES SOURDS

— Vous n'avez donc pas entendu lo voix de votre conscience ?

— Lo victime criait si fort !

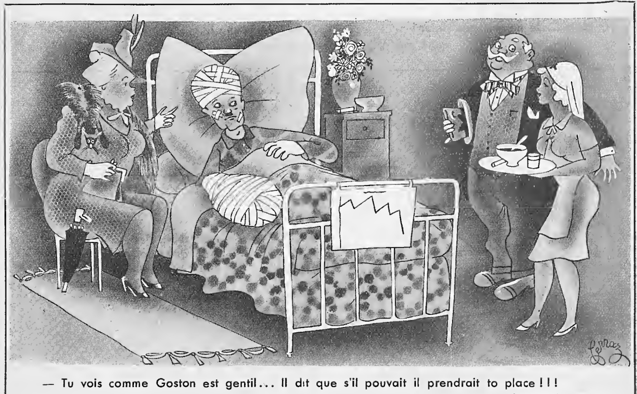
(Dessin inédit de Luc Megret.)



— Est-ce qu'il prend bien régulièrement son eou de Vittel ?

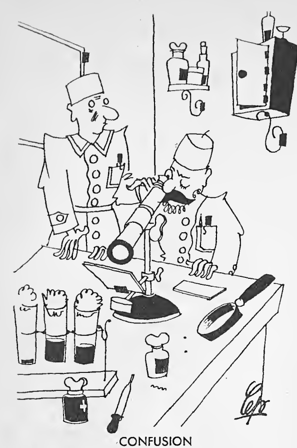
— Oh ! Pour ça oui, tous les soirs il fcit son absinthe avec !

(Dessin inédit d'Armengol.)



— Tu vois comme Goston est gentil... Il dit que s'il pouvait il prendrait to place !!!

(Dessin inédit de Ferraz.)



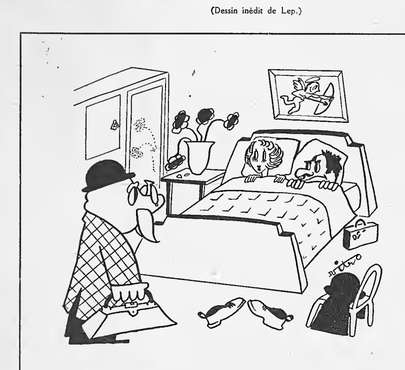
CONFUSION

— ...Il y a quelqu'un qui a le carreau !
— ...Et alors !... Je ne suis pas vitrier !

(Dessin inédit de Lep.)

— Ça y est, le patron donne encore un os à ronger à la bonne !

(Dessin inédit de Voulfow.)



GRIPPE

— ? ?
— Mon chéri, c'est le Docteur... Il dit que la pièce est tellement froide que s'il découvrait le lit pour m'ausculter, j'attraperais une bronchite !...

(Dessin inédit de Nitro.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN

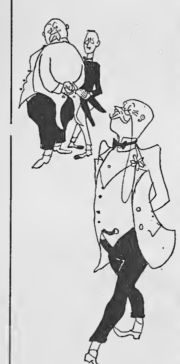
Monsieur JESSUY



Sans être de la force de M. Champion, M. Jessuy est un excellent joueur. Mais il le sait. Il le sait trop. Et si, chez le premier, tout est modestie, indulgence, gentillesse, le second n'est qu'orgueil, arrogance, hargne même.

Que vous soyiez son partenaire ou, au contraire, un de ses adversaires, il n'a pour vous que du mépris — et il ne prend même pas la peine de tâcher à dissimuler les sentiments qu'il éprouve. Seul ici-bas, entre tous, M. Jessuy sait jouer au bridge. Tout en lui vous le dit, vous le crie, s'efforce de vous en persuader. La partie, dans ces conditions, manquera peut-être d'agrément. Cependant, prudent, j'ai écrit « peut-être ». Il est possible que grâce à vous...

Mais je ne veux anticiper et vous conclurez vous-même.



Partenaire de M. Jessuy, laissez-lui sans hésiter la direction de chaque coup. Ne luttez pas avec lui. D'avance je puis vous assurer que, quelle que soit votre déclaration, il vous l'enlèvera toujours. Il n'y a que lui, je vous le répète, qui sache jouer et lui seul, par conséquent, doit jouer. Pour vous, advienne que pourra. Montrez-vous souple, distant, soumis et respectueux à l'égard de M. Jessuy. Annoncez-lui votre jeu avec le plus de correction possible et, quoi qu'il advienne, demeurez-en là. Laissez à votre partenaire toutes les responsabilités et, moins encore qu'avec un autre, gardez-vous surtout de faire le terre-neuve. Aux heures critiques consolez-vous en vous répétant in petto et gaîment des tirades tragico-comiques dans le genre de celle-ci : « Tu l'as cherché, bandit! Tu l'as voulu, misérable! Eh bien maintenant, expie ton crime... »

Sans doute me direz-vous, et je le sais bien parbleu! que vous expierez, vous aussi, pour moitié. Et puis après? La belle affaire! Quand on a une belle âme, quand on possède de la vie une certaine philosophie et qu'on est désintéressé, la position de Samson est bien souvent pleine d'agréments. Elle frôle le sadisme? Pourquoi pas? Le bridge lui-même aussi n'en est pas dépourvu. Ce qui vous prouve, en somme, une fois de plus, qu'ici-bas tout est dans tout...

Et réciproquement comme disait Capus.

Adversaire de M. Jessuy, les choses changent un peu de forme. Montrez-vous alors actif et vigilant. Soyez à l'affût de toutes ses audaces. Ne lui laissez rien passer et profitez tout de suite, sans attendre, de ses feintes trop riquées. Permettez-moi, entre temps, de vous signaler un cas que je considère, pour ma part, comme classique et faites-en votre profit.



Votre partenaire a donné les cartes et a ouvert par une couleur. A sa gauche, M. Jessuy, pour vous faire monter dans cette couleur et arriver finalement à un contre, en annonce lui-même une autre, même assez faible, par deux. Votre position, à vous troisième est celle-ci : une ou deux petites cartes dans la couleur de votre partenaire, un honneur quatrième dans la couleur de Jessuy, un as ou un mariage dans une autre couleur. Quelle décision, alors, allez-vous prendre? Il ne peut, à mon sens, y en avoir qu'une seule. Gardez-vous bien, à ce moment, de parler de sans-atout. Vous allez, sans hésiter, contrer l'annonce de Jessuy. Etant donné dans ce coup la répartition des cartes il y a de fortes chances pour que le jeu du quatrième soit blanc ou à peu près blanc. Il ne pourra annoncer une troisième couleur : « Bah ! se dira-t-il sûrement, un contre à deux ne va jamais bien loin. Et puis laissons donc à Jessuy toutes les responsabilités. » Quant à votre partenaire qui a, dès longtemps compris, il se gardera bien d'enlever votre contre. Si Jessuy n'a point une couleur de réserve on peut dire trivialement que, si grand joueur soit-il, il est fait comme un rat. Tel est pris qui croyait prendre. Ce coup rapporte en général de 600 à 800 points et comme il peut se reproduire trois ou quatre fois au cours de la partie il vous permet souvent de compenser les pertes que vous déploriez tout à l'heure.

Et puis même, il faut être franc, le rire jaune, indéfinissable, qui est celui de Jessuy quand il s'est senti manœuvré par des joueurs incontestablement et vraiment moins forts que lui, ne vaudrait-il point toutes les pertes du monde?

SHÉRIDAN.



— Vous savez, de mon temps, on n'avait pas encore inventé les microbes, et puis, y avait moins de médecins que maintenant.

(Dessin inédit de M. Thierry.)



ÉNORME

— Je ne l'envoie pas à l'école. Le docteur a dit qu'il y avait une épidémie de " varicocèle ".

(Dessin inédit de Dillais.)

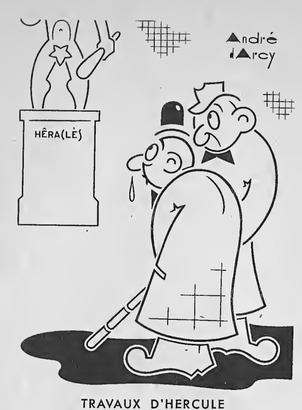


SPORTS D'HIVER

— Mais... vous êtes fou Agénor ?

— Pas du tout, je soigne mes cors par la cryothérapie.

(Dessin inédit de Peyrache.



TRAVAUX D'HERCULE

— Cent vierges en une nuit ! Eh bien dites donc... Il était dur de la feuille !

(Dessin inédit d'André d'Arcy.)



— Voyons mon ami, ne criez pas comme cela, c'est assommant, mettez-vous un peu à ma place.

(Dessin inédit de R. Cotinot.)



— C'est la faute à "petite mère" qui m'a dit que mon fiancé... je pouvais me le mettre... quelque part.

(Dessin inédit de Minot.)



..... ton nom est femme.
W. S.

— Seigneur mon Dieu, je suis chez une fille !... monologuait le docteur P. Rilleux, à première inspection du boudoir où venait de l'introduire une soubrette, évidemment dénuée de préjugés. Mais, cette carte, saperlotte !...

De la très vaste poche intérieure d'un pardessus émergeait tout un hérissement de pinces et de longs instruments nickelés, trahissant la spécialité pour femmes : il y plongea deux doigts, dans cette poche, y pêcha le bristol où se gravaient, timbrés d'une couronne, les mots suivants :

La Vicomtesse de Luchon

28 *bis*, rue de Prony.

Tout de suite il s'injuria.

Fallait-il qu'il fût assez bête, assez distrait, assez gaffeur, pour n'avoir pas deviné tout de suite... un pareil nom... avec l'adresse !... et pour avoir pu croire que c'était celle d'un mari, la main d'un homme, qui avait écrit au revers : *Prie M. le docteur P. Rilleux de vouloir bien passer chez elle dans la matinée, si possible.* Oh !

D'ailleurs, il avait le temps ; par hasard, ce jour-là, sa matinée n'était pas très chargée ; et, bien qu'il eût comme un pressentiment que sa visite ne lui serait pas lucrative, il attendit plus goguenard en somme qu'irrité, et prit patience à contempler, en ses détails, l'ameublement de la donzelle.

Les murs ruisselaient de peluche. Les cadeaux des messieurs s'entassaient sur une console, présents offerts, en sus du prix coûtant, dans un élan de gratitude, car il en est que la fatigue rend plus tendres et généreux : drageoirs de Saxe, cachets d'onyx aux armes des Luchon, doux éventails aux berquinades peintes, petites brouettes de jonc doré toutes chargées de belles fleurs, sacs de bonbons au paraphe fameux, vide-poches faits de chasubles dont les débris, après cent ans, venaient parer le boudoir de l'impure. Sous son vitrage, un petit meuble du XVIIIe préservait du contact les œuvres reliées — d'où lui venaient-elles, Seigneur ! — de Bossuet (Jacques-Bénigme), et du grand vicomte René, tandis que, sur la table, à portée de la main, éreintés et leur jaune brochage en lambeaux, s'offraient deux livres de M. Ohnet, infatiguablement relus, incessamment approfondis.

Un bel acteur en uniforme, pavanait dans un cadre au-dessus de sa dédicace.

Mais dans un angle du boudoir surtout, un détail révélait à tous les visiteurs cette piété filiale qu'elles étalent volontiers, parce qu'elles sont deux fois filles, peut-être... Drapé de crêpe et piqué d'immortelles, un petit chevalet, embelli d'un paysage tumulaire en cheveux, mettait à l'étalage le portrait d'une vieille dame aux traits épanouis de proxénète heureuse. Au bas de la photographie, le docteur lut ces mots, surajoutés par une main de femme :

Ma mère : 17 juin 90

— A présent, je suis sûr de n'être pas payé, opina P. Rilleux.

Mais la porte s'ouvrit : Mme de Luchon parut, vêtue de peluche, elle aussi. Sa figure, fort jeune et, ma foi, très jolie, était celle d'une bonne fille, dénuée d'âme, incontestablement.

P. Rilleux était le docteur à l'ancienne façon, très scrupuleux sur les principes, mais pas galant, presque brutal.

Il commença par cette phrase :

— Il me faut m'enquérir tout d'abord, vicomtesse, si vous n'avez pas déjà de médecin : je ne voudrais aller sur les brisées d'aucun de mes confrères.

Quand elle eut affirmé n'avoir jamais été malade, il changea brusquement de ton :

— Et bien ! alors, ma fille, raconte vite ta petite histoire : je suis extrêmement pressé.

Sans protester aucunement contre une telle familiarité, la vicomtesse raconta les symptômes du bobo sans malignité ; mais, par une contradiction qui leur est familière, quand il fut question d'examen plus précis, elle manifesta la plus noble pudeur, rougit, et déclara que jamais elle n'oserait se faire voir ainsi devant un homme !

Comme il s'impatientait, elle dut consentir, et l'examen fut bref, les signes étant évidents.

P. Rilleux formula son diagnostic. Elle ne comprit pas, crut que c'était plus grave ; et, la novice qu'elle était, une orgie de sanglots, un déluge de larmes l'étouffèrent. Alors, le médecin se fit doux et brave homme, promit qu'elle pourrait guérir, lui recommanda de bien suivre à la lettre toutes les prescriptions, et rédigea son ordonnance.

Quand elle fut un peu calmée, encore secouée de loin en loin par un sanglot, le docteur s'efforça de lui faire comprendre ce que veut dire le mot contagion, et quelle abstinence il impose. Il fallait qu'elle eût le courage de renoncer, pour quelque temps...

Docile et littéralement terrassée de chagrin, elle promit, avec serment, répétant un à un, comme un enfant qui demande pardon, les mots que lui dictait le médecin :

— Mon bon docteur... je jure... de ne voir aucun homme... jusqu'à ce que... je sois... complètement guérie...

P. Rilleux reprit son chapeau, et de sa voix la plus paisible :

— C'est deux louis, mon enfant ! dit-il.

Alors, ce fut tout à fait drôle.

Mme de Luchon sembla réfléchir trois secondes. Cette idée, peu familière à sa routine, de donner de l'argent à un homme, prit une si grosse importance dans sa minuscule cervelle, que sa mémoire en fut, du coup, annihilée. Ce serment qu'elle venait de faire en parfaite sincérité, elle l'oublia tout à fait, retrouva le sourire qui lui servait pour enjôler les créanciers, et superbe de simplicité, elle offrit au docteur ses appas encore peu revêtus.

P. Rilleux, ébahi, fila à toutes jambes.

Dehors, il reprit ses esprits ; assez pour éclater de rire, et tandis qu'il faisait claquer la portière de son coupé :

— J'en ai vu beaucoup, se dit-il, mais pour un cas d'inconscience, celui-là me paraît pommé !...

Dr Maurice de FLEURY.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD.

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
SIROP
LE BRUN
CALMANT


113.058
6e ANNÉE N° 111
5 Juin 1939
OUVERTURE
DE LA PÊCHE
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
J. Touchet
Ridendo



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES. 125 fr.
ETRANGER (série A.). . 150 fr.
ETRANGER (série B.). . 170 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet **par R. DIEUDONNÉ**



Tous les goûts sont dans la nature J'aime la pêche et j'aime les pêcheurs, et quand je dis la pêche, c'est de la pêche à la ligne que je veux parler, de la pêche au coup qui permet de rester pendant des heures sur une place que l'on connaît comme si on l'avait visitée et dont chaque touche vous met un peu d'émotion au cœur.

Et même quand on ne prend rien, on peut rester des heures avec l'espoir que les poissons qui ne sont pas là vont venir et que ceux qui n'ont pas faim vont avoir faim.

Je séjournerais de la fine pointe de l'aube jusqu'à la tombée de la nuit, assis à côté d'un vrai pêcheur dont la conversation est pleine d'enseignements.

J'écoute et j'apprends des vérités premières qui, jusqu'alors, me restaient complètement étrangères. C'est ainsi qu'on devient pêcheur et non pas en apprenant les règles dans un manuel.

C'est ainsi, vous dis-je, que j'ai appris bien des choses, entre autres que les poissons employaient entre eux un langage d'une grande clarté.

— Et je le démontre, m'a dit mon pêcheur à la ligne. La preuve, c'est que quand un poisson se décroche, il le dit aux autres et vous êtes toujours au moins cinq bonnes minutes avant d'avoir une touche.

Un autre m'a demandé :

— Qu'est-ce que vous mettez dans vos boulettes?

Je lui ai fait l'inventaire du blé, du chénevis, de la mie de pain, de l'huile d'aspic et autres saletés que je pétrissais dans la glaise pour attirer le poisson.

Mais mon interlocuteur hochait la tête avec un air de hautain mépris. Il commençait à m'énerver un peu, quand tout à coup, il consentit à parler :

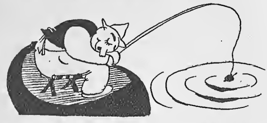
— L'amorce, ce n'est rien. Ce qui compte, c'est la purge.

— Quoi ?

— Parfaitement ! Il faut purger votre poisson pour lui donner faim. Quand il a faim, il mord, c'est facile à comprendre. C'est pourquoi je ne fais jamais de boulettes sans y mettre de l'aloès.

C'est le même qui me raconta qu'au printemps le brochet ne mord pas parce qu'il a mal aux dents. Ce ne serait pas drôle si le pêcheur racontait de pareilles histoires sans être profondément convaincu, mais il l'est et il l'est tellement que, pour peu qu'on soit installé dans une barque, près de lui, en plein soleil, on arrive à partager sa croyance.

Il existe des pêches infiniment plus distinguées que la pêche au coup, entre autres cette pêche au lancer à la mouche, pour laquelle il faut louer des rivières à truites plus coûteuses qu'une chasse en Sologne. Mais c'est du sport, paraît-il, tandis que notre bonne petite pêche au bouchon, n'est qu'un passe-temps sans élégance.



Je m'en moque. La pêche à la mouche exige des promenades dans les prés et des efforts épuisants, tandis que, de son bateau, avec une ligne solide, et une épuisette, il faut vraiment piquer un « monstre » pour avoir un effort à faire et ce sont là des choses qui n'arrivent pas souvent.

Vous avez beau en voir et en entendre de toutes les couleurs, si je puis ainsi dire, on ne vous a jamais raconté qu'un pêcheur à la ligne était mort d'émotion.

Je ne plaisante pas. Nous avons assez de troubles dans notre existence actuelle pour nous réjouir qu'un passe-temps qui ne fait de tort à personne puisse nous valoir autant d'oubli et autant d'apaisement.

■ ■ ■

Les examens sont commencés et un de mes jeunes parents est venu me montrer sa dissertation de philosophie, en me demandant mon opinion, que je me suis bien gardé de lui donner. J'ai eu un trois de version latine pour avoir fait le devoir d'une filleule et cette note sur une dissertation française : « Devoir idiot, négligence et fai-



blesse d'esprit ». Depuis ce temps-là, la famille me regarde avec un petit peu de pitié et même trouve-t-elle ma situation — qui n'est pourtant pas considérable — passablement surfaite.

J'en reviens à la dissertation et au sujet de la dissertation, dont je me serais joué à l'époque où je faisais mes humanités, mais qui aujourd'hui m'a semblé terriblement compliquée. Il aurait fallu que je relusse les manuels, que j'allasse chercher la doctrine de Condillac et qu'en fin de compte, je refisse ma philosophie, ce dont Dieu me garde ! Mais la morale que je veux tirer de cette petite histoire, c'est que, de l'enseignement, il ne nous reste presque rien pour peu que nous ne pratiquions pas.

Beaucoup d'éminents docteurs seraient incapables de faire aujourd'hui le problème des deux robinets qui cherchent des complications pour remplir une baignoire ou bien celui dans lequel on demande l'heure à laquelle deux trains se croiseront quand il est si simple de consulter l'indicateur.

J'ai pour ami — ce n'est pas M. Lebrun — un ingénieur sorti premier de Polytechnique. Comme on parlait de je ne sais plus quelle pièce de Racine dont on annonçait la reprise, il nous demande de qui était la musique, car il mêlait cette tragédie à quelque opéra. Et comme sa femme le tançait en rougissant de honte, il haussa les épaules, en laissant



entendre que c'étaient de bien petites choses pour lui dont toute l'application était concentrée sur la recherche de nouveaux gaz asphyxiants.

■ ■ ■

Car c'est là une conversation qui trouve aujourd'hui sa place dans les dîners privés.

Alors qu'on ne s'entretiendrait pas décemment de nos selles ou de nos indispositions, on parle des gaz, des torpilles et de tout le gâchis que peut faire une escadrille, en mangeant du homard à l'américaine.

Je peux vous annoncer d'ailleurs une assez bonne nouvelle. Si des malheurs arrivent, vous serez, avec ou sans masques, moins encombrés d'infirmières que la dernière fois, et ce sera toujours un progrès.

Depuis qu'on sait, plus ou moins, que la seule meilleure chance d'avoir des enfants est de faire l'amour à une certaine époque, un fabricant nous a expliqué devant un membre, si l'on peut dire,



— Vous voudriez une potion pour vous faire dormir ?

— Oui, Docteur... à moins que vous puissiez donner quelque chose pour réveiller mon mari...

(Dessin inédit de Julhès.)

de l'Institut, que l'industrie de la feuille anglaise traversait une crise dont elle aurait bien du mal à se relever. Quant aux hormones et à toutes les glandes, on en parle librement comme s'il s'agissait là d'une discussion gastronomique. Je ne suis pas de ceux qui se formalisent, mais j'avoue que si j'avais vingt ans, j'aurais de grands regrets de voir retirer toute poésie à l'amour.

Le plus joli mot que j'ai entendu il y a déjà longtemps, c'est celui d'une fille à sa mère. Elle annonçait à sa maman que le ciel avait béni son mariage et qu'elle allait avoir un bébé.

La mère lui demanda :

— C'est pour quand ?

Alors la jeune femme répondit avec une spontanéité charmante :

— Mais maman, comment veux-tu que je sache ?

Mais elle rougit et ajouta :

— Tu es drôle, maman avec tes questions.

Mais, trop souvent, il n'y a pas d'erreur possible puisque tout est prévu.

L'autre jour, j'écoutais à la T. S. F. la tribune des femmes. Ces dames racontaient que s'il y avait moins d'enfants, c'était à cause des menaces de guerre, ce qui fit protester justement Jean Guignebert qui préside ces débats.

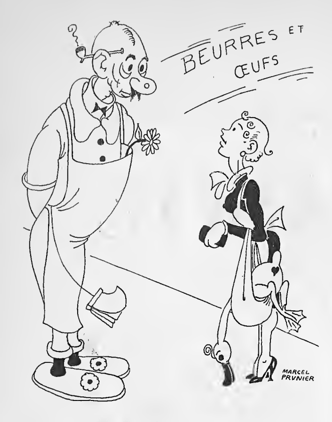
— La guerre ? je la hais, mais mettez-vous bien dans la tête que la grippe espagnole a fait dans tous les pays d'Europe plus de victimes que la guerre elle-même.

La dénatalité, elle sera vaincue le jour où, comme jadis, personne ne faisait peut-être un enfant exprès, mais ne faisait rien pour ne pas en avoir.

Robert DIEUDONNÉ.

LUI. — En me refusant vous ne savez pas ce que vous perdez !
ELLE. — Oui mais je sais ce que je garde !

(Dessin inédit de M. Millière).



— Le nouveau médecin déconseille le beurre, les œufs et les fromages à ses malades.

— C'est bon... j'interdirai à mes clients d'être malades.

(Dessin inédit de Marcel Prunier.)



CYNISME

— Tu as eu le toupet de me dire que tu allais chez le dentiste. On t'a vue au Bois avec un Monsieur.

— C'était lui.

(Dessin inédit de Dillais.)

INQUIÉTUDE

L'accouchée. — Dites..... Docteur..... si on pouvait persuader mon mari qu'il me l'a fait..... un jour qu'il était " noir ".

(Dessin inédit de Randoing.)



LE CONCOURS DES SOBRIQUETS



Dr PLACENTA. — *Toto, tu fais tes devoirs?*

TOTO. — *Oui, papa... Un devoir de français.*

Dr PLACENTA. — *Sur quel sujet?*

TOTO. — *On nous demande de donner des définitions... Justement, je voudrais te demander ce que c'est qu'un « sobriquet ».*

Dr PLACENTA (doctement). — *Un sobriquet c'est un surnom...*

TOTO. — ... *Alors quand je dis: « Le professeur est un chameau », c'est un surnom?*

Dr PLACENTA. — *Non, dans ce cas, c'est un qualificatif!*

TOTO. — *Pourquoi?*

Dr PLACENTA. — *Pour que « chameau » soit un sobriquet il faut qu'il soit pris substantivement. Par exemple, quand tu dis : « Ce chameau m'a flanqué deux heures de colle » chameau est un sobriquet. D'ailleurs, un sobriquet n'est pas forcément péjoratif. Il y a des sobriquets agréables, flatteurs, amusants.*

TOTO. — *Par exemple, quand tu m'appelles « Mon Trésor »?*

Dr PLACENTA. — *Exactement. Mais en fait de sobriquets agréables, flatteurs et amusants, ce n'est pas à toi que je pense, mais au concours de Ridendo... Car moi aussi, j'ai mon devoir à faire...*

TOTO. — *Et ça te barbe?*

Dr PLACENTA. — *Que dis-tu, petit misérable? Ça me passionne! On ferait sa médecine rien que pour avoir le plaisir de participer aux concours de Ridendo, d'autant plus que les lauréats sont récompensés de leurs peines par des prix magnifiques.*



RÈGLEMENT :

Tenant compte de la composition et de l'effet des 5 produits annonceurs de "Ridendo"

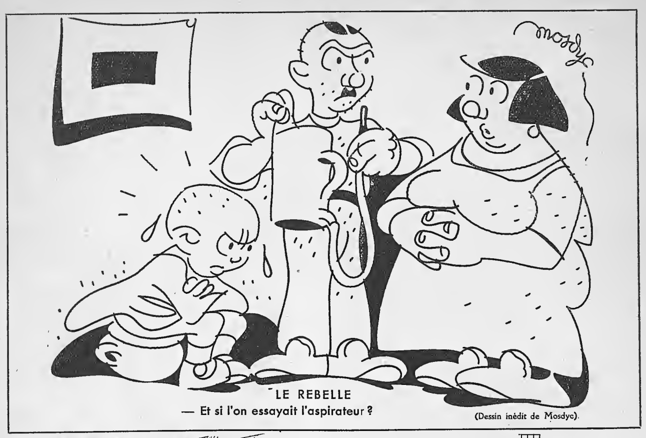
BIOTRIGON - BI-CITROL
EUCALYPTINE - MICTASOL - PANCALCION

trouver pour chacun d'eux un ou plusieurs sobriquets précis, spirituels et amusants, sans gauloiserie excessive.

- Utiliser la feuille de réponse parue dans le N° du 20 Avril.
- Le concours est strictement réservé aux médecins abonnés à "Ridendo".
- Les concurrents timides peuvent prendre un pseudonyme.
- Les réponses seront reçues jusqu'au 5 Juillet, dernier délai.
- Les meilleures réponses seront publiées dans "Ridendo".

DES PRIX MAGNIFIQUES RÉCOMPENSERONT LES LAURÉATS

(VOIR LISTE PARUE DANS LE N° 108)



LE REBELLE

— Et si l'on essayait l'aspirateur ?

(Dessin inédit de Mosdyc).

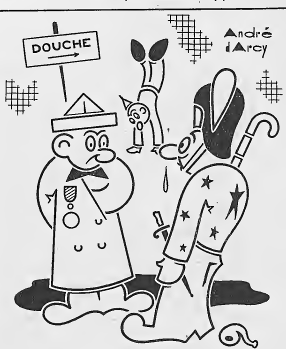


A LA VISITE

— Alors! Quinze dont huit ?

— Non. Quinte et quatorze.

(Dessin inédit de Remga.)



CHEZ LES FOUS

— Alors, vous n'êtes qu'un simple grenadier de l'Empire ?

— Ah oui... moi j'ai toujours eu des goûts simples.

(Dessin inédit de André d'Arcy.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA)

A UN CHEVEU !

Un de nos anciens jeunes premiers — qui joue toujours ces rôles-là, mais qui n'en a plus l'âge — a des ennuis avec sa... tête.

Lisez que le pauvre garçon voit avec regret son crâne se déplumer de plus en plus.

Et cela modifie un peu son « beau physique ».



C'est pourquoi, le sémillant Pierre B... consultait, l'autre matin, un de nos plus célèbres médecins, un peu étonné d'être dérangé pour une si petite chose...

— Alors ? Comment conserver mes cheveux?... insistait entre temps l'acteur.

Alors, l'homme de l'art, mi-figue, mi-raisin :

— Pour les conserver... mais... je ne vois qu'un médaillon !

■ ■ ■

LE DÉCOR SYMBOLIQUE

Ce peintre à la mode, célèbre autant par son collier de barbe que par le charme de son pinceau, ne peint pas que les jolies femmes de la société parisienne. Il a mis tout son talent dans le portrait qu'il vient de terminer du docteur W...

La figure est très ressemblante. Mais on ne s'explique guère le décor... c'est-à-dire le pan coupé que l'on voit sur le tableau et sur lequel se détache l'énergique physionomie du bon docteur.

Un pan coupé !... s'exclamait l'intéressé... Je dois évidemment considérer ça comme un symbole... Ne suis-je pas chirurgien !

Souhaitons du moins au bon docteur W... de n'avoir jamais à couper de... pans !

FÉMINISME

Quelques initiés seulement savent que le savant docteur A. C... prépare un nouveau livre — nouvelle somme d'une admirable expérience.

Le bouquin sera édité simultanément en Amérique et en France comme pour *l'Homme, cet inconnu.*

On parlait de ce prochain événement devant la marquise de Cr...

— Oh ! fit-elle, j'espère que cette fois son titre est tout trouvé !

— Et lequel?...

— Eh bien, mais... *la Femme, cette inconnue.*

Suggestion soumise à l'intéressé !

■ ■ ■

A VOUS COUPER LE SOUFFLE !

Le médecin général Z..., comme tout bon militaire, aime conter l'anecdote.

Il le fait avec art.

C'est ainsi qu'il affirmait avoir entendu, jadis, un aide-major, après un engagement aux colonies, s'impatienter auprès d'un blessé... Il était obligé de tirer la jambe du pauvre gars :



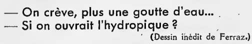
— Tais-toi, disait-il au patient, tais-toi, mon vieux ! Tu sais bien que je fais ça pour te sauver la vie...

Mais le gars se plaint de plus belle.

Alors le toubib, dans le feu de l'action, a ce mot imprévu :

— Ah ! mon pauvre vieux, tais-toi... Tu me coupes les bras !





— On crève, plus une goutte d'eau...
— Si on ouvrait l'hydropique ?

(Dessin inédit de Ferraz.)



PROPOS D'HIVER

— Si tu ne prends pas ta potion, je ne t'emmènerai pas voir papa et tonton à l'hôpital.

(Dessin inédit de Bim.)

— Il est dit que je serai toujours roulé par les femmes !

(Dessin inédit de Maurice Millière.)



Debout à côté de sa mère, Hélène attendait, éclatante de fraîcheur dans une robe toute simple, mais claire, mais gaie, que la grâce de son jeune corps rendait incomparable. Elle était parée d'un intact et encore timide prestige féminin, sous lequel on sentait bouillonner une fougue d'ardeurs confiantes. Elle paraissait rieuse, mais des langueurs soudaines, des lueurs de gravité dans ses beaux yeux lui donnaient, en plus, les séductions qui viennent d'un mystère intime très touchant. Elle prit la défense de son frère, qui avait eu un mauvais bulletin.

— Laissez-le donc, maman ! Vous voyez bien que Zido n'a pas très bonne mine. Quand il sera plus fort, il travaillera mieux. Pas vrai, Zido ?

— Est-ce que tu prends bien régulièrement ton huile de foie de morue, au moins? demanda plaintivement Mme Garfouillat, car cette triste personne ne pouvait revoir son cadet sans penser aux infidélités qui avaient marqué cette naissance tardive.

— Oui, maman, à l'infirmerie, dit Garfouillat, qui d'ailleurs, trompant la surveillance de sœur Eudorée, jetait le plus souvent possible par la fenêtre cette cochonnerie d'huile de foie de morue.

— Tire la langue, dit Mme Garfouillat. Elle n'est pas belle, ta langue ! Est-ce que tu fais ton gros tous les jours?

— Presque, dit Garfouillat, qui mentait, car il éprouvait pour les cabinets une aversion insurmontable et se retenait jusqu'à la dernière extrémité d'y aller. Il faut bien dire que l'odeur en été, et de mauvaises bises, en hiver, justifiaient jusqu'à un certain point cette aversion. On faisait grand cas à Sainte-Colline de la vertu, mais on y négligeait fort les détails de l'hygiène.

— Et t'a-t-on purgé?

— Oui, maman, dit Garfouillat.

— Ça t'a fait?

— Ça m'a fait huit fois, dit Garfouillat, qui en rajoutait, car il n'avait avalé que la moitié de la purgation.

— Ecoutez, dit Hélène, vous avez fini, oui?

— Tu verras, Hélène, dit Mme Garfouillat, en prenant son air le plus lugubre, tu verras, quand tu auras toi-même des enfants... Comme disait ma pauvre mère, qui en avait élevé neuf : « Quand le ventre va, tout va ». Et toi aussi, Hélène, j'ai



bien surveillé tes selles, lorsque tu étais petite. Jusqu'à l'âge de vingt-deux mois, tu allais toujours en diarrhée, et le médecin s'en étonnait. Pour Zido c'est le contraire, il a toujours fait sec et de couleur foncée. Dans un sens, j'aimais mieux ta diarrhée, Hélène, car ma pauvre mère avait coutume de répéter : « Il vaut mieux avoir le ventre libre. Selle molle fait le teint clair. Selle dure fait l'âme triste. »

Mme Garfouillat, excellente mère de famille, possédait un infini répertoire de maximes intestinales, qu'elle disait tenir de feu sa pauvre mère, personne de l'ancien temps, qui avait toujours accordé aux choses du ventre une portée et une attention extrêmes. Mais cette science choquait Hélène Garfouillat, qui suggéra :

— Je connais quelqu'un qui a peut-être faim...

— Moi, dit timidement Garfouillat, en fixant les yeux de la convoitise sur un alléchant paquet rose que sa sœur tenait à la main.

— Malheureusement, ajouta Hélène, nous n'avons guère pris que des choux à la crème, et je crois que Zido ne les aime pas beaucoup...

— Oh, ben, alors! cria Garfouillat, dans un grand mouvement d'indignation sincère.

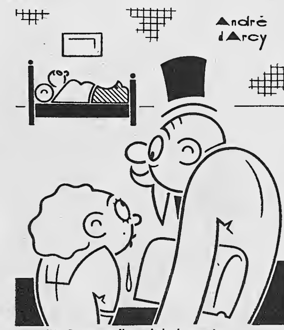
Mais il vit à sa sœur un air tendrement malicieux qui le rassura, et le paquet fut ouvert séance tenante, tandis que le collégien, sur sa chaise, trépignait de gourmandise.

Gabriel CHEVALLIER.



— Il est inutile de mettre des ventouses si bas.
— Mais, Docteur, ce ne sont pas des ventouses.

(Dessin inédit de Jacques Cathy.)



— Voilà, Docteur, il avait le hoquet...
— Vous n'aviez qu'à lui faire peur!
— Justement... je l'ai fait... mais maintenant il a la jaunisse.

(Dessin inédit d'André d'Arcy.)



DIAGNOSTIC

— Le malade du premier a de la fièvre et celui du troisième a des rougeurs.
— En somme, à eux deux, ça pourrait bien faire une scarlatine.

(Dessin inédit de Elsen).



— Tout est fini entre nous, Monsieur... rendez-moi mes lettres et le thermomètre !

(Dessin inédit de M. W. Sauvant.)



CONTAGION



de Emile FATRISTE

Chez le médecin, après un examen minutieux du client.

LE CLIENT, *anxieux.* — **Eh bien, docteur?**

LE MÉDECIN. — **Eh bien, cher Monsieur, vous êtes pris. Quinte, quatorze et le point comme on dit. Voilà qui vous apprendra à être plus prudent et à mieux choisir vos conquêtes.**

LE CLIENT. — **Je vous assure pourtant, docteur, que je n'ai eu affaire qu'à une seule personne...**

LE MÉDECIN. — **Ça suffit!**

LE CLIENT. — **Oh! mais une personne excessivement sûre.**

LE MÉDECIN. — **On s'imagine toujours ça.**

LE CLIENT. — **Songez donc que c'est...**

LE MÉDECIN. — **Je n'ai pas besoin de savoir.**

LE CLIENT. — **Si, pour que vous vous rendiez un compte bien exact. C'est la femme du greffier de la justice de paix du XXXe arrondissement.**

Le lendemain. Même décor. Un nouveau client vient de se faire examiner aussi minutieusement que le premier.

LE CLIENT, *anxieux.* — **Eh bien, docteur?**

LE MÉDECIN. — **Eh bien, vous voilà pincé. Vous entrez de plein droit dans la corporation que M. Brieux a baptisée et rendue si populaire. Mais pourquoi diable, aussi ne surveillez-vous pas mieux l'état de santé de vos belles?**

LE CLIENT. — **C'est inutile, docteur, je n'en ai qu'une seule.**

LE MÉDECIN. — **Alors vous êtes mal tombé.**

LE CLIENT. — **Oh! docteur, je vous jure qu'elle est absolument insoupçonnable. Si vous saviez qui c'est!**

LE MÉDECIN. — **Vous devez vous y tromper sûrement.**

LE CLIENT. — **On ne peut s'y tromper. C'est la femme du greffier de la justice de paix du XXXe arrondissement.**

Le surlendemain. Même décor. Un troisième client vient de subir un examen aussi concluant que celui de ses deux prédécesseurs.

LE CLIENT, *anxieux.* — **Eh bien, docteur?**

LE MÉDECIN. — **Eh bien, cher Monsieur, il faut en prendre votre parti. Ça y est.**

LE CLIENT. — **Je l'ai ?**

LE MÉDECIN. — **Vous l'avez. Vous voilà sévèrement puni d'équipées amoureuses sur lesquelles vous auriez pu mieux prendre vos renseignements.**

LE CLIENT. — **Oh! docteur, vous vous méprenez. Je suis d'une fidélité de caniche. Une seule personne...**

LE MÉDECIN. — **C'est plus qu'il n'en faut pour vous donner la dose nécessaire.**

LE CLIENT. — **Assez, docteur! Je ne souffrirai pas... Si vous saviez de qui vous parlez!**

LE MÉDECIN, *ironique.* — **C'est un ange, une vertu, évidemment.**

LE CLIENT. — **Mais je vous défends de douter du contraire.**

LE MÉDECIN. — **Vous aussi!**

LE CLIENT. — **Certes, et si vous voulez savoir le nom de la personne...**

LE MÉDECIN, *agacé.* — **Le nom? Je parie que je le connais.**

LE CLIENT. — **Ah! par exemple, je serais curieux...**

LE MÉDECIN, *éclatant.* — **C'est la femme du greffier de la justice de paix du XXXe arrondissement.**

LE CLIENT, *ahuri.* — **Naturellement.**

LE MÉDECIN. — **Pourquoi, naturellement ?**

LE CLIENT, *avec un air de supériorité.* — **Je suis le greffier de la justice de paix du XXXe arrondissement.**

(*Emile Fatriste*, dans le *Rire.*)

TOUJOURS LES STUPÉFIANTS

— T'entends ce qu'il dit le particulier ?... il a eu de la neige à Chamonix.

(Dessin inédit de Cotinot.)



QUELLE HISTOIRE

— Et ses sujets le nommèrent : Le père du... Le Père du P...

— Le père Dupanloup, M'sieur.

(Dessin inédit de Teyvar.)



— Et bavarde, avec ça !... Il faut toujours qu'elle tienne le crachoir...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

LES PARADIS ARTIFICIELS. — CALMAN-LÉVY, Edit.



Mademoiselle BISTOURI

DE CHARLES BAUDELAIRE

Comme j'arrivais à l'extrémité du faubourg, sous les éclairs du gaz, je sentis un bras qui se coulait doucement sous le mien, et j'entendis une voix qui me disait à l'oreille : « Vous êtes médecin, monsieur ? »

Je regardai ; c'était une grande fille, robuste, aux yeux très ouverts, légèrement fardée, les cheveux flottant au vent avec les brides de son bonnet.

— Non ; je ne suis pas médecin. Laissez-moi passer.

— Oh ! si ! vous êtes médecin. Je le vois bien. Venez chez moi. Vous serez bien content de moi, allez ! — Sans doute, j'irai vous voir, mais plus tard, *après le médecin*, que diable !... — Ah ! ah ! — fit-elle, toujours suspendue à mon bras, et en éclatant de rire — vous êtes un médecin farceur, j'en ai connu plusieurs dans ce genre-là. Venez.

J'aime passionnément le mystère, parce que j'ai toujours l'espoir de le débrouiller. Je me laissais donc entraîner par cette compagne, ou plutôt par cette énigme inespérée.

J'omets la description du taudis ; on peut la trouver dans plusieurs vieux poètes français bien connus. Seulement, détail non aperçu par Régnier, deux ou trois portraits de docteurs célèbres étaient suspendus aux murs.

Comme je fus dorloté ! Grand feu, vin chaud, cigares ; et en m'offrant ces bonnes choses et en allumant elle-même un cigare, la bouffonne créature me disait : « Faites comme chez vous, mon ami, mettez-vous à l'aise. Ça vous rappellera l'hôpital et le bon temps de la jeunesse. — Ah çà ! où donc avez-vous gagné ces cheveux blancs ? Vous n'étiez pas ainsi, il n'y a pas encore bien longtemps, quand vous étiez interne de L... Je me souviens que c'était vous qui l'assistiez dans les opérations graves. En voilà un homme qui aime couper, tailler et rogner ! C'était vous qui lui tendiez les instruments, les fils et les éponges. — Et comme l'opération faite, il disait fièrement, en regardant sa montre : « Cinq minutes, messieurs ! » — Oh ! moi, je vais partout. Je connais bien ces Messieurs. »

Quelques instants plus tard, me tutoyant, elle reprenait son antienne, et me disait : « Tu es médecin, n'est-ce pas mon chat ? »

Cet inintelligible refrain me fit sauter sur mes jambes : « Non ! criai-je furieux.

— Chirurgien, alors ?

— Non, non ! à moins que ce ne soit pour te couper la tête !

— Attends, reprit-elle, tu vas voir.

Et elle tira d'une armoire une liasse de papiers, qui n'était autre chose que la collection des portraits des médecins illustres de ce temps.

— Tiens ! le reconnais-tu, celui-ci ?

— Oui ! c'est X... Le nom est au bas d'ailleurs ; mais je le connais personnellement.

— Je savais bien ! Tiens ! voilà Z..., celui qui disait à son cours, en parlant de X... : « Ce monstre qui porte sur son visage la noirceur de son âme ! » Tout cela, parce que l'autre n'était pas de son avis dans la même affaire ! Comme on riait de cela à l'école, dans le temps ! Tu t'en souviens ? Tiens, voilà K..., celui qui dénonçait au gouvernement les insurgés qu'il soignait à son hôpital. C'était le temps des émeutes. Comment est-ce possible qu'un si bel homme ait si peu de cœur ? Voici maintenant W..., un fameux médecin anglais ; je l'ai attrapé à son voyage à Paris ! Il a l'air d'une demoiselle, n'est-ce pas ?

Et comme je touchais à un paquet ficelé, posé aussi sur le guéridon : « Attends un peu, dit-elle ; ça, c'est les internes et ce paquet-ci, c'est les externes ».

Et elle déploya en éventail une masse d'images photographiques, représentant des physionomies beaucoup plus jeunes.

« Quand nous nous reverrons, tu me donneras ton portrait, n'est-ce pas, chéri ? »

— Mais, lui dis-je, suivant à mon tour, moi aussi, mon idée fixe, pourquoi me crois-tu médecin ?

— C'est que tu es si gentil et si bon pour les femmes !

— Singulière logique, me dis-je à moi-même.

— Oh ! je ne m'y trompe guère ; j'en ai connu un bon nombre. J'aime tant ces messieurs, que, bien que je ne sois pas malade, je vais quelquefois les voir, rien que pour les voir. Il y en a qui me disent froidement : « Vous n'êtes pas malade du tout ! » Mais il y en a d'autres qui me comprennent, parce que je leur fais des mines.

— Et quand ils ne te comprennent pas... ?

— Dame ! comme je les ai dérangés *inutilement*, je laisse dix francs sur la cheminée. C'est si bon et si doux, ces hommes-là ! J'ai découvert à la Pitié un petit interne, qui est joli comme un ange, et qui est poli, et qui travaille, le pauvre garçon ! Ses camarades m'ont dit qu'il n'avait pas le sou, parce que ses parents sont des pauvres qui ne peuvent rien lui envoyer. Cela m'a donné confiance. Après tout, je suis assez belle femme, quoique pas trop jeune. Je lui ai dit : « Viens me voir, viens me voir souvent. Et avec moi, ne te gêne pas ; je n'ai pas besoin d'argent. » Mais tu comprends que je lui ai fait entendre ça par une foule de façons ; je ne lui ai pas dit crûment ; j'avais si peur de l'humilier, ce cher enfant ! Eh bien ! croirais-tu que j'ai une drôle d'envie que je n'ose pas lui dire ? Je voudrais qu'il vînt me voir avec sa trousse et son tablier, même avec un peu de sang dessus !

Elle dit cela d'un air fort candide, comme un homme sensible dirait à une comédienne qu'il aimerait : « Je veux vous voir vêtue du costume que vous portiez dans ce fameux rôle que vous avez créé. »

Moi, m'obstinant, je repris : « Peux-tu te souvenir de l'époque et de l'occasion où est née en toi cette passion si particulière ? »

Difficilement je me fis comprendre ; enfin j'y parvins. Mais alors elle me répondit d'un air très triste, et même, autant que je peux me souvenir, en détournant les yeux : « Je ne sais pas... je ne me souviens pas. »

Ch. BAUDELAIRE.



— Ne craignez rien, mon brave... je suis docteur... qu'est-ce que vous avez ?
— Heu !... un gros rhume.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

ÉPIGRAMMES

Tel me dit que notre art est fort à désirer,
Tel me dit qu'il est fort à craindre.
Notre art en fait bien murmurer,
Notre art empêche aussi bien des gens de se plaindre.

▪ ▪ ▪



Renault semblait toujours avoir la mort au sein,
J'avais compassion de voir sa triste mine ;
Et le voilà qui boit, qui rit et qui chemine ;
Par quel médicament est-il devenu sain ?
Gillot, sa seule médecine,
Fut de quitter son médecin.

▪ ▪ ▪

Votre précieuse personne
A quatre médecins aujourd'hui s'abandonne,
Et suit aveuglément leur sentiment vénal ;
Gillot, mon amitié veut que je vous le die,
Quatre médecins sont un mal
Plus grand que votre maladie.

CAILLY (1604-1673).



◆ ◆

LE DOCTEUR

JEAN CHARRIER

C'est un Limousin: il est né à Brive, au seuil de ce que Mistral appelait si joliment « Lou Pourtau dou Miejou », le Portail du Midi.

On se fait généralement des Limousins, comme de pas mal de provinciaux, une idée préconçue. On les voit plutôt petits, trapus, chevelus, moustachus, noirauds et volubiles. On se les représente sous les traits d'un marchand de marrons ou de M. Pierre Laval. Or, le docteur Charrier est grand, blond, flegmatique et vous regarde froidement de ses yeux d'un gris bleuté, couleur d'eau de Manche, qui pourraient être ceux du colonel Bramble, du major O' Grady ou de Phileas Fogg.

— Quand je voyage en Angleterre, les Anglais me prennent pour un des leurs car ils n'hésitent pas à engager — ou plutôt à essayer d'engager — la conversation avec moi et j'ai toutes les peines du monde à leur faire comprendre que je n'ai que les apparences trompeuses d'un compatriote de M. Chamberlain.

Remarquons en passant que la réciproque est vraie : le « Old great man », anglais cent pour cent a un type assez français : avec ses cheveux bruns, ses moustaches brunes, son faux-col de bureaucrate et son parapluie bourgeois il pourrait être à n'en juger que par le physique, receveur d'enregistrement à Brive ou conservateur des hypothèques à Limoges.

Le type anglo-saxon du Docteur Charrier tient peut-être à de lointaines ascendances qui remontent à l'époque où nos bons amis d'Outre-Manche nous faisaient cordialement la guerre de cent ans? C'est une question d'arbre généalogique. Toujours est-il qu'une harmonie secrète existe entre le physique et le moral car il se définit « un Méridional qui aime les gens du Nord ». Et il ne nous cache pas son admiration pour l'Angleterre.

— C'est un pays qui me plaît infiniment par sa tenue, sa correction, sa dignité.

Reconnaissons que l'Anglais est pour nous, Français, un type extraordinaire qui considère sans sourire ses magistrats à perruque et ses yeomen à fraise mais qui est l'exportateur du confort moderne. Il sait concilier le respect quasi religieux de l'étiquette la plus désuète avec le souci de ses aises et il sait se mettre à l'aise en restant correct, tandis que la plupart des Français, eux, se mettent à l'aise en se débraillant. Le Français moyen ne saurait se passer de vin mais ne se saoule qu'exceptionnellement. L'Anglais boit du thé mais n'hésite pas à prendre la cuite, confortablement : nuances franco-britanniques.

***

Avant d'aller plus oultre, ouvrons une parenthèse pour signaler que le Docteur Charrier ne s'aventure dans le maquis des confidences que d'un pied extrêmement prudent : « Je vous dis ça, mais ne le dites pas ! »

Il nous avoue qu'il se méfie un peu des reporters et particulièrement de ceux qui attribuent des mots ou des déclarations inventés de toutes pièces à des gens qu'ils n'ont jamais vus. Mais « Ridendo » n'est heureusement pas de ceux-là : il opère comme les huissiers « s'adressant et parlant à la personne ». Il brode quelquefois, mais n'invente jamais.

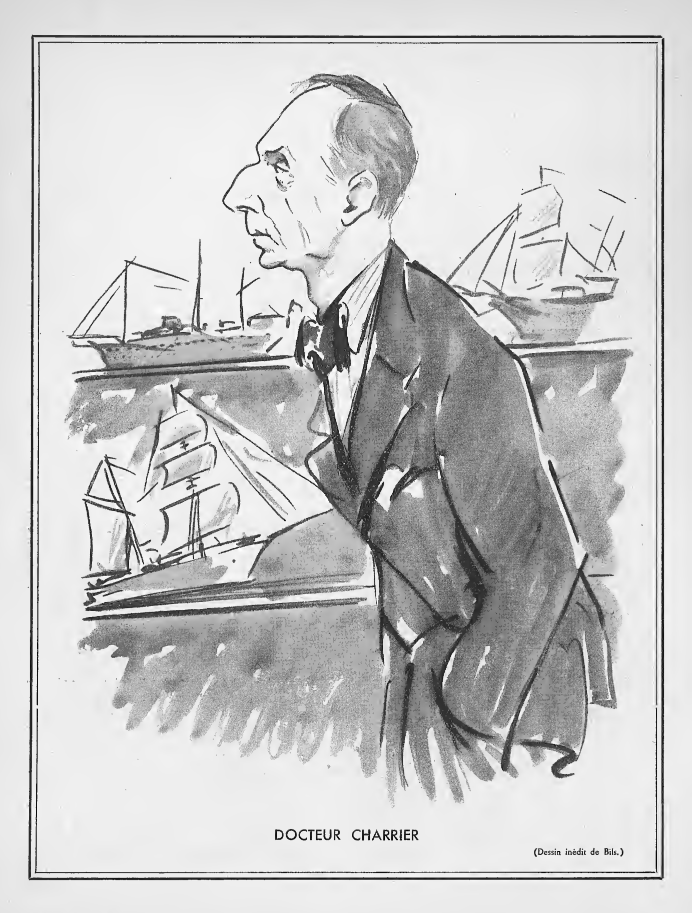
***

Cela dit, nous sommes plus à l'aise pour révéler que le Docteur Charrier abandonne volontiers le scalpel pour le pinceau de l'aquarelliste. C'est un art que nous recommandons à MM. les chirurgiens car il n'est pas fait pour les nerveux, les impatients et les maladroits. Un aquarelliste doit être rapide comme un photographe mais persévérant comme un pêcheur à la ligne.

— Connaissez-vous la tempera? nous demande-t-il?

— Ques aco ?

— C'est un procédé qui consiste à peindre avec des couleurs à base de jaune d'œuf mais en



DOCTEUR CHARRIER

(Dessin inédit de Bils.)

se servant de brosses et non pas de pinceau d'aquarelle. Il donne des « effets » très solides.

Le Docteur Charrier nous montre une de ses œuvres, une aquarelle de Venise exposée dans son antichambre : c'est un vrai Charrier signé... Utrillo.

— Avec cette signature, mes amis la trouvent beaucoup mieux !

Evidemment : il en est des tableaux comme des mots d'esprit. Quand vous faites un mot et que vous désirez qu'il porte, attribuez-en la paternité à Tristan Bernard ou à Sacha Guitry : ça prend presque toujours.

Révélons enfin d'autres petits secrets qui nous ont été confiés par notre petit doigt : le Docteur Charrier goûte les plaisirs bucoliques de l'horticulture à Fontaine-le-Port et s'adonne aux constructions navales... en bouteille.

***

Assistant du professeur Gosset à la Salpêtrière pour la chirurgie du tube digestif, il a été l'élève de Reclus, le « père de l'anesthésie locale », de Souligoux, de Legueu : il a connu les salles de garde à la joyeuse époque de l'avant-guerre...

— A Tenon, nous transformions la salle en bateau.

— Par quelle mise en scène?

— Nous plantions au milieu de la pièce un mât avec cordages et pavillons. La table représentait le pont. L'économe siégeait au bout sur la « dunette ». Et pour compléter l'illusion, nous faisions le roulis et le tangage.

— Comment diable?

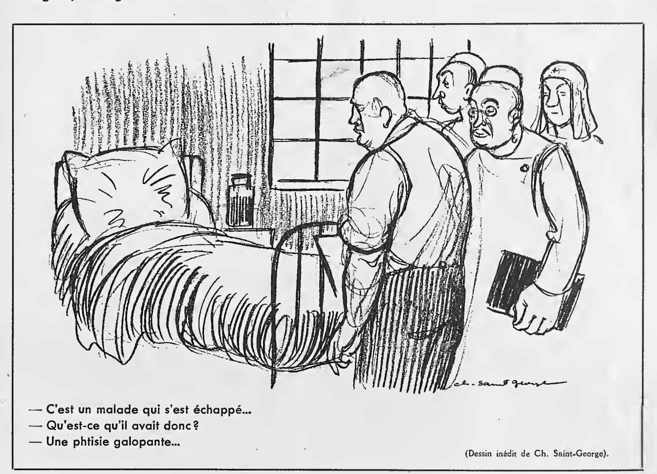
— Avec nos genoux.

— Vous deviez être rapidement esquintés?

— Non, car comme nous étions nombreux, nous nous partagions la besogne et vingt-cinq paires de genoux de carabins vous secouent un navire de fort tonnage aussi bien que le plus terrible coup de tabac. Dès le milieu du repas — pardon, de la traversée ! — il y avait du vent dans les voiles et quelquefois du mal de mer... Et pour que l'illusion fût complète, la tablée, je veux dire l'équipage, poussait quelques bonnes chansons de marin...

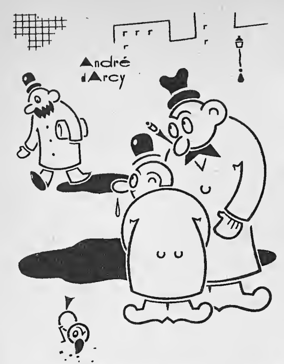
Mais chut ! le Docteur Charrier est l'ami de la discrétion.

RIDENDO.



— C'est un malade qui s'est échappé...
— Qu'est-ce qu'il avait donc?
— Une phtisie galopante...

(Dessin inédit de Ch. Saint-George).



— Lui, un bon médecin ? Laissez-moi rire ! Depuis dix ans qu'il me donne ses soins, il n'a jamais été fichu de me trouver une maladie grave.

(Dessin inédit d'André d'Arcy.)



— C'est une consultation ?

— Non Docteur, ce monsieur dit qu'il vient vous rendre une des visites que vous lui avez faites l'année dernière...

(Dessin inédit de Peyrache.)

JEAN BELLUS

— Tu donnes toujours de ce fortifiant au petit ?

— Oui, pourquoi ?

— Pour rien, mais ne lui en donne plus.

(Dessin inédit de Jean Bellus.)

LA MALICE EN EPIDAURE

Etant à Venise sur un balcon, avec Mme la duchesse d'Osnabruck, aujourd'hui duchesse de Hanovre, je lui montrai M. le duc, son mari, qui parlait à une noble Vénitienne qui était fort belle : « Il m'importe peu, dit-elle en riant, que M. le duc promène son cœur toute la journée, pourvu que le soir il me le rapporte. »

■ ■ ■



Une jeune fille disait à un de ses parents qui venait voir sa mère : « Ne faites pas de bruit, monsieur ; maman vient d'accoucher. — Mais, ma bonne amie, je croyais que votre père était absent depuis deux ans? — Oh ! cela ne fait rien, répondit la jeune fille ; il nous écrit tous les mois. »

■ ■ ■

André Rudiger, médecin à Leipsick, s'avisa, étant au collège, de faire l'anagramme de son nom en latin ; il trouva de la manière la plus exacte dans Andreas Rudigerus ces mots : *arare rus Dei dignus* qui veulent dire : digne de labourer le champ de Dieu. Il conclut de là que sa vocation était pour l'état ecclésiastique, et se mit à étudier la théologie. Peu de temps après cette belle découverte, il devint précepteur des enfants du célèbre Thomasius. Ce savant lui dit un jour qu'il ferait mieux son chemin en se tournant du côté de la médecine. Rudiger avoua que naturellement il avait plus de goût et d'inclination pour cette science, mais qu'ayant regardé l'anagramme de son nom comme une vocation divine, il n'avait pas osé passer outre.

« Que vous êtes simple, lui dit Thomasius, c'est justement l'anagramme de votre nom qui vous appelle à la médecine. *Rus Dei*, n'est-ce pas le cimetière, et qui le laboure mieux que les médecins? Rudiger ne put résister à cet argument, et se fit médecin.

■ ■ ■



Le cardinal Dubois, attaqué d'une maladie grave qui exigeait les secours de la chirurgie, fit appeler Boudou, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et lui dit : « J'espère au moins, monsieur, que vous ne me traiterez pas comme vos gueux de l'Hôtel-Dieu. — Monseigneur, répondit Boudou, tous ces gueux-là sont des Eminences pour moi. »

■ ■ ■

Henri IV ceignit un jour, au milieu de ses courtisans, le baudrier à un paysan qu'il voulait récompenser de la valeur qu'il avait montrée dans un combat. La révolution que cette cérémonie causa au nouvel anobli lui fit lâcher ce qu'on devine bien... une incongruité. La surprise et l'indignation se peignaient sur toutes les figures des grands seigneurs, lorsque le héros villageois, reprenant haleine, dit : « Sire, il fallait bien que la roture sortît par quelque endroit. »





— Mais, enfin, pourquoi voulez-vous que je vous trouve une bronchite que vous n'avez pas ?

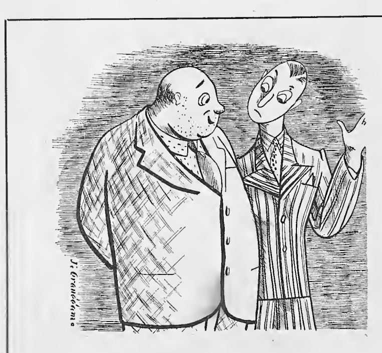
— Parce que c'est la seule manière de me faire offrir le gros manteau de fourrure que mon mari hésite à me payer !

(Dessin inédit de Marcel Prunier)

— Oui cher Monsieur, une simple apposition des mains à l'endroit malade et vous êtes guéri !...

— C'est que... je viens... pour une blennorragie !

(Dessin inédit de Peyrache)



APRÈS LA CHUTE

— Surtout Docteur, pas un mot à ma femme.

— Soyez sans crainte, un Médecin ne dit jamais ce qu'il pense.

(Dessin inédit de Granddam.)

Collaborez, amis lecteurs !

SONNET

Dans son salon doré Madame la notaire
Dont le corps est d'albâtre et le sein turgescent
Reçoit avec apprêt et son maintien décent
S'harmonise au profil de hautaines rombières.

Elégamment assise au creux d'une bergère
La poitrine cambrée et le regard distant
Elle sait faire avec art le geste nonchalant
Qui fait briller au doigt son riche « solitaire ».

Mais parfois dans le fond de la prunelle obscure
Un éclat s'allumant révèle le secret
De ce cœur comprimé dans la mondaine armure

Car, s'échappant, son rêve évoque une aventure
Ou, moderne Phryné, sans voile et sans parure
Aux lèvres de l'amant son corps nu s'offrirait.

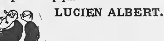
BOTMEL.



Toto ne se tient pas toujours bien. Et pour le corriger sa mère le menace des pires interventions chirurgicales. Or la tante de Toto subit une appendicectomie, et le dimanche suivant toute la famille vient lui rendre visite.

Le gosse tombe en contemplation devant le poudrier où nage l'appendice. Au bout d'un moment, l'air pénétré, il confie à son père : « Tu vois : Taty se tenait mal, alors le docteur lui a coupé son pipi. »

LUCIEN ALBERT.



RÉGIONALISME !

Une fillette de 2 ans « fait » une rougeole. Le médecin traitant demande à la maman :

— Avez-vous pris la température, Madame?

— Non, non, s'écrie bébé, je ne veux pas du culomètre.

Dr X...

Une mienne cliente, institutrice, me raconte l'histoire suivante : elle pose à une de ses élèves de 12 ans cette question :

— Qu'est-ce que la respiration cutanée?

Réponse : « C'est l'émanation d'un souffle par le bout terminal de l'intestin. »

Dr X...

PERLES

Dans la « Petite Gironde », numéro du 6 avril 1939, page 2, colonne 5, alinéa 12. — A propos du cadre où se déroulait l'élection présidentielle :

« Que de brochettes de jolies femmes multipliant des sourires prometteurs devant les huissiers incorruptibles, parce qu'impuissants... »

(*Transmis par le Docteur R. P.*)

SOIGNEZ VOS YEUX

...et vous avez ainsi fabriqué un excellent collutoire (c'est le terme médical) dans lequel vous baignerez avec profit vos yeux tous les jours pendant quelques minutes.

Dr MAYEN.

TEXTE D'UNE ANNONCE TEL QU'IL PARUT DANS « L'OUEST-ÉCLAIR »

« Bon salonnier débutant dans la femme cherche place pour se perfectionner. »

(Transmis par le Dr GORVEL.)



MOT D'ENFANT

« Dis maman, quand on a été pour m'acheter qui est-ce qui a voulu m'acheter le premier : c'est papa ou bien c'est toi ? »

Dr HOURIEZ.



VIEILLESSE

Soit par la langue, soit par les doigts,
Ce vieillard, comme il se doit,
Fait la cour à la camériste.
Amoralité : Le vieux persiste.

SANTÉ FRAGILE.

Au grand ennui de ses amants,
Elle se trouve mal, constamment.
Amoralité : La grue à vapeurs.

Dr G. de C.



SOIRÉE POLITIQUE

— Alors, selon vous, docteur, nous sommes tous des malades ?

— Tous, vous mangez trop ! Le parlementarisme constitue une véritable bouffocratie.

(Dessin inédit de Moallic.)

DIAGNOSTIC

La fille du docteur éprouve un irrésistible penchant pour un sympathique jeune sportif dont elle a fait la connaissance voici quelques mois

Celui-ci vient justement consulter le père B... auquel il avoue :

— Voici, docteur. Depuis trois mois, je ne bois plus, je ne mange plus...

— Je sais, je sais, mon garçon : c'est l'amour, vous êtes fou de ma fille! »

A quoi le jeune garçon, un peu penaud :

— Mais je vous assure que non, docteur... Ce n'est nullement l'amour, cela vient de mon estomac...



LA RAISON

Un brillant Don Juan fait la cour à une très belle dame, depuis un temps démesuré (quinze jours, songez un peu! Il y a de quoi être découragé) qui semble lui opposer, en résistant, toutes les forces de sa vertu.

— Mais enfin, chère amie, pourquoi vous obstiner à refuser de prendre un doigt de porto chez moi ? Un simple porto!

Et la belle de répondre, sourcils baissés :

— A cause de mon entérite : mon médecin me défend le vin pur.

Gaston MONTBRAY.

LE REMÈDE

La femme de Mathieu est malade. Après avoir bien tâté son porte-monnaie, car le médecin, ça coûte cher et les remèdes ne sont pas pour rien, il se décide à faire venir M. Bonnel, le médecin, parce qu'une femme, tout de même, ça fait du travail et ça vaut presque autant qu'une vache.

Quand le docteur a examiné la malade, il attire Mathieu dans un coin :

— Mathieu, dit-il, il s'agit de montrer que tu es un homme!

Mathieu tressaille, mais se contient :

— Ah! vous pouvez y aller, m'sieu Bonnel, si ma femme est perdue, dites-le moi... Je suis prêt à vous entendre...

— Ce n'est pas ce que je veux dire... Il faut montrer que tu es un homme avec ta femme... C'est de son mari qu'elle a besoin, cette petite... et pas d'autre chose, tu m'entends ? Toutes les nuits, tu peux lui administrer le remède!

— Ah! ce n'est que ça! s'écrie Mathieu en se tapant sur la cuisse. Eh bien! vous pouvez compter sur moi.

Un mois après, M. Bonnel entre pour demander des nouvelles de sa malade.

— Elle est guérie, déclare Mathieu. Ah! vous y avez vu clair! Et pour une ordonnance pas chère, c'en était une! Dommage que vous ayez pas pensé à m'indiquer le remède l'an passé... pour ma pauvre défunte grand'mère! Elle serait p't-être encore là!

Antoine CHOLLIER.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD — Imprimé en France — E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

6e ANNÉE - N° 112

20 Juin 1939

les petits pois !



le ½ Kilog

J. Touchet

Ridendo





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

11, RUE QUENTIN-BAUCHART - PARIS (8e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉES 90-91 (2 lignes groupées)

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES. 125 fr.
ETRANGER (série A.) . . 150 fr.
ETRANGER (série B.) . . 170 fr.

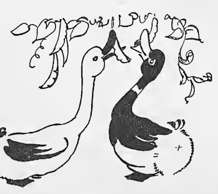
C. Chéq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet **par R. DIEUDONNÉ**

Les petits pois représentent pour l'amateur de jardin la première conquête de l'homme sur la terre ingrate. Manger des petits pois qu'il a fait pousser, c'est la première satisfaction d'un citadin qui vient de louer ou d'acquérir un lopin de terre. Il y a bien le premier radis, la première salade, la première rose. Mais les petits pois, pensez donc !

Il y aurait beaucoup à dire sur les petits pois. Autrefois, il y avait des petits pois minuscules, qui n'étaient pas farineux et qui étaient sucrés. Aujourd'hui, du moins dans le commerce, ils sont introuvables. De temps en temps, on découvre un gastronome horticulteur, qui élève pour lui, si je puis ainsi dire, des « Clamart » ou des pois « Serpette » mais les verduriers nous offrent des pois « téléphone », et même — horresco ! — des pois « Sénateur ».



Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais la seule idée de bouffer du Sénateur me coupe l'appétit.

Le petit pois jouit d'une réputation surfaite. En des temps heureux, c'était peut-être un légume tendre et savoureux. Sont-ce les préoccupations de la défense nationale qui les ont transformés en balles ? On reproche bien des choses aux haricots, c'est le comble de l'injustice que de ne pas adresser les mêmes reproches aux petits pois.

Les petits pois ne méritent pas tellement d'indulgence. Demandez-le aux canards et aux pigeons. Les pigeons n'ont besoin de personne pour se venger et pour saccager les planches de petits pois dès que l'horticulteur a le dos tourné. Mais il y avait une fois un jardinier qui se désolait de ne pas pouvoir détruire les limaces de son jardin. Quelqu'un lui conseilla :

— Vous n'avez qu'à lâcher dans les allées quelques canards.

Il les lâcha. Mais les canards virent les petits pois. Leur haine fut plus forte que leur gourmandise. C'est bon, une bonne limace, mais la perspective des petits pois leur fit tout oublier. Il n'en resta pas un...

Un peu bêtes, les canards, car ils ne remarquèrent pas que dans une planche voisine venaient de lever des navets...

Maintenant rien ne vous empêche d'en faire une fable.



Les incendies sont assez fréquents ces temps-ci. Ils sont épidémiques, semble-t-il, et contagieux, et naturellement quand les incendies sont fréquents, on les met sur le compte de la malveillance, comme si l'on ne pouvait en accuser plutôt les astres ou les dieux.

Cependant dans un petit village dont le maire est



un de mes amis, éclata un incendie dans une maison, d'où l'on sortit difficilement la femme du propriétaire qui lui-même était absent. Quand il revint, le feu éteint, on explora les décombres et l'on y découvrit le corps d'un homme dont à vrai dire il ne restait pas grand'chose et dont ce « pas grand'-chose » était parfaitement méconnaissable.

Mais le mari poussa des cris de triomphe :

— L'incendiaire ! s'écria-t-il, l'incendiaire !

Mais ceux qui étaient là virent passer dans les yeux de la femme un tel mépris à l'égard de son époux, qu'ils l'emmenèrent doucement, tant ils craignaient qu'une si complète sottise ne lui arrachât l'aveu.

— Tais-toi donc, imbécile, c'est mon amant !

■ ■ ■



Mais en voici une autre plus pathétique, en somme.

Au moment du naufrage du Saint-Philibert, certains corps ne furent jamais retrouvés et c'est ainsi qu'une jeune femme qui avait annoncé à son mari qu'elle prenait le bateau, passa pour morte.

Or, ayant appris le soir même que le Saint-Philibert avait coulé, elle se jugea incapable de rentrer chez elle et de raconter des histoires



raisonnables. Elle resta avec son amant, quitta la ville et son époux affligé fit dire des messes pour le repos de son âme.

Or, le mari est mort ces temps derniers et la dame que rien n'empêche plus d'épouser son amant vient de demander les pièces nécessaires à cette régularisation. Mais ce qui est plus singulier, c'est qu'elle éprouve toutes les peines du monde à prouver qu'elle n'est pas morte.

Et ceci prouve que l'on a toujours tort de mentir.

■ ■ ■

Une autre femme rentra chez elle un certain 1er août 1914 et trouva son mari en train de préparer sa cantine.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda-t-elle finement.

— Tu ne sais pas que c'est la mobilisation. D'où sors-tu ?

— Des Galeries Lafayette, répondit-elle. On n'était au courant de rien.

La vérité était qu'elle sortait des bras de son amant que la mobilisation laissait sans doute indifférent.



Le mari avant son départ, jura de se venger, malheureusement il n'en eut pas la consolation, puisqu'il ne revint jamais de Charleroi.

■ ■ ■



Depuis un an ou deux, nos nerfs subissent une épreuve de résistance, dont, somme toute, ils ne se tirent pas trop mal. Les moindres déjeuners sur l'herbe, deviennent une occasion d'échanger des espoirs ou des désespoirs et il n'y a que sur les champs de courses que les turfistes se désintéressent de tout ce qui peut se passer en dehors des pistes et des baraques du Mutuel.

C'est une grande consolation et si je puis dire un refuge.

Je ne parle pas des mondains du dimanche qui ne se dérangent que pour des épreuves considérables, mais de ces passionnés véritables qui vous répondent avec tranquillité :

— Non, mais des fois ? est-ce que vous êtes plus sûr de toucher un trente contre un le jour du Grand Prix que dans une course à réclamer qui passe en lever de rideau.

Et c'est la vérité même. Comme si le Parisien s'intéressait à l'encouragement de la race chevaline.

JEANNETON AVAIT UN MAITRE AVARE



— ..... C'était le médecin ! ! c'était le médecin ?... alors pourquoi s'est-il sauvé par la lucarne ?

— ..... parce que..... il ne voulait pas que Monsieur le Comte paie la consultation.

(Dessin inédit de Georges Villa.)

Un ministre des finances plein de scrupules a voulu supprimer la loterie parce qu'il la jugeait immorale. Et le pari mutuel, qu'il soit urbain ou qu'il ne le soit pas ? Non seulement un gouvernement qui n'a pas besoin d'argent n'y renoncerait pas parce qu'il est entré dans les mœurs, mais si l'on voulait rechercher les gains immoraux, on en arriverait à supprimer une grande partie des ressources gouvernementales.

Quand Paul Reynaud a défendu, avec des larmes dans la voix, sa taxe d'armement, nous a-t-il dit qu'il prendrait un pour cent sur le chiffre d'affaires des bistros ou sur celui des tenanciers de bobinards qui sont des commerçants régulièrement patentés ? Nous a-t-il parlé de ne plus ramasser au passage la meilleure part de la cagnotte des tripots ? Nous a-t-il dit qu'il distribuerait aux pauvres les amendes dont les juges frappent les coupables ?

Quand un monsieur violent saute sur le portefeuille d'un coquin qui vient de l'arranger, on déclare avec raison que personne n'a le droit de se faire justice soi-même, ce qui est la vérité même. Or, les plus grosses amendes frappent les fraudeurs, — les fraudeurs qui arrangent l'Etat. Or que fait l'Etat ? Il se fait justice lui-même en faisant punir les fraudeurs par ses juges de peines financières qui, s'ils les payaient, laisseraient les coupables comme de la viande pressée. Croyez-vous que ce soit moral ?

Croyez-vous que ce soit moral de faire payer par les honnêtes gens, je veux dire les contribuables, le séjour en prison des voleurs et des assassins ? Ne croyez-vous pas qu'il serait singulièrement plus édifiant de faire payer les frais de la vie d'un pauvre homme par un coquin qui, à l'heure actuelle, n'a plus à s'occuper du coût de son existence, le jour où il entre à la Santé ? L'avorteuse devrait assurer l'existence d'une famille nombreuse et les guérisseurs devraient faire vivre les médecins qui ne peuvent arriver à tirer un sou de malades qui sont sans ressources.

Tout est dans tout.

Nous n'avons pas eu jusqu'à présent un ministre qui sache distribuer les charges. Un exempté de toute obligation militaire, femme ou homme, devrait entretenir un soldat. Un yachtman devrait offrir un torpilleur, un automobiliste qui ne se sert de sa voiture américaine que pour son plaisir devrait payer en trois ans un tank à l'Etat. Quant à ceux qui ont des maîtresses ruineuses, on prélèverait un pourcentage sur leurs dépenses « voluptueuses » pour commanditer un « établissement de forteresse » à l'usage des soldats de la ligne Maginot.

Mais ce sont là des suggestions qui n'ont aucune chance d'être entendues et l'on se demande ce qu'attendent pour se révolter les honnêtes gens dont nous sommes, qui sont obligés de payer les frais de séjour à Fresnes ou à Poissy de certains banquiers, de certains cinéastes et tous les autres coquins.

Robert DIEUDONNÉ.



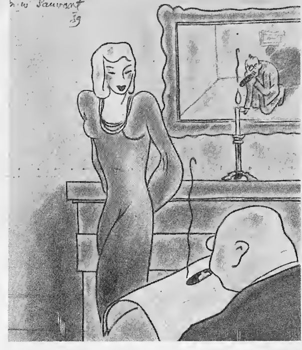
— Il vient de se bagarrer, il a 3 ou 4 boutonnières dans le ventre... je le mets aux blessés ou à la lingerie ?...

(Dessin inédit de Peyrache.)



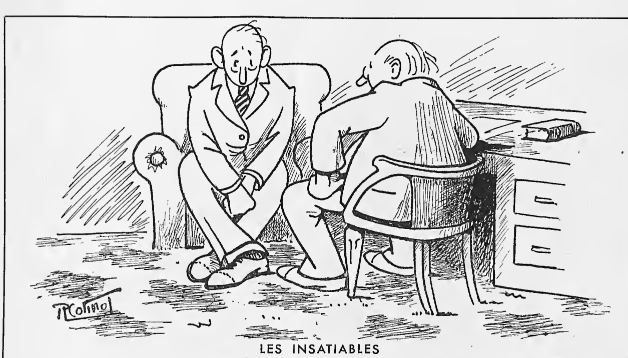
— Mais oui, Docteur, c'est votre médicament, sur la bouteille, c'était marqué : à conserver bien bouché !!

(Dessin inédit de Ferraz.)



— Mon chéri, le Docteur est très préoccupé de voir que ton asthme ne veut pas guérir.

— Tu penses que je suis déjà assez occupé par mes affaires sans avoir encore à m'inquiéter de celles de mon médecin... (Dessin inédit de M. W. Sauvant.)



LES INSATIABLES

— Vous dormez bien, vous digérez bien, votre tension est normale, vous ne souffrez de nulle part, que voulez-vous de plus ?

— Je voudrais savoir si ça va continuer.

(Dessin inédit de Cotinot.)



de la dernière couvée

(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves



A LA MARSEILLAISE

On fait grand succès dans les salles de garde de l'hôpital T... à cette histoire marseillaise, à laquelle le savant et indulgent professeur R... a donné 20 sur 20. La voici :

C'est au café. Sur la Canebière naturellement. On bavarde.

— Dis donc, Olive, il paraît que tu es un amant comme on n'en fait plus. Le bruit court que tel un héros de Valle Inclan, tu donnes chaque jour à tes conquêtes huit ou dix preuves de ton amour.

Alors, Olive :

— Le fond de l'histoire est vrai ; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Il s'agit de ma sœur !

■ ■ ■

UN IMPATIENT

Ce jeune romancier à la mode passe pour avoir des goûts un peu particuliers...

L'autre après-midi, il rendait visite à son médecin.

Après un assez long stage, l'homme de l'art accueille son client :

— Vous voilà bien nerveux !...

— L'attente me rongeait !...

Alors l'autre mi-figue, mi-raisin.

— Il fallait prendre votre mal en patience... Ou vous retirer sous... votre tente !

■ ■ ■

VERTU TU N'ES QU'UN NOM !

On parlait « femmes », au fumoir, chez la marquise de Cr..., dont le grand salon est fort achalandé...

Et naturellement de la vertu des femmes.

Le savant docteur D... intervint soudain pour placer une de ces anecdotes historiques dont il a le secret :

— Savez-vous que Lucrèce, femme vertueuse (509 av. J.-C.) fut violée par Sextus, fils de Tarquin, et se suicida...

Puis reprenant haleine :

— Et cependant, si vertueuse qu'elle fût... elle ne se perça le sein qu'après coup !

■ ■ ■

QUESTION DE CONFIANCE

Lors d'un de ses passages à Paris, le souverain ami et fidèle alla consulter un grand professeur, V...

Un spécialiste des maladies de cœur.

C'est ce que Sa Majesté G... appelle prendre une assurance sur la vie.

Et d'ajouter :

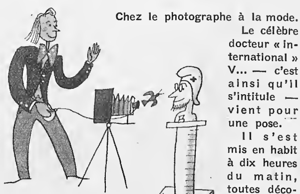
— De tout ce qu'on me dit, je ne retiens que le bien...

On répétait ce mot au docteur V...

— Ah ! s'exclama celui-ci... N'avoir à soigner que des cœurs... couronnés !

■ ■ ■

EN PIED OU EN BUSTE



Chez le photographe à la mode.

Le célèbre docteur « international » V... — c'est ainsi qu'il s'intitule — vient pour une pose.

Il s'est mis en habit à dix heures du matin, toutes décorations dehors.

Et à l'homme de l'art il indique :

— Faites-moi en pied, comme le Président de la République.

Alors l'excellent photographe M..., doucement :

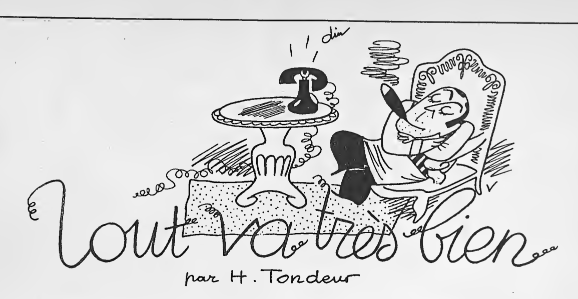
— Je vais d'abord vous faire en buste, comme la République...



LE PETIT GOURMAND

— Rétrécissement de l'œsophage. On le remonte avec du café, par la voie rectale, mais il gueule tout le temps.
— Pourquoi ? Le café est trop chaud ?
— Non, Monsieur le Professeur, mais il ne le trouve pas assez sucré.

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)



Les trois fenêtres du luxueux salon s'ouvrent sur le parc doré par une belle journée de septembre. Baptiste, larbin stylé de pure race, déplace consciencieusement la poussière à l'aide d'un plumeau, en fumant un cigare précieusement bagué. Il fredonne le dernier couplet de *La Madelon*, puis s'installe, rêveur, dans une bergère, vis-à-vis du buste en marbre blanc d'un imposant personnage à perruque qu'il vient d'épousseter.

(Sonnerie du téléphone dans l'antichambre.)

Baptiste. — **Non! on ne peut pas me f... la paix deux minutes?** *(Il prend le récepteur.)* **Allo! Oui, Madame, c'est Baptiste, le valet de chambre de M. le Marquis... Mme la Comtesse de Panadas? Mes respects, Madame la Comtesse.**

La Comtesse. — **Je rentrerai à Paris demain soir. La Marquise a-t-elle repris son jour?**

Baptiste. — **Pas encore, Madame la Comtesse. M. le Marquis est indisposé.**

La Comtesse. — **Rien de grave?**

Baptiste. — **Un peu de faiblesse, et M. le Marquis a perdu l'appétit.**

La Comtesse. — **Ce n'est pas un début de grippe?**

Baptiste. — **C'est venu à la suite d'une petite incision pratiquée par le docteur.**

La Comtesse. — **Une incision?**

Baptiste. — **Au flanc droit. L'opération a très bien réussi.**

La Comtesse. — **S'agirait-il d'une appendicite?**

Baptiste. — **Faites excuse, Madame la Comtesse, le chirurgien n'a extrait qu'une tumeur grosse comme le poing, tout simplement.**

La Comtesse. — **Une tumeur?.. Mais alors c'est sérieux!**

Baptiste. — **Oh! un petit cancer de l'intestin, un tout petit cancer de rien du tout.**

La Comtesse. — **Vous m'effrayez, Baptiste... Le docteur a-t-il envisagé une intervention plus grave?**

Baptiste. — **Le foie, la rate et un rein sont envahis. Le docteur parle d'enlever tout ça.**

La Comtesse. — **Vous dites le foie, la rate... Mais Baptiste, si on lui coupe tant de choses que ça...**

Baptiste. — **Madame la Comtesse a dû remarquer que M. le Marquis prenait un peu de ventre. Quand il sortira de la maison de santé, M. le Marquis se sentira beaucoup plus léger.**

La Comtesse. — **Ce pauvre ami! A-t-il sa connaissance?**

Baptiste. — **Sa connaissance? Mais Madame la Marquise ne quitte pas M. le Marquis. On a monté pour elle un lit dans sa chambre.**

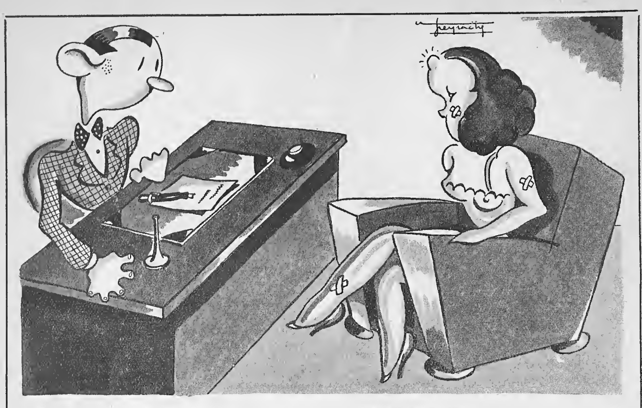
La Comtesse. — **Pauvre cher Marquis! Peut-il recevoir des visites?**

Baptiste. — **J'oubliais de dire à Madame que depuis trois jours M. le Marquis est entré dans le coma. Mais que Madame la Comtesse se rassure, il n'y a rien de tel qu'un bon somme pour vous remettre d'aplomb.**

La Comtesse. — **Dans le coma! Dites à ma bonne amie la Marquise combien je prends part... Je courrai la voir dès mon retour.**

Baptiste. — **Madame la Comtesse peut compter sur moi.** *(Il pose le récepteur.)* **Et voilà!... J'ai suivi la consigne : répondre avec ménagements aux demandes de nouvelles et n'alarmer personne...**

Dr H. TONDEUR.



— En somme, dans le certificat, je mets que vous vous plaignez de sévices ?...
— Oh pour ça non Docteur, ses vices ça me ferait plutôt plaisir, seulement... il me bat !...

(Dessin inédit de Peyrache.)

HISTOIRE DE FOU

Comme il pleuvait à verse, j'allai rendre visite à mon ami Sosthène qui fait une cure... d'isolement.

J'avais à peine entre-bâillé l'huis que déjà Sosthène m'interpellait dès le seuil.

— Mon pauvre vieux, alors, ça ne va toujours pas cette pauvre tête?...

— Ma tête!... et je le regardai d'un air ahuri pensant bien qu'il intervertissait les rôles.

— Mais oui, ta tête, et, montrant mes vêtements ruisselants d'eau, voyons, avoue qu'il faut être vraiment fou pour sortir d'un temps pareil!



PERSUASION

Le célèbre C... qui guérissait par la persuasion alla voir un jour à domicile un malade très gravement atteint. La garde, qui le reçut à la porte, crut devoir le prévenir que le patient se trouvait au plus mal.

— Sachez, répondit le guérisseur, qu'on ne doit jamais dire : « Le malade se trouve très mal », mais « le malade *croit* qu'il est très mal. »

Le lendemain nouvelle visite de C... La garde l'attend encore au seuil de la chambre et d'une voix tout à fait navrée :

— Docteur, dit-elle, ce n'est pas la peine d'entrer : le malade croit qu'il est mort!

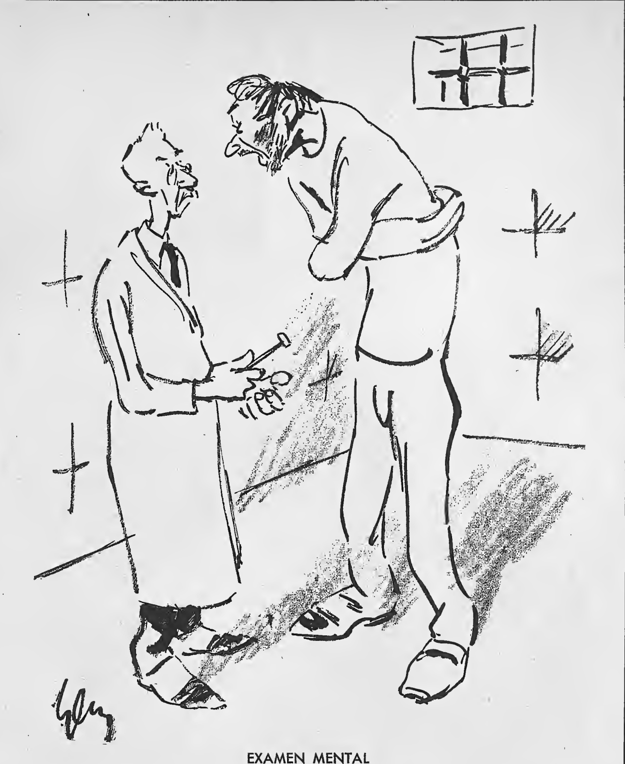


BON CŒUR

Jackie et sa petite sœur Lizzie sont brouillés. Une histoire de livres d'images. Maman intervient et raisonne Jackie, l'aîné d'un an :

— Voyons, mon chéri, tu ne te souviens pas de l'exemple de ce petit enfant qui, en plein hiver, fit trois kilomètres la nuit, dans la neige, pour aller chercher le docteur pour sa sœur malade? Tu en ferais bien autant pour Lizzie?

— Le médecin, non, fait Jackie, farouche. Mais le dentiste, oui, sûrement.



EXAMEN MENTAL

— Et s'il vous plaît, pas de questions idiotes, Docteur ! C'est moi le fou, c'est pas vous...

(Dessin inédit d'Elsen.)



SUPRÊME ESPOIR

— C'est peut-être un fibrome ?...

(Dessin inèdit de Nitro.)



POTINS

— Simone ? V'là un an qu'elle lui fait tirer la langue.

— Eh ! Eh ! Il ne doit pas s'embêter !

(Dessin inèdit de Grellet.)

LES POTINS DE LA LOGE

— C'est menteur et compagnie ! L'autre fois après une fausse digestion il a fait une angine à fausses membranes, son gosse le faux croup et sa femme une fausse couche.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

LE CONCOURS DES SOBRIQUETS

Dr BULBE. — *Allo! Allo! mon cher Placenta que devenez-vous? Depuis le mois d'avril vous êtes invisible.*

Dr PLACENTA. — *Ah! mon bon Bulbe si vous saviez ce qui m'est arrivé! Tous les avatars, tous les malheurs, toutes les catastrophes possibles et imaginables.*

Dr BULBE. — *Et quoi donc, mon pauvre ami?*

Dr PLACENTA. — *Ma gourgandine est partie.*

Dr BULBE. — *Votre gourgandine?*

Dr PLACENTA. — *Ma gourgandine de femme. Elle a filé avec un gigolo. Le chameau était complice.*

Dr BULBE. — *Le chameau?*

Dr PLACENTA. — *La concierge si vous préférez! La vieille taupe transmettait la correspondance clandestine. Bref, ils ont filé. Et moi je suis resté, tout seul, désespéré. Alors, pour me consoler, j'ai fait la connaissance d'une jeune femme très bien. Hélas, cette sale poule n'était qu'une grue qui m'a refilé un coup de pied de Vénus...*

Dr BULBE. — *A la bonne heure, mon cher Placenta, très bien vos exercices préparatoires et d'assouplissement...*

Dr PLACENTA (ahuri). — *Mes exercices d'assouplissement?*

Dr BULBE. — *Be dame, je suppose que le style imagé que vous venez d'employer a pour but de vous préparer au concours des Sobriquets de* Ridendo...

Dr PLACENTA. — *Jamais de la vie : tout ce que je viens de vous raconter est l'exacte expression de la vérité... Mais au fait, c'est vrai; j'avais totalement oublié le concours de* Ridendo !... *Je vais m'y remettre dès ce soir... J'ai tant besoin de délassement, de distraction, et de gaieté!...*

Dr BULBE. — *Alors, mon cher, dépêchez-vous : vous savez que* les délais expirent le 5 juillet. *Il ne nous reste que quinze jours pour faire des étincelles. Et vous savez aussi bien que moi, qu'un médecin est sollicité par tant d'occupations que quinze jours, pour lui, c'est un rien, une minute, une seconde...*

LECTEURS DE RIDENDO

Ne négligez pas les conseils du Docteur Placenta :
Dans quinze jours il sera trop tard pour répondre.

Hâtez-vous ! Dépêchez-vous !

RÈGLEMENT :

Tenant compte de la composition et de l'effet des 5 produits annonceurs de "Ridendo"

BIOTRIGON - BI-CITROL
EUCALYPTINE - MICTASOL - PANCALCION

trouver pour chacun d'eux un ou plusieurs sobriquets précis, spirituels et amusants, sans gauloiserie excessive.

- Utiliser la feuille de réponse parue dans le No du 20 Avril.
- Le concours est strictement réservé aux médecins abonnés à "Ridendo".
- Les concurrents timides peuvent prendre un pseudonyme.
- Les réponses seront reçues jusqu'au 5 Juillet, dernier délai.
- Les meilleures réponses seront publiées dans "Ridendo".

DES PRIX MAGNIFIQUES RÉCOMPENSERONT LES LAURÉATS

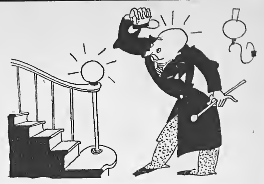
(VOIR LISTE PARUE DANS LE No 108)

CONJUGAISON



CHAUVE QUI PEUT...

par René SINN



... Et non chauve qui veut.

Car les gens au crâne rasé, comme les officiers allemands d'avant-guerre, ne sont pas des chauves : ce sont des tricheurs, la calvitie étant un état naturel qui ne s'obtient qu'au prix d'une longue patience.

On distingue généralement deux sortes de calvities : la petite et la grande.

La petite est un compromis entre le déboisement intégral et la luxuriance absalonienne. Elle constitue un atout de premier ordre pour réussir dans les affaires et en amour. Dans les affaires, elle vous pose, elle fait dire de vous : C'est un monsieur de sens rassis. En amour, elle vous donne la tête parfaite de l'ami sérieux : on ne voit guère, en effet, des gigolos exhiber une tête en boule d'escalier dans les bars chics et les dancings à la mode.

La grande calvitie ou calvitie intégrale *(calvitia integralis)* est un des aspects de la perfection, ce qui en fait la rareté. On en trouve, cependant, un exemple remarquable sur la tête de M. Joseph Caillaux, à tel point que son cas a donné naissance à une expression. On dit communément : « Ne plus avoir un poil sur le caillou. » M. Abel Hermant, à qui nous demandions l'origine de cette expression, nous a appris que le mot « caillou » est tout bonnement une déformation du patronyme de l'illustre sénateur, pris comme image saisissante de la nudité occipitale.

Le médecin de M. Joseph Caillaux lui demandait un jour :

— Comment allez-vous, mon cher Président?

— Mal, je souffre horriblement de la tête.

— Ce n'est rien, répondit le praticien, sans doute un petit épanchement de synovie.

Les chauves intégraux se subdivisent en deux catégories : les triomphants et les honteux.

Le chauve triomphant exhibe son crâne comme un objet d'art, une rarissime pièce de collection. On devine qu'il pense :

— Regardez-moi. Admirez-moi! Suis-je réussi?

(Si un jour M. Sacha Guitry devient chauve, nul doute qu'il n'appartienne au genre triomphant.)

J'ai connu un vieux docteur célibataire qui était un chef-d'œuvre de calvitie. Non seulement son crâne était plus lisse que la coupole de l'Observatoire, mais les cils et les sourcils avaient disparu à tout jamais de son visage. Il était devenu aussi célèbre que l'œuf de Christophe Colomb.

Comme une jolie femme lui demandait dans un salon :

— Mais enfin, cher Docteur, depuis quand êtes-vous ainsi?

— Depuis toujours, répondit-il, c'est de naissance.

— Eh bien! vrai, s'exclama la belle étourdie, ce que vous deviez paraître vieux à six mois!

— Oui, ma chère, mais maintenant, je prends ma revanche!

C'est à cette même jeune femme que notre médecin déplumé fit, par la suite, des offres matrimoniales assez précises, que la dame repoussa en ces termes :

— Merci bien, mon cher. Vous me donneriez froid dans le lit!

Quant aux chauves honteux, ce sont ceux qui trichent :

S'il leur en reste quelques survivants, ils les torturent pour en faire de savantes arabesques qu'on jugererait dessinées à l'encre de Chine.

S'il ne leur reste plus rien, si leur crâne est réduit à l'état de terrain vague, ils portent moumoute. Pauvre naïfs qui s'imaginent faire illusion! Que d'intimes souffrances n'endurent-ils pas pour essayer de nous tromper? Ils ne connaîtront jamais la volupté de se passer, au mois d'août, un mouchoir frais sur le crâne et il s'interdisent à tout jamais les plaisirs du plongeon. Le port de la moumoute trahit donc, en même temps qu'une fâcheuse propension à la tromperie et à la dissimulation, une certaine fermeté de caractère.

Mais j'ai connu un cas qui fit du port de la moumoute un martyre : c'est celui de mon ami Saturnin.

Quel irrémédiable péché la Providence eut-elle dessein de faire expier à ce chétif échantillon d'humanité en le condamnant à vivre trente ans sous la domination d'une épouse despotique, à la carrure de déménageur, au poitrail de fardier, aux pieds de fantassin ? On les voyait passer comme des personnages de Dubout, elle encombrant tout le trottoir de ses vastes hanches, lui rasant les murs comme un caniche sortant d'un bain forcé ou un moutard menacé du fouet. Elle était le remorqueur, il était la chaloupe.

Ainsi pendant trente ans.

Ah! mais j'allais oublier un détail capital : le maigre Saturnin portait perruque.

Or, une épidémie de grippe particulièrement virulente décima la ville. Que croyez-vous qu'il advint ? Cette femme indestructible comme un château féodal trépassa en trois jours.

Les glandes lacrymales de Saturnin sécrétèrent assez de larmes pour sauver les apparences.

Saturnin fit à sa défunte moitié un enterrement des plus convenables : il suivit le corbillard conjugal comme un roquet trotte derrière la bicyclette de son maître.

Mais le lendemain de ce jour de délivrance, se produisit un événement sensationnel dont toute la ville s'entretint : pour la première fois, depuis trente ans, Saturnin apparut aux yeux de ses concitoyens ébahis dans son état naturel : *chauve!*

— Pour sûr c'est le chagrin qui le ronge, dirent les bonnes gens apitoyées. Le pauvre homme s'abandonne!

Quand je rencontrai Saturnin, il surprit mon regard involontairement dirigé vers le sommet dénudé de sa petite personne.

— C'est mon... c'est ma tête qui t'intrigue? demanda-t-il. Ah! mon pauvre vieux!

Et, comme je gardais de Conrart le silence prudent, Saturnin passa aux aveux :

— Quand je pense que j'ai passé trente ans avec une moumoute sur la tête!... Tu ne sais pas ce que c'est toi, tu as tes tifs! Trente ans sans avoir la tête à l'air libre, trente ans à supporter l'impression qu'on porte un casque, à souffrir de migraine, à ne pas pouvoir me gratter, à ne pas pouvoir prendre de bains de mer! C'est épouvantable !

— Mais personne ne t'obligeait...

— Si, elle! s'écria-t-il d'une voix sourde en jetant autour de lui un regard d'épouvante comme si la redoutable morte allait surgir de son sépulcre. Et elle exigeait que je la garde toute la nuit! « Tête nue, me disait-elle, tu me dégoûtes. Tu as l'air d'une tête de veau. » Seulement, elle enlevait son dentier, elle ! Et ça vois-tu, je ne le lui pardonnerai jamais !

Et le crâne luisant de neuf, il s'en alla, libéré.

René SINN.

LES DEUX MÉDECINS ET LE MALADE

●



Un de ces médecins, qui font tant de visites,
Au malade gisant, disait toujours : Tant mieux ;
Et le malade fait à ce style ennuyeux,
Disait : mes héritiers pensent comme vous dites.

Malades, profitez d'un avis salutaire :
Prétendez-vous guérir? Que Tant-mieux, ni Tant-pis
N'entrent jamais chez vous. C'est du sage Molière
Qui bien les connaissait, que je tiens cet avis.

BENSERADE (1613-1691)



MICTAZINE



Para amino phényl sulfamide
Malva purpurea - Bromure de camphre

INFECTIONS GÉNITO-URINAIRES A GONOCOQUES

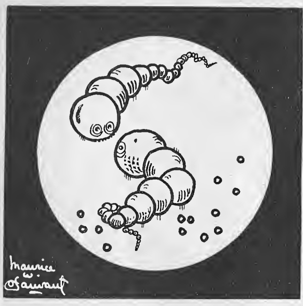
COLIBACILLES - STREPTOCOQUES - STAPHYLOCOQUES

URÉTRITES ET LEURS COMPLICATIONS

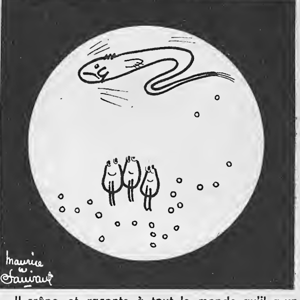
LABORATOIRES DU MICTASOL - 5, RUE DE LUBECK, PARIS (16E)

MICRO-DIALOGUES

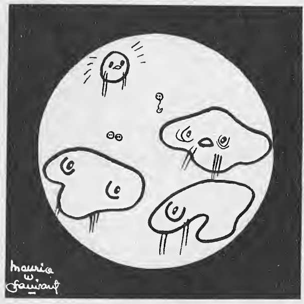
Dessins inédits de Maurice W. SAUVANT



— Quand se voit-on ?
— Pas avant huit jours : j'ai une incubation urgente à faire.



— Il crâne et raconte à tout le monde qu'il a un Gram positif.



— C'est un paresseux. Il n'a même pas été fichu de coller la scarlatine à qui que ce soit.



— Ah... c'est l'heure de la canule.
— Venez... on va aller prendre un bock.



SCÈNE I

M. Schlamp, *très aimable.* — Entrez donc, Mademoiselle, entrez donc !... Vous désirez?...

La petite fille, *l'air très gêné.* — Voilà, monsieur le pharmacien..., je vais vous expliquer...

M. Schlamp. — Inutile !... Vous avez une ordonnance?

La petite fille. — Non, monsieur... C'est tout simplement...

M. Schlamp. — Pour acheter quelque chose.

La petite fille. — Ce n'est pas pour acheter.

M. Schlamp. — Non ?

La petite fille. — Non !... C'est pour vous demander...

M. Schlamp. — Une petite consultation... Voyons ! tirez la langue. *(La petite tire la langue, M. Schlamp met son lorgnon, se baisse sur les jambes pour mieux voir cette langue, puis se redresse et regarde la petite.)* Qu'est-ce que vous ressentez?

La petite fille. — Rien.

M. Schlamp. — Où souffrez-vous?

La petite fille. — Nulle part.

M. Schlamp. — Enfin, qu'est-ce que vous avez?

La petite fille. — Rien.

M. Schlamp. — Rien ! Alors, vous désirez quoi?

La petite fille. — Vous parler.

M. Schlamp. — A propos de?...

La petite fille. — A propos d'un service.

M. Schlamp. — Quel service?

La petite fille. — Un service que je voudrais vous demander.

M. Schlamp. — A moi ?

La petite fille. — Oui.

M. Schlamp, *avec une colère contenue.* — C'est pour cela que vous venez?

La petite fille. — Précisément, voilà...

M. Schlamp. — Retournez-vous.

La petite fille. — Que je me retourne?

M. Schlamp. — Oui ! Et regardez !

La petite fille. — Quoi?

M. Schlamp, *éclatant.* — La porte..., et dépêchez-vous de la passer...

La petite fille. — Pourtant, monsieur le pharmacien.

M. Schlamp. — Suffit ! Je vous apprendrai à venir me déranger..., à me faire perdre mon temps... Un service !... Je vous en donnerai, moi !... Allons ! ouste !

La petite fille. — C'est vraiment pas des façons.

M. Schlamp. — Dix sous que, si vous ne déguerpissez pas, j'appelle un agent.

SCÈNE II

M. Schlamp. — A-t-on jamais vu ! Quelle petite drôlesse !... Maintenant, ça entre chez vous tranquillement.

M. Rond. — Ce n'est pas le toupet qui leur manque.

M. Schlamp, *sévère.* — Le toupet ne manque à personne, aujourd'hui, et plus particulièrement ce matin... Vous me comprenez ?

M. Rond. — Pas très bien, monsieur Schlamp.

M. Schlamp. — Vraiment ! Quelle heure est-il?

M. Rond. — Je suis, en effet, un peu en retard.

M. Schlamp. — Il est onze heures, et vous devez être ici à dix heures. Tenez. *(Il lui indique le comptoir-caisse à droite.)* Vous trouverez les copies des ordonnances.

M. Rond, *au comptoir.* — Bon !... je vais les transcrire à la caisse... Voyons ! celle-ci n'est pas payée. Pilules laxatives?

M. Schlamp. — Non ! C'est pour le commandant de gendarmerie, vous l'inscrirez à son compte.

M. Rond. — Et l'autre, fleur d'oranger et bismuth? Payée?

M. Schlamp. — Oui ! pour un rasoir de bonne femme qui m'a bassiné avec ses histoires..., que c'était pour son fils..., qui avait cinq ans qui avait des coliques.

M. Rond. — Patron !

M. Schlamp. — Quoi?

M. Rond. — Il manque une ordonnance.

M. Schlamp. — Mais non, mon ami, mais non !... Vous voyez bien qu'elles sont là toutes les deux... Vous n'êtes pas encore bien réveillé?

M. Rond. — Je vous demande pardon... Mais... il est impossible qu'il n'y en ait que deux.

M. Schlamp. — Pourquoi?

M. Rond. — Parce que le flacon de chlorhydrate de morphine que j'ai renfermé, moi-même, hier soir, avant de m'en aller, se trouve là.

M. Schlamp. — Où ça?

M. Rond. — Là.

M. Schlamp. — Qu'est-ce que vous me chantez? C'est le flacon de bismuth, celui dont je me suis servi à l'instant.

M. Rond. — Pas du tout ! Voyez ! Chlorydrate de morphine.

M. Schlamp. — Ah ! bon Dieu ! Et le bismuth?

M. Rond. — A sa place.

M. Schlamp. — Ah nom de nom ! Mais alors, je me suis trompé !

M. Rond. — Tenez ! voilà encore des traces du sel répandu ur la table.

M. Schlamp. — Bon sang ! J'ai donné ce poison à cette malheureuse !...

M. Rond. — Pour l'enfant qui avait des coliques ?

M. Schlamp. — Oui ! Et vingt grammes ! Pensez donc ! vingt grammes ! Mais alors..., je suis fichu.

M. Rond. — Elle aussi !... Un poison pareil !

M. Schlamp. — Quel malheur !... Quel malheur !... Comment ai-je fait cela ?

M. Rond. — Les deux sels se ressemblent... C'est leur même couleur qui vous a trompé.

M. Schlamp. — Vous voyez ! Vous voyez, monsieur, ce que c'est que d'arriver en retard... Si vous aviez été là !...

M. Rond. — J'aurais pu me tromper comme vous.

M. Schlamp. — Bien sûr ! Mais cela n'aurait pas été la même chose... pour moi... Qu'est-ce que je vais faire ?

M. Rond. — C'est terrible ! Mais rien ne sert de s'affoler... Il faut courir chez cette femme..., administrer un contre-poison à l'enfant.

M. Schlamp. — C'est cela, courez..., courez vite... Moi, je n'ai plus de jambes.

M. Rond. — Soit ! Mais où ? Son adresse ? C'est une cliente ? Vous la connaissez ?

M. Schlamp. — Non ! C'est la première fois que je l'ai vue... Alors ?

M. Rond. — Le médecin !... Vous avez pris son nom ?

M. Schlamp. — Mais pas son adresse.

M. Rond, *courant au comptoir et cherchant l'ordonnance.* — Cela ne fait rien... Avec le nom..., on trouvera... Une fois chez lui... on saura où demeure la femme... Voyons ! Ah ! flûte !

M. Schlamp. — Quoi encore ?

M. Rond. — Il s'appelle Durand.

M. Schlamp. — Durand... Allez chercher un homme qui s'appelle Durand... Oh ! c'est fini !... C'est fini...

M. Rond. — Tant mieux ! patron ! tant mieux !

M. Schlamp. — J'ai, pour vous, beaucoup de sympathie. Vous êtes travailleur, intelligent, et je vous sais un garçon de cœur. Eh bien ! je fais appel à votre cœur... Vous me comprenez !

M. Rond. — Pas encore !

M. Schlamp. — Sauvez-moi !... Dites... Dites que c'est vous...

M. Rond. — Qui me suis trompé ?

M. Schlamp. — Oui !

M. Rond. — Jamais de la vie.

M. Schlamp. — Pourquoi ?

M. Rond. — Mais... parce que...

M. Schlamp. — Voyons, vous êtes jeune, inexpérimenté... On sera plus indulgent...

M. Rond. — C'est toujours vous qui êtes responsable de ce qui se passe dans votre pharmacie...

M. Schlamp. — Je le sais, mon cher ami ; mais vous comprenez, ma responsabilité serait atténuée... Je vous en supplie ! J'ai derrière moi, tout un passé !

M. Rond. — J'ai, devant moi, tout un avenir !

M. Schlamp. — Vous refusez ?

M. Rond. — De toutes mes forces. Que voulez-vous ? cher monsieur Schlamp, je ne demande qu'à vous être agréable. Même, je vous promets, quand le procès viendra, de témoigner en votre faveur.

M. Schlamp. — Le procès !... Vous êtes fou !... Mais je ne veux pas... Je serais perdu, entendez-vous, perdu !

SCÈNE III

La petite fille. — Ecoutez, monsieur le pharmacien, je viens savoir si vous êtes mieux disposé.

M. Schlamp. — Mieux disposé... Ah ! non ! Je ne suis pas mieux disposé !... et c'est pas le moment...

La petite fille. — Bon... Voulez-vous que j'attende ?

M. Schlamp. — Monsieur Rond, allez me chercher un agent.

M. Rond. — Entendu !

M. Schlamp. — Non, pas de police... En ce moment..., c'est pas la peine... *(A la petite.)* Voulez-vous déguerpir ?...

SCÈNE IV

Le Commissaire. — Vous devez vous douter un peu de ce qui m'amène ?

M. Schlamp, *accablé.* — Oui, monsieur le commissaire !

Le commissaire. — J'ai voulu être seul, parce qu'il est inutile, n'est-ce pas d'ébruiter ce genre d'affaires.

M. Schlamp. — En effet ! C'est assez malheureux.

Le commissaire. — Il ne faut pas exagérer, cela arrive encore souvent.

M. Schlamp. — N'est-ce pas, monsieur le commissaire, n'est-ce pas que cela arrive encore trop souvent ?

Le commissaire. — Vous devez le savoir mieux que personne.

M. Schlamp. — Moi, pas plus qu'un autre.

Le commissaire. — Pas plus qu'un autre, soit ! Mais autant qu'un autre.

M. Schlamp. — Je vous assure que c'est la première fois...

Le commissaire. — Que vous vendez des spécialités ?

M. Schlamp. — Hein ?

Le commissaire. — C'est très simple... J'ai dû aller en province pour affaires de famille, j'étais seul... J'ai donc mené un peu la vie de garçon.

M. Schlamp. — Ah !

La commissaire. — Oui... Et, depuis, est-ce le voyage, la nourriture des hôtels, la fatigue, le changement de régime, ou l'effet des premières chaleurs... Mais j'ai là, voyez-vous, comme des petites rougeurs.



Il baisse la tête pour lui montrer son cou.



SANS RANCUNE

— Divorcer ! Cela m'est impossible à cause des enfants.
— Mais... puisque tu n'en as pas !
— J'espère en avoir.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

M. Schlamp, *avant de regarder.* — Pardon, c'est pour ça que vous venez?

Le commissaire. — Oui.

M. Schlamp. — Pour ça seulement, pas pour autre chose?

Le commissaire. — Vous ne trouvez pas ça suffisant, vous?

M. Schlamp, *après avoir jeté un coup d'œil sur le cou du commissaire.* — Eh bien! c'est un clou, tout bonnement!

Le commissaire. — Qu'est-ce que vous me conseillez ?

M. Schlamp. — Un petit mélange à la fois dépuratif et laxatif. Je vous le ferai porter cet après-midi.

Le commissaire. — Quant au prix...

M. Schlamp. — Je vous en prie, n'en parlons pas. C'est si peu de chose!

Le commissaire. — Vous êtes trop aimable.

SCÈNE V

M. Schlamp, *très menaçant.* — Ah! cette fois, vous!...

La petite fille, *très calme.* — Cette fois, vous! vous allez m'écouter.

M. Schlamp. — Parce que?...

La petite fille. — Parce que... Donnez-moi deux sous de vaseline.

M. Schlamp. — Hein!

La petite fille. — Donnez-moi deux sous de vaseline... De cette façon, je vous achète quelque chose... Je suis une cliente. Pendant que j'achète, j'ai bien le droit de parler.

M. Schlamp, *exaspéré.* — Mais qu'est-ce que vous voulez?

La petite fille. — Alors..., faut vous expliquer... que mon frère, le fils de ma mère, est ouvrier électricien et qu'il est parti en province faire une installation dans un hôtel.

M. Schlamp. — Et puis?

La petite fille. — Et puis, qu'en partant, il m'a demandé de demeurer avec ma belle-sœur, afin de ne pas la laisser seule. Nous vivons donc toutes les deux, c'est-à-dire tous les trois, puisqu'il a un gosse de cinq ans. Or, hier, voilà que ce lardon tombe malade. Je dis tout de suite : » C'est des coliques ».

M. Schlamp, *avec émotion.* — Des coliques?

La petite fille. — Là-dessus, la mère fait appeler un médecin; naturellement il donne ce qu'on appelle une ordonnance pour les médicaments, une potion que ma belle-sœur est venue chercher...



M. Schlamp. — Ici?

La petite fille. — Oui.

M. Schlamp. — Ce matin?

La petite fille.—Précisément.

M. Schlamp. — Alors?

La petite fille. — Alors, vous allez voir notre malchance! Moi, j'étais partie comme je le fais tous les matins, parce que je ne vous ai pas dit que je travaille dans les boutons mécaniques... Eh bien! alors, en rentrant, tout à l'heure à la maison, voilà Alexandrine, autrement dit ma sœur, qui m'apprend que c'est fini.

M. Schlamp. — L'enfant!

La petite fille. — Oui.

M. Schlamp. — Mort!

La petite fille. — Comment! mort?... Les coliques... C'est les coliques qui étaient finies.

M. Schlamp. — Et... Et l'enfant?

La petite fille. — L'enfant?

M. Schlamp. — Oui, l'enfant ?

La petite fille. — Comme vous...

M. Schlamp. — Quoi? comme moi.

La petite fille. — Il se porte comme vous : il va bien.

M. Schlamp. — Vous en êtes sûre.

La petite fille. — Un peu.

M. Schlamp. — Vous l'avez vu quand?

La petite fille. — A l'instant.

M. Schlamp. — Et... le médicament?

La petite fille. — La mère a trouvé, puisque c'était passé, inutile de le lui donner.

M. Schlamp. — Ah! quelle femme intelligente!... Quelle femme intelligente!

La petite fille. — C'est bien vrai ce que vous dites là, monsieur le pharmacien? Cela ne vous vexe pas, au moins qu'elle ne l'ait pas pris?

M. Schlamp. — Ah! pas du tout.

La petite fille. — Parce que, comme dit la femme de mon frère, un médicament, même quand il sort d'une maison comme la vôtre, c'est toujours une drogue.

M. Schlamp. — Parbleu!

La petite fille. — Et il vaut toujours mieux ne pas droguer un môme.

M. Schlamp. — Comme vous avez raison! Et dites-moi, mon enfant, qu'est-ce que vous avez fait?

La petite fille. — De quoi?

M. Schlamp. — Du médicament.

La petite fille. — Eh bien!... voilà... Et c'est pourquoi je suis venue... Si c'était un effet de votre bonté de vouloir bien le reprendre, puisqu'il n'a pas servi.

M. Schlamp. — Vous l'avez là?

La petite fille. — Le voici.

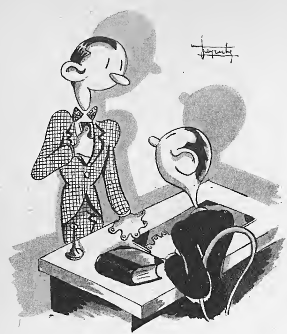
M. Schlamp. — Donnez...

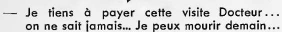
La petite fille. — Vous voulez bien...

M. Schlamp. — Mon Dieu, oui! Et tenez, ça vous a coûté quarante sous?

La petite fille. — Et deux sous pour le verre.

M. Schlamp. — Voici trois francs, gardez le reste. Ce sera pour vous acheter des marrons cet hiver.





— Je tiens à payer cette visite Docteur... on ne sait jamais... Je peux mourir demain...
— Oh ! Ce ne serait pas une grande perte !

(Dessin inédit de Peyrache.)



— Et bien, mon ami, vous êtes porteur d'une très grosse hernie scrotale.
— Pas du tout, docteur, c'est un goître... il a glissé.

(Dessin inédit d'André d'Arcy.)

RÉGIME DE DANSEUSE

— Tourne-sole, tournedos, pain polka et eau de Vals !

(Dessin inédit de Millière)

La petite fille. — Ah! monsieur le pharmacien, vous me croirez si vous voulez, mais je n'oublierai jamais ça.

M. Schlamp. — Moi non plus.

SCÈNE VI

M. Rond, *à la petite.* — Comment! c'est encore vous!...

La petite fille. — Mais dites donc!

M. Schlamp. — Permettez, monsieur Rond.

M. Rond. — A-t-on jamais vu une effrontée pareille! Veux-tu filer... petite drôlesse... à la fin des fins.

M. Schlamp. — Monsieur Rond..., je vous prie de parler sur un autre ton à mademoiselle.

M. Rond, *stupéfait.* — Mademoiselle!

La petite fille. — Parfaitement! Mademoiselle... Oui, mon vieux!

M. Rond. — Ah ça! Mais...

M. Schlamp. — Taisez-vous, Rond, et soyez poli... Vous êtes d'une grossièreté...

La petite fille, *toisant dédaigneusement M. Rond.* — Ah! pour sûr!

M. Schlamp, *à la petite.* — Toutes mes excuses...

La petite fille, *sortant.* — Oh! ces employés!

M. Schlamp. — Allons, au revoir, mon enfant!... au revoir!...

SCÈNE VII

M. Rond. — Ah! ça patron, m'expliquerez-vous?

M. Schlamp. — Rien du tout. Et puis, où étiez-vous donc?

M. Rond. — Comment?

M. Schlamp. — Je ne sais qu'une chose : c'est que vous n'êtes jamais là.

M. Rond. — Ce n'est pourtant pas de ma faute si vous vous êtes trompé.

M. Schlamp. — Trompé? Qu'est-ce qui s'est trompé?

M. Rond. — Vous!

M. Schlamp. — Moi? Et quand cela, s'il vous plaît?

M. Rond. — Comment, et le chlorydrate?

M. Schlamp. — Chlorydrate vous-même.

M. Rond. — Elle est forte! Vous n'avez pas donné, au lieu de bismuth, un sel de morphine?

M. Schlamp. — Non, monsieur!

M. Rond. — Vingt grammes?

M. Schlamp. — Non, monsieur!

M. Rond. — A une femme qui était venue pour un enfant?

M. Schlamp. — Non, monsieur!

M. Rond. — Vous ne m'avez pas dit à moi-même...

M. Schlamp. — Ah! ça! mais qu'est-ce que cela signifie?

M. Schlamp. — Cela signifie qu'en chimie, lorsqu'on veut connaître un corps, on l'analyse.

M. Rond. — Et puis?

M. Schlamp. — Et puis!... dans la vie quand on veut connaître un homme, on l'éprouve... Je vous ai éprouvé. Vos qualités d'attachement et de dévouement sont infinitésimales... Autrement dit, je peux compter sur vous comme sur une planche pourrie.

M. Rond. — Comment! C'était une blague!

M. Schlamp. — Non, monsieur, une expérience scientifique.

M. Rond, *entre ses dents.* — Oh! la rosse!

M. Schlamp. — Vous dites?

M. Rond. — Je dis qu'on prévient.

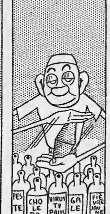
M. Schlamp. — Eh bien! je vous préviens que désormais, nos rapports seront de patron à employé et qu'en outre, si jamais, vous arrivez en retard, quelque chose s'ouvrira devant vous, plus grand que votre avenir, ce sera la porte. Vous entendez : la porte!

M. Rond. — Oh! le chameau! le chameau!

Max MAUREY









DOCTEUR CLYSTERE. — COCKTAIL MAISON (Dessin inédit de Nic.)



— Vous y croyez, vous, à son rhume ?
— Pensez-vous, un truc pour faire croire qu'elle a un cerveau.

(Dessin inédit d'Armengol.)

L'ÉPOUSE RASSURÉE



En rentrant son vin à la cour, Marius s'est laissé tomber la barrique sur le pied: la barrique n'a pas souffert, mais le pied est quasiment écrasé.

On transporte Marius à l'hôpital. L'avis du chirurgien est péremptoire: l'amputation s'impose.

— Il faudrait tout de même prévenir sa femme, dit Titin.

— Je m'en charge, déclare Olive.

— Et vas-y avec ménagement, qué?

— Sois sans crainte. J'ai de la délicatesse.

Olive arrive essoufflé à la maison de Marius et, à peine monte-t-il les premières marches de l'escalier, il aperçoit cette pauvre madame Marius qui descend :

— Madame Marius, clame-t-il, Madame Marius, c'est épouvantable, c'est horrible, c'est affreux: votre mari... le pied écrasé... en bouillie... On va le lui couper...

— Ah! vaï, mon bon, rassurez-vous: il y a huit jours que mon homme s'est fait inscrire aux assurances. Que chance, dites un peu!

EXPLICATION



Polite et Aglaé, ont profité du mariage du cousin Zidore pour visiter la capitale : ils ont vu la Tour Eiffel, le Panthéon, les Invalides et le métro, lorsque, au hasard de leurs déambulations, ils tombent en arrêt devant un énorme bâtiment de huit étages :

— Ma Doué! c'est y beau, c'est y grand, ce machin là, s'exlame Aglaé. A quoi que ça peut bien servir?

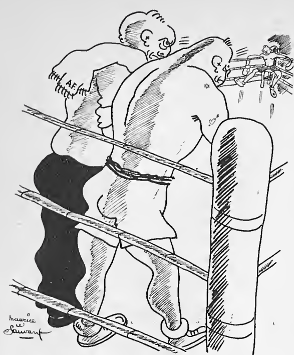
Et plus dégourdie que son homme, elle se renseigne auprès d'un passant qui lui répond:

— Ça? Ce sont les assurances sociales.

Polite et Aglaé restent bouche bée :

— J'aurions jamais cru, dit Aglaé, que c'étions si grand que ça, les Assurances sociales. C'est ben plus grand que l'hôpital ed cheux nous!

— Dame, opine sentencieusement 'Polite, leur faut de la place à ces gens-là pour caser leurs malades!... Et encore... y a pas d'épidémie !



— A la première reprise je lui colle un hématome traumatique à l'œil droit et je le descends d'une contusion à la base de la région thoracique gauche !

(Dessin inédit de Maurice-W. Sauvant.)



— Excusez-moi du retard, chère madame, mais j'ai dû ouvrir quelques abcès avant de partir.

— Et bien, passons vite à table, Docteur, vous me raconterez ça en dînant !

(Dessin inédit de Moallic.)



— C'est affreux, je viens de vider la bouteille d'essence en croyant prendre ma potion.

— Ça n'a aucune importance... il y en a une autre !

(Dessin inédit de G. Pavis.)

Au Temps de la Redingote

Pozzi parlait, devant des amis, d'un mari mort dans les bras de sa femme, après l'avoir aimée trois fois. L'un d'eux le prend à part :

— Allez donc raconter ça à ma femme, cher ami, mais dites-lui qu'il est mort à la première fois.



Henry Monnier, allant à un enterrement, arriva en retard, entra dans la chambre du mort déserte et, tout en mettant ses gants, demanda au domestique :

— Alors, il n'y a plus d'espoir?



Victor Hugo aimait à s'exercer au jeu difficile des charades. Il avait un excellent partenaire en la personne de Henri Rochefort.

Certaines de ses trouvailles étaient vraiment ahurissantes :

— Mon premier, proposait-il un jour, est un étudiant en médecine, assis au sommet d'un amphithéâtre. Mon second se compose des dernières lettres de journal. Mon tout, est un chant révolutionnaire.

La réponse à trouver était Internationale, *parce que mon premier, c'est* internatio (*interne assis haut*), *et son second, c'est* nal.



A Lyon, le vieux docteur V... était fort prisé par l'aristocratie de Bellecour, pour sa politesse et sa haute correction. Un peu dur d'oreille, très pudibond, il ne manquait pas une occasion de défendre la morale outragée.

Un jour, dans un tramway, un monsieur, voyant deux dames debout, s'empresse de céder sa place à l'une d'elles, puis se retournant vers la seconde :

— Combien je regrette, madame, dit-il, de n'en avoir qu'une...

Alors, on vit bondir le docteur V..., qui se trouvait aussi dans la voiture.

— Arrêtez cet individu, cria-t-il à un agent, je viens de l'entendre tenir à deux dames un propos immoral.

Un malade vient de faire constater chez un médecin spécialiste l'hypertrophie de sa prostate.

— C'est quarante francs, lui déclare le praticien.

Le client se récrie :

— Qarante francs pour m'avoir simplement fourré le doigt dans le ... (le mot est dans Rabelais).

Alors, le docteur, commençant à défaire sa culotte, propose froidement :

— Ecoutez, monsieur, si vous voulez m'en faire autant, nous serons quittes!



Un vieillard philosophe et sceptique fut gravement malade et son fils qui était médecin, fit venir deux confrères en consultation. Après l'examen du malade, les trois docteurs allaient se retirer dans une pièce voisine pour délibérer, quand le vieillard retint son fils par la manche et, moitié souriant, moitié mélancolique, il lui glissa à l'oreille :

— Défends-moi, n'est-ce pas?



Un très vieux médecin, fort affable, venait faire une visite à une dame, atteinte d'une fluxion.

— Je souffre atrocement, lui déclara-t-elle en se tenant la joue. Ah! docteur, quand vous avez mal aux dents, que faites-vous?

— Hélas, moi, Madame, je les ôte!



On parlait du docteur Ricord, le célèbre spécialiste des maladies... spéciales.

— C'est un père pour ses malades, déclarait un client.

— Oui, répond un de ses confrères, on peut dire que ce sont des enfants gâtés...



D'une légende d'un dessin d'Abel Faivre qui connaît bien les médecins :

— Et, dites-moi, docteur, s'est-il bien vu mourir?

— Admirablement, madame... Son lit était en face de l'armoire à glace!...



LA GRANDE PITIÉ DE NOS FŒTUS !
— ...Et même pas des verres à notre vue !

(Dessin inédit de Bospla.)



— Le Docteur Dupont vous cherche...
— Comment l'appelez-vous ?
— Qui ça ?
— Le Docteur Dupont...
— Connais pas !!

(Dessin inédit de Sauvant.)

OH ! ÇA VA MIEUX !



Malgré l'ennui qu'elle avait de le savoir souffrant, quelle joie de l'avoir tout à elle, du matin au soir, depuis le jour où il s'était foulé le pied — en descendant du tramway, disait-il, — mais en réalité au sortir d'un mauvais lieu. (Le bon Dieu qui l'avait puni, sans doute !)

Maintenant plus de café, plus de théâtre ni de rendez-vous urgents, plus de prétextes pour être toujours absout et rentrer à des heures impossibles.

Il était devenu tout à fait aimable, lui, si froid d'habitude. Il ne faisait plus « des mauvais yeux », ne boudait plus, ne grognait plus. Il causait de choses et d'autres, des cambrioleurs, des grandes marées d'équinoxe et du choléra. Il trouvait même d'assez gentilles choses à lui dire, l'appelait sa petite *Poire-cuite*, son petit *Pet de Nonne*, — noms qu'elle trouvait délicieux, malgré leur trivialité, tant elle était peu accoutumée à ces choses.

Le soir, enfoncé dans ses oreillers, il l'écoutait lire le journal, avec des airs sages de petit chien trouvé qui sèche. Et quand elle lui apportait son grog : « Embrasse-moi, trognon, disait-il, tu es une bonne petite fa-fame. »

... Un matin, elle furetait par la chambre, trottant à petits pas de souris, de peur de l'éveiller, lorsqu'en se retournant, elle vit qu'il avait les yeux grands ouverts.

Elle se précipita sur lui, le couvrant de caresses, mais il la repoussa durement :

— Oh ! fiche-moi la paix, fit-il, c'est assommant, tu me tires la barbe !

Puis, se reculant, il ajouta :

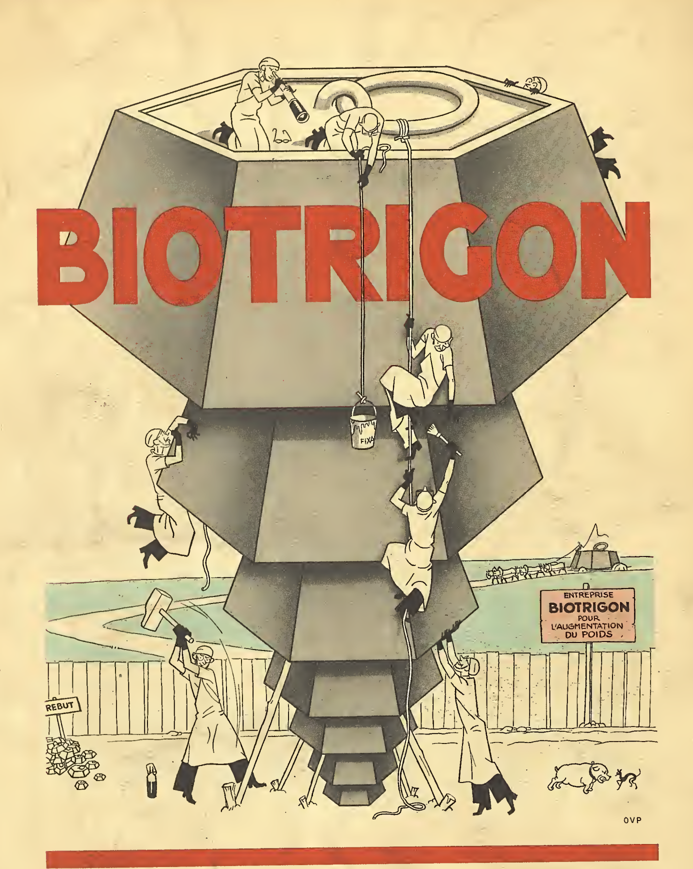
— En voilà une manie, d'être toujours à vous embrasser !

Elle resta toute interdite, le cœur gros, les bras ballants ; — et comprit que c'était fini de rire.

Il était guéri.

GEORGE AURIOL.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD   Imprimé en France   E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP